

1980 Pel

UNIVERSITE LYON III JEAN MOULIN

U.E.R. FACULTE DES LETTRES ET CIVILISATIONS

L'ATTENTION PORTEE AUX RELIGIONS AFRICAINES

DANS "LES MISSIONS CATHOLIQUES"

(1868-1914)



Catherine PELLOT

Mémoire de Maîtrise présenté en janvier 1980
Sous la direction du Professeur Jacques GADILLE

"Vois-tu, je sais que tu m'attends.



En Afrique Noire, le concept "confus" de religion rend difficile une étude des religions traditionnelles. Il faut se détacher du sens trop étroit donné à ce mot dans une expérience chrétienne, et reconnaître qu'une valeur religieuse puisse être attribuée aux choses les plus diverses. La religion se manifeste dans les moindres détails de la vie quotidienne de l'Africain : chasse, nourriture, travaux agricoles ou activités économiques. "Sans être tout, la religion pénètre tout". (1)

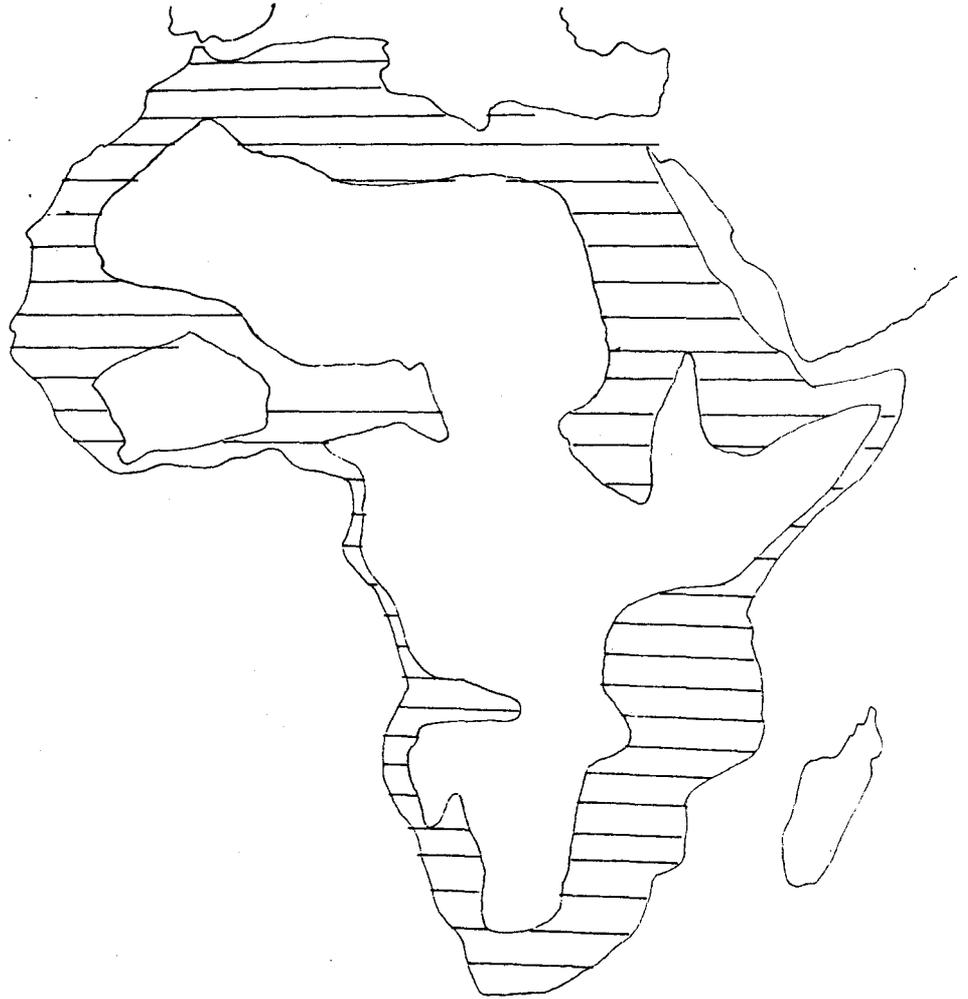
Les missionnaires sont les observateurs privilégiés de la vie des populations Noires, et partant des principes religieux qui la régissent. Ainsi, dès la première année de parution du bulletin "Les Missions Catholiques", en 1868, des études sur les traditions et les rites religieux des peuples africains ont été entreprises. Au cours des numéros, ces analyses sont plus précises, plus nombreuses. En envoyant également à la rédaction de la revue, les récits de leurs voyages et de leurs expéditions, les ouvriers apostoliques font découvrir aux lecteurs, des terres encore inconnues. A travers les lettres des missions, l'Afrique livre aux abonnés ses pays, ses fleuves, son relief, sa végétation, sa faune, ses habitants, ses religions. Le lecteur du dix-neuvième siècle découvre, dans le bulletin, un pays en voie d'exploration : le "continent noir".

Dans les articles consacrés à l'Afrique, l'attention portée aux religions traditionnelles est importante. Tous les ouvriers apostoliques ne ressemblent pas à cette image, trop souvent répandue, du missionnaire-soldat, partant en guerre contre les "primitifs noirs", pour mettre à mort un grossier fétichisme. Ils n'ont pas nié, rejeté, détruit toutes les croyances rencontrées. Ils les ont, au contraire, recueillies, étudiées, analysées. En écoutant les mythes et les récits, et en les publiant, ils leur ont permis de résister au temps: l'écriture a

(1) in ethnologie africaine, encyclopédie de la Pléiade, ethnologie régionale, tome I, éd. Gallimard, 1972, page 323, L.V.Thomas.

fixé ce que l'oralité ne pouvait retenir.
Même les missionnaires qui ont fait du prosélytisme - pour avoir plus de chrétiens que la mission voisine - n'ont pas tout condamné. Et si certains ont envisagé le monde africain avec pessimisme, c'est qu'ils ont eu à lutter contre le climat, les communications difficiles, un ravitaillement souvent précaire, les maladies, les privations, les guerres, les razzias, les mœurs "grossières et sauvages", les sacrifices humains... "On a peine aujourd'hui à se représenter les conditions dans lesquelles eurent à travailler les premiers missionnaires, tant la physiologie de l'Afrique a changé !" (1)

(1) in Les Missions d'Afrique, J.Bouchaud, page 301.



L'Afrique au XIX^{ième} siècle : régions connues vers 1870.

PRESENTATION DE LA REVUE

ET

ETUDE DES THEMES

L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI
ET "LES MISSIONS CATHOLIQUES"

"Les Missions Catholiques" étant un bulletin publié par l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, il nous semble nécessaire de donner quelques informations sur cette oeuvre née au siècle dernier.

CREATION D'UNE OEUVRE POUR LES MISSIONS

C'est le 3 mai 1822 que naît l'idée d'une oeuvre générale pour les missions. Mais il est rare qu'une oeuvre importante naisse tout à coup comme spontanément. L'Oeuvre de la Propagation de la Foi n'échappe pas à cette règle générale. Depuis longtemps déjà, plusieurs personnes pensaient à venir en aide aux missions. Cette Oeuvre n'est pas celle d'un seul :

"Personne ne peut prétendre au titre exclusif de fondateur ou fondatrice de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Dieu prépare toute chose de façon que nul n'en puisse être appelé l'auteur et qu'il ne s'y attache pas une vue humaine" (1)

C'est Madame Petit qui la première à Lyon s'efforce d'aider les missions d'Amérique. Avant de se fixer à Lyon, cette veuve s'était réfugiée à Baltimore après le massacre de Saint-Domingue en 1795. Dans cette ville américaine, elle fait la connaissance de M. Dubourg qui reçoit la consécration épiscopale à Rome le 24 septembre 1815. A son retour d'Italie, l'évêque de la Nouvelle Orléans s'arrête à Lyon où il parle à Madame Petit de ses préoccupations : il est plus que nécessaire de créer des ressources pour son diocèse qui s'étend sur une longueur de plus de 1200 lieues du golfe du Mexique à l'Océan Pacifique, et sur lequel vivent et meurent sauvages et colons sans le secours religieux.

(1) "les Missions Catholiques"- n° 551 - 26 décembre 1879

Le désir de l'évêque est de voir se créer une société permanente dont les membres verseraient une certaine somme d'argent par an pour venir en aide à son diocèse. Madame Petit essaye d'apporter une aide financière à Monseigneur Dubourg, mais selon son fils "celle-ci n'aboutit pas à une organisation de quelque importance".(1) Pour que cette aide financière devienne efficace, il faut des versements réguliers. Pour trouver le moyen de mettre à exécution l'idée des souscriptions annuelles, le vicaire général de la Nouvelle Orléans, l'abbé Inglesi, se rend à Lyon en 1820 puis 1822. Lors de son deuxième séjour dans cette ville, le vicaire de Monseigneur Dubourg éveille l'intérêt de chacun pour sa lointaine mission par ses récits. Il profite de cette curiosité pour proposer une réunion le 3 mai. Madame Petit, son fils et lui même pensent qu'il est alors nécessaire de créer une oeuvre pour venir en aide aux missions d'Amérique.

L'évêque pensait à son diocèse, l'abbé Inglesi à l'Amérique, mais il faut attendre Benoit Coste pour que les pensées s'étendent au monde entier. Chez l'abbé, sont réunis les hommes les plus considérés et les plus connus pour la pratique des bonnes oeuvres. Cette date du 3 mai 1822 est réellement celle de la fondation de l'Oeuvre, car ce jour fut adopté le "principe d'universalité qui distinguait l'entreprise nouvelle des tentatives antérieures": (2) Ce principe d'universalité, "les Missions Catholiques" ne cesseront jamais de le proclamer à chaque anniversaire de leur naissance ou de celle de l'Oeuvre:

"L'oeuvre de la Propagation de la Foi doit subvenir à tous les besoins de l'Apostolat dans toutes les missions."

Pour soutenir financièrement les missions, l'assemblée adopte les plans de Pauline Jaricot. Elle avait eu l'idée de la perception du sou hebdomadaire collecté par des dizénaires et avait fondé une association en faveur des missions du séminaire de la rue du Bac. L'Oeuvre allait

(1) in "L'Oeuvre de la Propagation de la Foi" - A. Guasco
Paris - 1908 -

(2) Frédéric Ozanam

garder une autre de ses innovations : la publication périodique de lettres écrites par des missionnaires.

NAISSANCE DU BULLETIN

Dès le dix septième siècle, les missionnaires écrivent des lettres dans lesquelles ils parlent des différents épisodes de leur vie, des réussites ou des difficultés de leur apostolat. Au dix neuvième siècle, des lettres de missions sont publiées dans "Les Nouvelles Lettres Edifiantes". L'innovation de Pauline Jaricot réside dans la périodicité de la publication des lettres de missionnaires. En 1822 sont publiées les "Nouvelles Lettres des Missions". A partir du mois d'août 1825 les "Annales de la Propagation de la Foi" deviennent le seul organe officiel de l'Oeuvre, qui a reçu de Pie VII la consécration nécessaire à l'existence de toutes les oeuvres de zèle. Depuis Pie VII, cette Oeuvre a toujours reçu l'approbation pontificale et les papes l'ont bénie :

"Nous vous recommandons surtout avec toute sorte d'insistance l'Association de la Propagation de la Foi... C'est une oeuvre grande et saine." (1)

Jusqu'en 1868 les "Annales de la Propagation de la Foi" sont le seul périodique de l'Oeuvre. Mais cette revue ne paraissant que tous les deux mois, son mode de publication ne répond plus aux habitudes nouvelles de rapidité de communication. C'est pourquoi dès le mois de janvier 1868, les membres du Conseil de l'Oeuvre pensent à faire paraître un journal hebdomadaire des missions. Dans les procès verbaux des séances du Conseil (2), nous avons pu suivre la naissance des "Missions Catholiques".

Monsieur l'abbé Stanislas Laverrière est chargé de rédiger un rapport pour éclaircir les délibérations du Conseil sur la question de la revue. Dans ce mémoire, l'abbé expose les raisons de la création d'un nouveau journal. Les "Annales de la Propagation de la Foi" suffisaient à leur tâche, lorsque le nombre des missions secourues était peu important.

(1) Grégoire XVI aux évêques du monde catholique le 15 août 184

(2) Lyon archives OPM

Mais avec la naissance de nouvelles missions, rendue possible par l'augmentation des recettes de l'Association, elles ne répondent plus aux nécessités présentes.

D'autre part le cadre de la revue est devenu trop étroit : tels voyages ou tels travaux méritant l'attention ne peuvent y trouver place. Faute d'espace, certaines lettres ne peuvent être publiées. C'est pourquoi leurs auteurs s'adressent à d'autres journaux "qui s'empressent d'ouvrir leurs colonnes à des communiqués toujours goûtés du public, à cause de leur origine lointaine, de leur date récente ou de leur intérêt intrinsèque" (1). Et l'abbé Laverrière de s'élever contre ce péril :

"Ce besoin satisfait en dehors de nous, le sera nécessairement contre nous".

L'opinion réclamant une périodicité plus fréquente, il faut lui céder en créant parallèlement aux Annales un bulletin hebdomadaire qui les complétera. L'abbé Laverrière propose comme titre : "Journal des Missions Catholiques", feuille hebdomadaire publié sous la direction de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi.

Le Conseil de Paris est invité à délibérer sur cette question et le 18 avril il accepte la création d'un bulletin hebdomadaire. Lors de la séance du 29 mai le titre "Les Missions Catholiques" est accepté. "Consacrées à faire connaître les progrès quotidiens du règne de Jésus-Christ, les "Missions Catholiques" enregistreront les nouvelles courantes en rapport avec la marche glorieuse de l'Apostolat" (2). Cette nouvelle publication est faite par les soins et sous la responsabilité des Conseils centraux de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Le rédacteur des Annales est aussi le rédacteur du Bulletin : jusqu'en 1879 ce sera l'abbé Stanislas Laverrière.

Le procès verbal de la séance du 19 juin 1868 annonce que les trois premiers numéros seront tirés à 20000 exemplaires. Dans la séance du 15 octobre 1869, le rédacteur donne un aperçu de l'état du Bulletin des Missions : 1405 abonnés payants, plus 409 numéros offerts.

(1) séance du 14 février 1868- Procès verbaux - Lyon - archives OPM.

(2) Abbé Stanislas Laverrière- in "Les Missions Catholiques" numéro 1 - 26 juin 1868

Le nouveau périodique est une revue à abonnements que l'on souscrit à Lyon, aux bureaux de l'Oeuvre 31 place Bellecour. Le produit des abonnements est versé intégralement à la caisse de l'Oeuvre.

LA REVUE DE 1868 A 1964

Même si notre étude des religions africaines dans "Les Missions Catholiques", s'arrête en 1914, il nous a semblé intéressant de suivre l'évolution morphologique du bulletin jusqu'à sa fin. Ceci nous a permis de distinguer deux phases dans l'histoire de la revue : l'une de développement et de prospérité, l'autre de difficultés et de crises. C'est la seconde guerre mondiale qui est à l'origine de cette deuxième phase. La guerre et les restrictions qui l'accompagnent, puis le phénomène d'accélération de l'histoire, et les transformations de la presse expliquent la lente agonie de la revue.

DEVELOPPEMENT ET PROSPERITE

La revue est constituée essentiellement par des lettres de missionnaires, envoyées de leur mission au supérieur de leur congrégation ou aux directeurs de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Ces lettres suivant leur contenu, sont classées dans les différentes rubriques du bulletin :

- Voyage, si le missionnaire relate une expédition dans des lieux souvent mal connus.

- Notes géographiques où le lecteur découvre le tracé d'un fleuve.

- Notes scientifiques qui livrent aux abonnés la flore africaine ou les dernières recherches sur la maladie du sommeil.

- Variétés : sous ce titre se cachent des épisodes de la vie du missionnaire, comme la découverte de temples fétiches ou une visite au sorcier.

- Correspondance : les missionnaires parlent ici de leur apostolat et de leurs besoins pour les missions.

- Puis viennent les rubriques : Ethnographie, Histoire naturelle et Notes bibliographiques. Dans cette dernière rubrique, la rédaction donne le résumé d'un ouvrage écrit par un missionnaire.

- les Nouvelles annoncent les départs des missionnaires et leurs destinations.

- des tableaux statistiques indiquent le nombre de baptêmes de païens et d'hérétiques.

- une rubrique nécrologique informe le lecteur des décès d'ouvriers apostoliques en mission.

Au début de chaque numéro, un sommaire indique ces différentes rubriques et le titre des articles. Chaque numéro des Missions Catholiques est une illustration du principe d'universalité de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi : dans le premier numéro du bulletin, la partie Correspondance offre aux lecteurs les lettres du R.P Leboucq et du Frère Guillon sur l'invasion des rebelles dans le Pé-Tché-Ly oriental, et celles de Monseigneur Dupond sur l'état de sa mission au Siam. Les Nouvelles parlent de Saint-Gall, de Chypre, des Gallas et de l'Ohio.

Au cours des numéros, le lecteur découvre avec les missionnaires la Birmanie, l'Hindoustan, la Chine, la Mongolie, la Turquie, Madagascar, La Réunion, les Etats Unis et l'Afrique, mais aussi la Suisse, la Scandinavie et la Russie.

La revue née le 26 juin 1868, vit en relatant les progrès des missionnaires, leurs espoirs, leurs craintes, leurs besoins et leurs déceptions. Dans le premier numéro d'octobre 1870, la rédaction annonce une suspension de la parution. La guerre vient arrêter les communications libres et régulières avec les deux capitales, Paris et Rome, dont le bulletin recevait les nouvelles. L'invasion allemande fait diminuer de jour en jour le nombre des départements où il est possible de faire parvenir la revue. Pour la rédaction cette interruption est momentanée :

"Nous demandons instamment à Dieu de pouvoir reprendre au plus tôt nos relations hebdomadaires avec nos lecteurs, cette reprise devant être l'annonce de la fin des cruelles épreuves qui affligent en même temps la France et la papauté."

Ce n'est que le 6 octobre 1871 que réapparaît le bulletin. Dans ce premier numéro d'après-guerre, la rédaction rappelle le rôle des "Missions Catholiques" : il faut avant tout maintenir et exciter le zèle pour les missions en les

faisant mieux connaître.

Au premier janvier 1872, le nombre de pages de la revue passe de huit à douze. Cet agrandissement du cadre matériel permet d'agrandir pareillement le cadre de la rédaction et partant, d'introduire plus de variétés dans le choix des sujets. Le trois mai de la même année le numéro 152 de la revue porte le sous-titre suivant : bulletin hebdomadaire illustré de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Les illustrations, insérées dans le texte, sont des dessins envoyés avec la lettre par le missionnaire et légendés. Le premier numéro illustré montre aux lecteurs l'église de Saint-Hubert en Mandchourie et le monument élevé à la mémoire des Français morts à Saint Gall. Pour la première fois sont publiés les dons et offrandes reçues dans la semaine pour les missions. Ce premier numéro illustré est le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité, après les difficultés connues pendant la guerre. Les parutions en langues étrangères sont un exemple de cette réussite ; depuis le 16 avril le bulletin paraît à Milan sous le titre "Le Missioni Cattolice"; "Las Misiones Catolicas" paraissent à Barcelone à partir du 5 avril 1873; "Die Katholischen Missionen" à Fribourg dès le premier juillet 1873, mais elles ne paraissent que le premier de chaque mois. Une édition en langue hollandaise sort à partir du 15 janvier 1874 "De Katholieke Missiën". Vont suivre en 1881 à Nagy Varad une édition hongroise, à Cracovie en 1882 une édition polonaise, et en 1885 une édition en langue anglaise.

Le deux janvier 1874, sous le titre "Les Missions Catholiques" apparaît un dessin représentant Jésus-Christ et cinq de ses apôtres, sur une colline. Cette gravure illustre les paroles du Seigneur :

"Allez par l'univers entier, prêchez l'Évangile à toute la création" (1)

(1) Saint Marc XVI-15

Une description de ce dessin permet de mieux comprendre l'esprit de la revue. De chaque côté de la colline, sont représentés des missionnaires dans le monde entier : Orient, Extrême-Orient, Afrique et Amérique. Leurs différentes attitudes illustrent quatre épisodes de leur Apostolat : prêcher, baptiser, souffrir — souffrance morale et physique qui peut conduire à ce que Théophile Vénard appelle l'heureuse mort, " cette mort désirée qui conduit à la Vie " : le martyr —, et explorer. Deux missionnaires, dans une barque, symbolisent les voyages et les explorations des ouvriers apostoliques. Au-dessous de cette gravure, dès le 23 juin 1876 l'abbé Laverrière fait inscrire la parole du Vicaire de Jésus-Christ, parole qui devient l'exergue du bulletin :

"Dum efficacem impenditis operam missionariorum propectui, non mediocrem certe eorum meriti partem in vos ipsos transfertis" (1)

L'illustration de la première page est remplacée à partir du numéro 396, du 5 janvier 1877, par une représentation de Jésus-Christ et de ses Onze Apôtres. Les scènes de missions de la gravure précédente ont disparu, mais l'attitude des personnages, les bras ouverts du Christ et les bâtons de pèlerins des Apôtres, illustrent bien l'envoi en mission et le départ. Ce dessin reste donc fidèle à l'esprit du bulletin des Missions, puisqu'il pourrait être ainsi légendé :

"Allez donc enseignez toutes les nations, baptisez les au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit" (2)

En 1881 la gravure d'en tête disparaît; elle est remplacée par un dessin concernant un article du numéro, ou par une photographie. Ces illustrations sont fidèles au principe d'universalité de la revue : elles font découvrir aux lecteurs des fêtes fétiches, des villages du Japon ou des églises suisses.

(1) Bref de S.S. Pie IX, du 15 mai 1876, aux "Missions Catholiques". La traduction suivante peut en être donnée : "En prêtant aux travaux des missionnaires un concours efficace, vous vous appropriez une grande partie de leur mérite."

(2) Saint Matthieu XXVIII-19

L'abbé Stanislas Laverrière qui s'était occupé du bulletin depuis sa fondation résigne ses fonctions directoriales en décembre 1879. Il devient chanoine titulaire de la Primatiale de Lyon et occupe cette charge jusqu'à sa mort, le 21 mars 1884, à l'âge de 56 ans. L'abbé Théodore Morel lui succède à la direction du journal.

L'année 1893 marque le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du bulletin hebdomadaire. Cet événement montre que la revue a su se faire une place dans la presse contemporaine, et que "loin de faire obstacle ou concurrence aux Annales de la Propagation de la Foi comme plusieurs semblaient le craindre au début, elle a été au contraire pour l'Oeuvre elle même un sérieux appui".(1) La prospérité du bulletin explique le transfert des bureaux dans des locaux plus spacieux, 14 rue de la Charité. De nouvelles pages sont consacrées, depuis 1899, à une vue d'ensemble sur les travaux de l'Apostolat: c'est un tableau de l'histoire des missions, "des tristesses et des conquêtes de l'Apostolat." L'illustration de la revue est beaucoup plus riche : des croquis accompagnent les articles scientifiques sur la flore ou la faune d'une région, des cartes expliquent le trajet des missionnaires et leurs explorations.

La guerre qui éclate en 1914 n'entraîne pas une interruption de la publication, mais elle va freiner l'évangélisation puisque la plupart des missionnaires sont au feu. Le retour dans leur patrie des missionnaires mobilisés, est souvent la cause de l'abandon de nombreux districts. Pourtant le devoir patriotique est toujours encouragé :

"Allez, allez enfants de Dieu ! la bienheureuse Jeanne d'Arc vous viendra en aide",

tel le proclame Monseigneur Jarosseau, vicaire apostolique de Gallas, à ses missionnaires capucins appelés en France par la mobilisation. Malgré la guerre il faut soutenir "quand même" l'Oeuvre de la Propagation de la Foi qui est "la raison d'être, le but et la vie de l'église catholique". (2) Et soutenir l'Oeuvre, c'est soutenir

(1) Cardinal Foulon, archevêque de Lyon- in "Missions Catholique éditorial année 1893

(2) Extrait d'une lettre intitulée "Quand Même" de Joseph Baeteman (missionnaire) in "Missions Catholiques" année 1916

le bulletin des "Missions Catholiques". L'aide que la revue attend est essentiellement une aide financière. La rédaction essaye de garder le contact avec les abonnés, malgré les difficultés rencontrées. Le besoin d'argent qu'elle connaît, explique l'apparition pendant la guerre, des premières publicités. Si certaines vantent le mérite d'un fondant pour biscuits de soldats, d'autres concernent "plus particulièrement" le corps religieux :

Goutte - Gravelle - Arthritisme
Vittel Grande Source
Réduction à messieurs les ecclésiastiques
Sur présentation de l'ordonnance du docteur .

Pendant la guerre, la revue n'a pas changé. Elle est restée le récit des luttes, des accidents, des persécutions, des maladies et des besoins des missionnaires du monde entier. Elle est aussi le récit de leurs joies, de leurs progrès et de leurs découvertes. Le bulletin relate la vie des ouvriers apostoliques, racontée par eux-mêmes : c'est le toit de la mission arraché par un ouragan, un voyage d'exploration arrêté par une crue, une église inondée, ou la surprise des indigènes devant "l'homme qui peut enlever ses yeux" (c'est le missionnaire à lunettes qui se cache derrière cette expression).

Après ces années de guerre, la revue doit prendre un nouvel essor : une propagande importante est décidée pour répandre le bulletin. Monseigneur Le Roy, dans son article sur le cinquantenaire des "Missions Catholiques", rappelle "leur intérêt unique pour l'histoire des combats et des conquêtes de l'église catholique dans le monde". Le but de la rédaction est de sensibiliser les Chrétiens au problème de la Mission. De nombreux films et pièces de théâtres de propagande missionnaire sont proposés au public. Les photographies publiées dans la revue peuvent dorénavant, être achetées sous forme de timbres vignettes. La périodicité du bulletin est changée; à partir du premier janvier 1928, la "revue générale de toutes les missions" ne paraît plus que deux fois par mois, sur 24 pages au lieu de 12. Ce changement doit mieux servir le lecteur.

L'année 1930 est celle de la nouvelle organisation de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. Le Motu Proprio de Pie XI, "Decessor Noster" du 24 juin 1929 a réalisé la coordination des Oeuvres Pontificales de la Propagation de la Foi et de Saint Pierre Apôtre. Ces deux oeuvres conservent leurs règles, leurs droits et leur fin propre. "L'Oeuvre de la Propagation de la Foi dont le but est général, garde la primauté sur les oeuvres missionnaires. Rien est changé dans sa direction supérieure fixée à Rome depuis 1922; ni dans l'organisation des conseils centraux" (1). Dans le bulletin de Saint Pierre Apôtre la rédaction a noté :

"L'Oeuvre de la Propagation de la Foi et de Saint Pierre Apôtre sont désormais intimement unies sous une direction commune pour organiser la propagande".

Les revues des deux oeuvres sont maintenant communes. C'est pourquoi dans le numéro 3112, du 16 juin 1930, le bulletin des Missions Catholiques porte comme sous-titre : revue générale de toutes les missions, éditée par l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et de Saint Pierre Apôtre.

Cette oeuvre de Saint Pierre Apôtre pour la formation du clergé indigène était née en France en 1889 et avait reçu en 1920 l'approbation officielle de Benoît XV, qui la plaça sous la dépendance de la Congrégation de la Propagande.

La nouvelle organisation des Oeuvres Pontificales entraîne un changement de la page de garde de la revue. Dès 1931, une gravure représente l'Evangile de NSJC et l'Epître de Saint Pierre Apôtre, surmontés d'une croix et de l'inscription :

"Praedicate evangelium euntes in mundum universum"

Cette même année l'abbé Deyrieux devient directeur de la revue. Il remplace M. P. Penel qui avait succédé à Mgr Th. Joachim^{Morel} mort le 18 juin 1924, à l'âge de 87 ans et après 63 années de prêtrise.

(1) note de la rédaction - in "Missions Catholiques"
du 16 mai 1930

LA REVUE ET LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La seconde guerre mondiale va fortement modifier la revue. La restriction sur le papier et la hausse de son prix entraînent une réduction des fascicules de 24 à 16 pages. Le nombre de gravures diminue ainsi que leur qualité, puisque les héliogravures disparaissent. Le décret du 27 mai 1940 concernant la presse accentue ces difficultés. Il ordonne en effet de réduire de 50%, soit le format, soit le nombre de pages, soit la périodicité. Monseigneur Deyrieux choisit la troisième possibilité, et le bulletin ne paraît plus qu'une fois par mois.

En 1941 la revue a perdu contact avec la moitié de ses abonnés qui habitent en zone occupée et elle "compte sur la fidélité de ses lecteurs de la zone libre" (1) pour survivre. Le 29 novembre 1941, une note officielle ordonne une réduction de 38% sur la consommation du papier. La rédaction des "Missions Catholiques" est contrainte de prendre des mesures:

"Nous sommes dans l'obligation de réduire notre tirage et de supprimer la couverture de chacun des exemplaires de la revue." (2)

En 1944 les communications difficiles réduisent les échanges de lettres et de télégrammes entre les bureaux de la Propagande et les circonscriptions ecclésiastiques. Les lettres des missions arrivent avec des mois de retard. Si l'activité de l'Oeuvre est contrecarrée, la revue affirme qu'elle n'est point paralysée. A la fin de la guerre, le bulletin essaye de reprendre contact avec ses abonnés de l'ancienne zone nord, dont il a été séparé par les événements et les réglementations de l'occupant, pour qu'ils souscrivent de nouveaux abonnements. Ceux-ci sont plus que nécessaires pour combler le profond déficit dû à ces années de guerre.

(1) in "Missions Catholiques" éditorial de la soixante treizième année (1941)

(2) note de la rédaction dans le numéro de janvier 1942

La rédaction des "Missions Catholiques" pratique dès 1945, une politique d'économie : certains numéros sont valables pour deux mois, comme ceux de juillet-août et septembre-octobre, pour les années 1945, 1946 et 1947. Le prix de l'abonnement augmente : à 40 francs en juin 1930, il subit une première hausse en 1944 (55 francs). Il est à 100 francs en 1946 et à 155 francs en 1947. Ces hausses successives s'expliquent par les difficultés de l'après-guerre, l'augmentation des frais d'imprimerie et la pénurie du papier.

En 1948 la revue est octogénaire. La rédaction la décrit comme " une revue qui essaye de rajeunir tout en conservant sa tenue et son allure traditionnelles qui lui acquièrent dans le monde missionnaire de très fidèles sympathies ". Ce rajeunissement, voulu par la direction, se traduit par une modification de la présentation de chaque numéro. Les fascicules débutent dorénavant par un éditorial, dont le sujet est inspiré par l'actualité / suivent, un article de doctrine missiologique, une histoire des missions et des informations. Dans cette dernière rubrique sont données des informations officielles et non plus des informations locales des missions, puisque la revue, devenue mensuelle, a perdu son intérêt d'actualité immédiate. Viennent ensuite, une boîte aux lettres ouverte aux missionnaires et la rubrique Variétés qui ouvre ses colonnes à un récit pittoresque, vrai et instructif, en n'oubliant jamais " l'instruction de la Propagande qui recommande de ne pas présenter, sous un jour défavorable, les populations indigènes" (1) . Pour terminer le fascicule, des indications bibliographiques et nécrologiques sont données. On remarque, que la place laissée aux lettres des missionnaires a été bien réduite. Le texte est toujours soutenu par les illustrations qui sont redevenues des héliogravures. La revue ne retrouve pas sa parution mensuelle : l'année 1950 ne voit paraître que sept numéros. C'est, pour couvrir les frais d'impression sans augmenter le prix de l'abonnement, qu'a lieu cette nouvelle réduction de la périodicité.

(1) note de la rédaction pour le quatrevingtième anniversaire des "Missions Catholiques" - année 1948

Le problème financier demeure. Dans le dernier numéro de l'année 1950, un avis de la rédaction annonce aux lecteurs qu'un nouvel effort financier doit être fait, "pour faire des "Missions Catholiques" la revue qui pourra, parallèlement aux Annales de la Propagation de la Foi, permettre d'approfondir certains problèmes missionnaires, de posséder une vue plus large des questions qui se posent dans les pays de mission, et de bénéficier d'une documentation plus complète".

En cette année 1950 disparaît Monseigneur Deyrieux, directeur de la revue des "Missions Catholiques" et rédacteur des "Annales de la Propagation de la Foi". Il s'éteint le deux mai 1950, à l'âge de 71 ans, après 47 années de prêtrise.

UNE NOUVELLE SERIE

La revue née en 1868 a édité 3446 numéros. Il n'y aura pas de numéro 3447. Avec la deuxième moitié du vingtième siècle, commence une nouvelle série des "Missions Catholiques": le premier numéro est celui de janvier/février 1951. Cette transformation s'explique par l'intention de rajeunir, et par un prudent désir d'appartenir à son temps. La revue veut faire un effort pour ne pas être distancée, à une époque où le temps est devenu si rapide, que certains parlent d'accélération de l'histoire. A ses lecteurs, qui se comptent dans les rangs du clergé, des congrégations religieuses, dans le monde de l'enseignement et des professions libérales, cette deuxième série des "Missions Catholiques" veut "en les faisant voyager jusqu'à la Martinique et jusqu'au Japon, leur apprendre quelque chose d'utile à leur vie chrétienne, plus encore qu'à leur culture générale". (1)

Le format des numéros est plus réduit : 16 x 24. La périodicité est de six livraisons par an, et le nombre de pages fixé à 36. Le prix de l'abonnement est porté à 250 francs et les abonnements gratuits, offerts par les Oeuvres Pontificales sont supprimés.

(1) in "avertissement" numéro 1 - janvier/février 1951

La direction de la revue est assurée par Monseigneur René Bertin et Monseigneur Maury, présidents nationaux de la Propagation de la Foi.

Les sujets traités dans le premier numéro de la nouvelle série montrent le changement survenu : la place n'est plus aux lettres de missionnaires, avec leurs anecdotes, leurs appels de charité et leurs récits pittoresques. Les colonnes du bulletin sont ouvertes à des problèmes beaucoup plus vastes. Monseigneur Maury tire les enseignements de l'encyclique "Rerum Ecclesiae"; le R.P. Bernard Blot analyse "l'idée missionnaire dans la liturgie primitive". Seul reste un peu dans l'esprit de l'ancienne revue, un article de Monseigneur Tagachi sur la situation au Japon des missions catholiques.

Depuis la seconde guerre mondiale la revue a bien changé. Dans les difficultés de l'après-guerre, elle a souvent été oubliée et n'a plus la place qu'elle devrait avoir. Les problèmes économiques et monétaires ne sont pas les seules raisons de cet oubli progressif bien qu'"un économiste suivrait facilement dans les restrictions successives de parution, de format ou d'illustrations de la vieille revue lyonnaise, les étapes de l'appauvrissement des Français depuis un demi-siècle" (1). Les difficultés des "Missions Catholiques" sont le reflet du manque d'intérêt suscité par le problème de la mission. La rédaction consciente de ce climat nouveau, ne cesse de lancer des appels "les Missions Catholiques espèrent... continuer à servir la grande cause des missions". En 1958 dans un article intitulé "Pour un nouveau départ", Monseigneur Lacroix annonce les nouvelles transformations de la revue : elle devient trimestrielle et demande aux lecteurs un effort de réflexion sur les problèmes de l'évangélisation des populations non chrétiennes. Ce ne sont plus seulement des sacrifices d'argent que l'on demande aux abonnés, mais une prise de conscience de leurs responsabilités. Dorénavant, des

(1) Monseigneur Maurice Lacroix lors du quatre-vingt dixième anniversaire des "Missions Catholiques" - année 1958 -

numéros entiers sont consacrés à un problème, comme les problèmes juridiques et spirituels du clergé africain dans le numéro 73, ou l'Eglise et les nationalismes dans le monde, article du numéro 75.

Les "Missions Catholiques" ont dû changer parce que la presse avait changé. Naguère la presse c'était le journal quotidien. Dans les années soixante, c'est le quotidien, l'hebdomadaire, le magazine, mais aussi la radio et la télévision. Ce qui caractérise cette presse, c'est l'actualité. Il faut faire référence au fait immédiat. Toute nouvelle qui arrive 24 heures après l'événement, est considérée comme vieille. Or les "Missions Catholiques", en parution trimestrielle et même mensuelle, ont une cadence de périodicité trop espacée. Dans un article sur la presse et l'information missionnaire, publié dans les "Missions Catholiques" de l'année 1964, Monsieur Jean Mondange (1) explique par la perte du sens chrétien infus des masses paganisées, mais aussi par la faiblesse relative de la diffusion de la presse chrétienne, le manque d'intérêt aux problèmes missionnaires. Que représente le missionnaire pour les Français de 1964 ? D'après l'enquête réalisée par Monsieur Mondange, il est pour certains, l'homme parti faire aimer la France, pour d'autres, le baroudeur vivant dans des pays exotiques ou celui parti pour suivre sa "vocation". Les Français interrogés, oublient l'Évangélisation. Ceci, parce qu'ils n'ont pas tous conscience qu'avant d'être le témoin d'une culture, le missionnaire est le témoin de Jésus Christ.

En publiant les lettres des ouvriers apostoliques, les "Missions Catholiques" de la première série intéressaient les abonnés aux travaux des missionnaires. Le public était sensibilisé à leurs problèmes. Le lecteur faisait le même voyage que l'ouvrier apostolique. Il le voyait débarquer dans des contrées souvent mal connues, plein d'espoir. Mais bien vite, "adieu la poésie des visions lointaines, adieu les illusions et les rêves... la réalité se dresse devant lui, avec tous les obstacles de la vie pratique." (2) Ces obstacles, le missionnaire va essayer de les surmonter, et c'est sa lutte contre le

(1) directeur de la C.T.I.C. (centrale technique d'information catholique)

(2) cf discours du 3. mai 1904 de l'abbé Chatelas, chanoine titulaire de la Primatiale de Lyon - "le missionnaire" Lyon - 1904

climat, les maladies, les difficultés de moeurs et de langues qu'il raconte au lecteur. C'est à lui qu'il lance un appel, qu'il demande une aide pour construire un hôpital ou une église, pour racheter des esclaves, pour nourrir un village. Et le lecteur répond. La semaine où le missionnaire a su émouvoir par le récit d'une épidémie, où il a su attendrir par une école sans toit, les dons que reçoivent les "Missions Catholiques" augmentent. A l'appel de détresse de l'envoyé de Dieu, répond la générosité du lecteur. "Les Missions Catholiques" d'alors, ont été à la source de nombreuses vocations, de beaucoup de prières et de philanthropie.

En supprimant les lettres des missionnaires la revue a beaucoup perdu, et l'intérêt des lecteurs a diminué.

UNE VALEUR SCIENTIFIQUE

A travers les lettres publiées dans le bulletin, l'abonné voyait dans le missionnaire, l'explorateur, l'ethnologue, le linguiste, l'homme de science. Car, bien que chargé d'une mission infiniment supérieure à toute mission purement scientifique, l'apôtre de la foi contribue aux progrès des connaissances humaines. Les missionnaires ont fait des études de langues : ils ont publié des catéchismes, en langues indigènes, mais aussi des manuels, des grammaires, des dictionnaires. Ils ont recueilli des proverbes, des légendes, des contes. Leurs voyages, leurs études des religions, leurs recherches médicales sur des maladies qu'ils combattaient chaque jour, le tout accompagné de cartes, de croquis, de dessins, expliquent que très tôt la notoriété du bulletin s'étendit en dehors du monde religieux. Le périodique s'imposa à l'attention du grand public et des sociétés savantes.

La revue a une valeur scientifique certaine, Pour appuyer cette affirmation, on peut citer le compte rendu de la séance de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres du 16 octobre 1874, que publie le Journal officiel. L'archéologue Alfred Maury vient d'offrir à l'Académie les

numéros parus des Missions Catholiques, et le Journal officiel note :

"Ce recueil n'intéresse pas seulement ceux qui veulent suivre le progrès des missions catholiques, mais encore tous les amis de la géographie à raison des détails accompagnés de planches et de cartes, qu'il renferme sur des contrées et des populations encore imparfaitement connues. Ce qui doit surtout attirer sur ce journal l'attention de l'Académie, ce sont les renseignements qu'on y trouve sur les idiomes jusqu'à présent à peine étudiés des Européens."

Les "Missions Catholiques" publient parfois des articles d'hommes non religieux, parus dans des revues spécialisées. Ainsi le récit de Monsieur Gellé, lieutenant de vaisseau, sur le temple de la mort à Porto-Novo. Cet article a été publié en mars 1874, dans la revue Maritime et Coloniale, et le 27 septembre 1878 dans le bulletin.

L'article du RP Friederich, des Missions Africaines de Lyon, sur l'enterrement d'un chef à Ibouzo (Niger), a été publié en novembre 1906, et dans les "Missions Catholiques", et dans la revue "Anthropos", bulletin international d'ethnologie et de linguistique, publié à Salzbourg par le RP Schmidt.

L'étude du Père Lejeune sur les Fangs et les missions d'Afrique a été publiée dans les comptes rendus de la Société de Géographie de Paris, en 1891. (1). La rédaction des Missions Catholiques a été souvent louée pour ses travaux : en 1892, la Société de Géographie décerne un prix au secrétaire de rédaction.

Tous ces exemples illustrent les propos du Baron Léon Béthune :

"La sincérité des missionnaires catholiques n'a plus besoin d'être défendue; la valeur de leurs relations et de leurs travaux scientifiques est universellement considérée comme étant de premier ordre." (2)

(1) soc. géo. c.r. 1891 - pp 499-504.

(2) in "Les Missions catholiques d'Afrique", Desclée, Lille, 1889,

ETUDE DES THEMES

Le bulletin des Missions Catholiques ne parle pas que de toits arrachés, de villages inondés ou de voyages d'exploration. De nombreux articles sont consacrés aux traditions et aux rites religieux, des populations fréquentées par les missionnaires.

THEMES TRAITES

Dès le premier numéro de la revue, à travers les lettres des ouvriers apostoliques, le lecteur découvre des éléments de la vie religieuse des Noirs. L'étude de ces différents éléments permet de distinguer plusieurs thèmes :

- Dieu, l'Etre suprême, unique et organisateur de toute chose;
- les dieux et les esprits qui se partagent le monde;
- les fétiches;
- les féticheurs, sorciers et ganga;
- la magie et la divination qui ont un rôle très important dans un monde dominé par les forces vitales, occultes ou visibles;
- les sacrifices humains et les expositions d'enfants;
- la maladie et la mort;
- le deuil et les funérailles;
- l'âme et la vie future;
- l'origine de l'homme,
- le démon et les fêtes diaboliques,
- les fêtes fétiches avec des danses et des sacrifices sanglants ou non,
- les superstitions,
- le rôle des poisons.

Il est rare qu'un article soit entièrement consacré à un thème. Le plus souvent, les missionnaires traitent dans leurs lettres de plusieurs sujets. Les titres mêmes donnés aux articles n'indiquent pas leur contenu; l'intitulé est très vague, comme : La mission du Shiré (1). Dans cette lettre

(1) article publié le 20 juillet 1906, dans le numéro 1987

le RP Winnen parle de Dieu, des esprits, du culte familial et des grands dieux des indigènes du sud du lac Nyassa. Dans une lettre datée du 14 février 1881 (1), le RP Chausse consacre quelques lignes aux victimes humaines sacrifiées, alors que le RP Lejeune fait de ce sujet, le thème principal de son article sur "Calabar et sa mission"(2). Il est donc difficile de faire des statistiques sur la fréquence des thèmes, car il faudrait y introduire une notion de relativité. Un thème peut apparaître très souvent dans la revue, mais pourtant être négligé car insuffisamment approfondi. Il peut n'être qu'évoqué, ou bien traité en quelques phrases, en un paragraphe, voire même en un article. Il est intéressant de remarquer, que chaque année des articles s'imposent et dominent les autres. Dans ces lettres un ou plusieurs thèmes sont traités. Le tableau de la page suivante permet de voir quels sont ceux les plus souvent analysés.

Notre étude des religions africaines, dans les Missions Catholiques, s'étend sur 46 années. Pour constituer ce tableau, nous avons retenu trois thèmes principaux dominants par années. D'où un total de 138, qui représente un échantillon d'articles à un thème essentiel. Chaque rectangle représente un article, chaque colonne un thème.

Ce tableau fait ressortir de grands absents. L'initiation, la circoncision et l'excision qui l'accompagnent, ne font l'objet d'aucune étude. Le rôle des forces vitales, pourtant valeur suprême chez les Bantous d'après le Père Tempels, est négligé. L'importance de l'art dans la religion africaine n'a pas été reconnue par les missionnaires. Mais il est vrai que la revalorisation de "l'art nègre" est un phénomène récent (3).

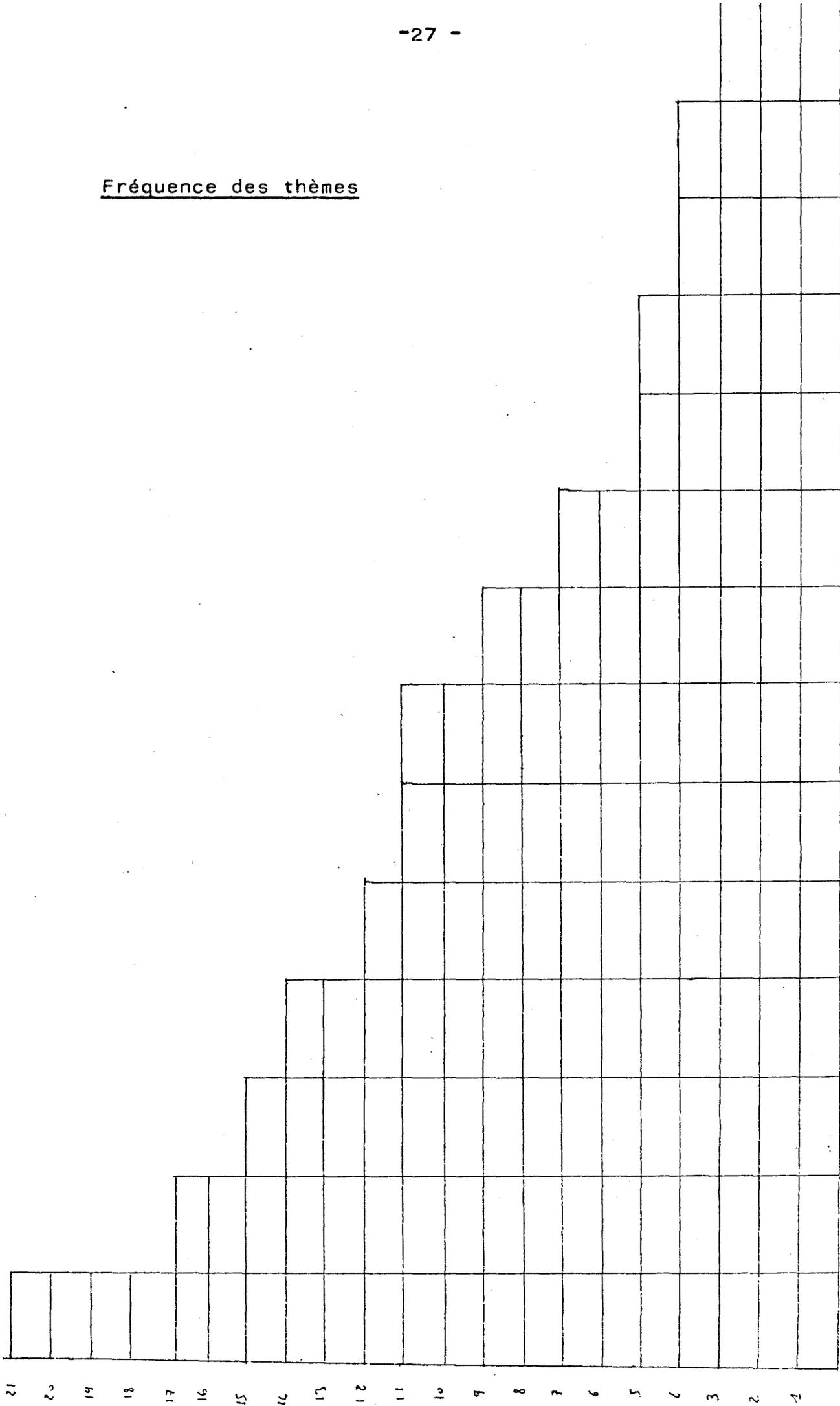
(1) lettre publiée le 24 juin 1881, dans le numéro 629.

(2) in Missions Catholiques n° 2228, du 16 février 1912.

(3) à consulter, à propos de l'art africain, les ouvrages de :

- BERNOLLES J. : Permanence de la parure et du masque africain, Maisonneuve et Larose, Paris, 1966.
- GRIAULE M. : Les arts de l'Afrique noire, édition du Chêne, Paris, 1948
- HEUZINGER E. : L'art des peuples noirs, Albin Michel; Paris, 1967.
- MVENG E. : Colloque sur l'art nègre, Présence Africaine, Paris, 1957.
- EBAMA JB. : Propos sur les arts nègres, Présence Africaine, XLV, Paris, 1962, (deuxième trimestre) pp 58-74.
- THOMAS LV. : L'art africain et la société sénégalaise, Dakar, 1967.

Fréquence des thèmes



Fétiches Songues Nganga Féticheurs
 Dieu
 maladie mont
 sacrifices humains
 fétiches
 clouf funéraires entement
 cliens esprits
 âme
 poisons
 superstitions
 origine de l'homme
 magie Satan et rituels diaboliques

Aucun thème n'évoque la naissance ou le mariage. La mort semble dominer la vie. Pourtant à travers les thèmes cités, la vie apparaît. La force vitale unit les vivants et les morts, en un tout indissociable. La mort est source de vie : le décès d'un Noir est comme "la mort d'un arbre, la survie est à terme"(1). Les missionnaires ont beaucoup étudié les cérémonies qui suivent la mort d'un Africain, car leur fonction est essentielle. La mort est une intrusion du sacré dans la vie quotidienne; le deuil a pour but de suspendre les activités profanes, pendant que les rites funéraires assurent au mort son nouveau statut. La vie apparaît également dans les mythes de la création.

Malgré quelques thèmes non abordés, ce tableau montre une étude assez complète, des différents aspects des religions africaines traditionnelles. L'Etre Suprême, les dieux, les ministres du culte, la magie et les fêtes sont des thèmes traités avec soin par les missionnaires.

Mais de l'observation de ce tableau, il ressort que l'étude de certains thèmes a été "grossie". Les fétiches et les sacrifices humains ont une place qu'ils n'occupent pas dans la pensée religieuse africaine. La disproportion entre la valeur réelle et la place accordée à ces thèmes, dans la revue, s'explique par le fait que, dès leur arrivée, les missionnaires ont été "choqués" par le versement du sang humain, et par ces "monstres aux visages grimaçants". D'abord choqués par ce qu'ils pensaient être adoration de la matière, les ouvriers apostoliques ont, dans un deuxième temps, essayé de comprendre le rôle des statues de bois et des idoles en terre. Cette démarche lente et parfois difficile, de compréhension et d'approche, de l'importance de telles représentations dans la religion africaine, explique le grand nombre d'articles consacrés à ce thème.

L'importance accordée aux sacrifices humains ne doit pas laisser penser, que les sacrifices non sanglants, ou sanglants mais non humains, n'ont pas été traités. De nombreux articles parlent de ces offrandes aux divinités, mais ce thème n'est jamais l'objet exclusif d'une étude. C'est pourquoi il n'apparaît pas dans le tableau.

(1) Jacques Maquet, in dictionnaire des civilisations africaines, Hazan, Paris, 1968, page 282.

L'étude de ces différents thèmes est essentiellement descriptive. Les missionnaires décrivent les "fétiches", les funérailles, les fêtes, les rites, les enterrements, les dieux et les pratiques magiques ou divinatoires. Ils notent ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient ou ce qui arrive à des témoins "dignes de confiance". Ils collectent des informations que le bulletin des Missions Catholiques fait paraître. Jamais la rédaction n'ajoute un commentaire aux lettres des missions. Les missives sont reproduites intégralement sans addenda; parfois une narration un peu longue est écourtée.

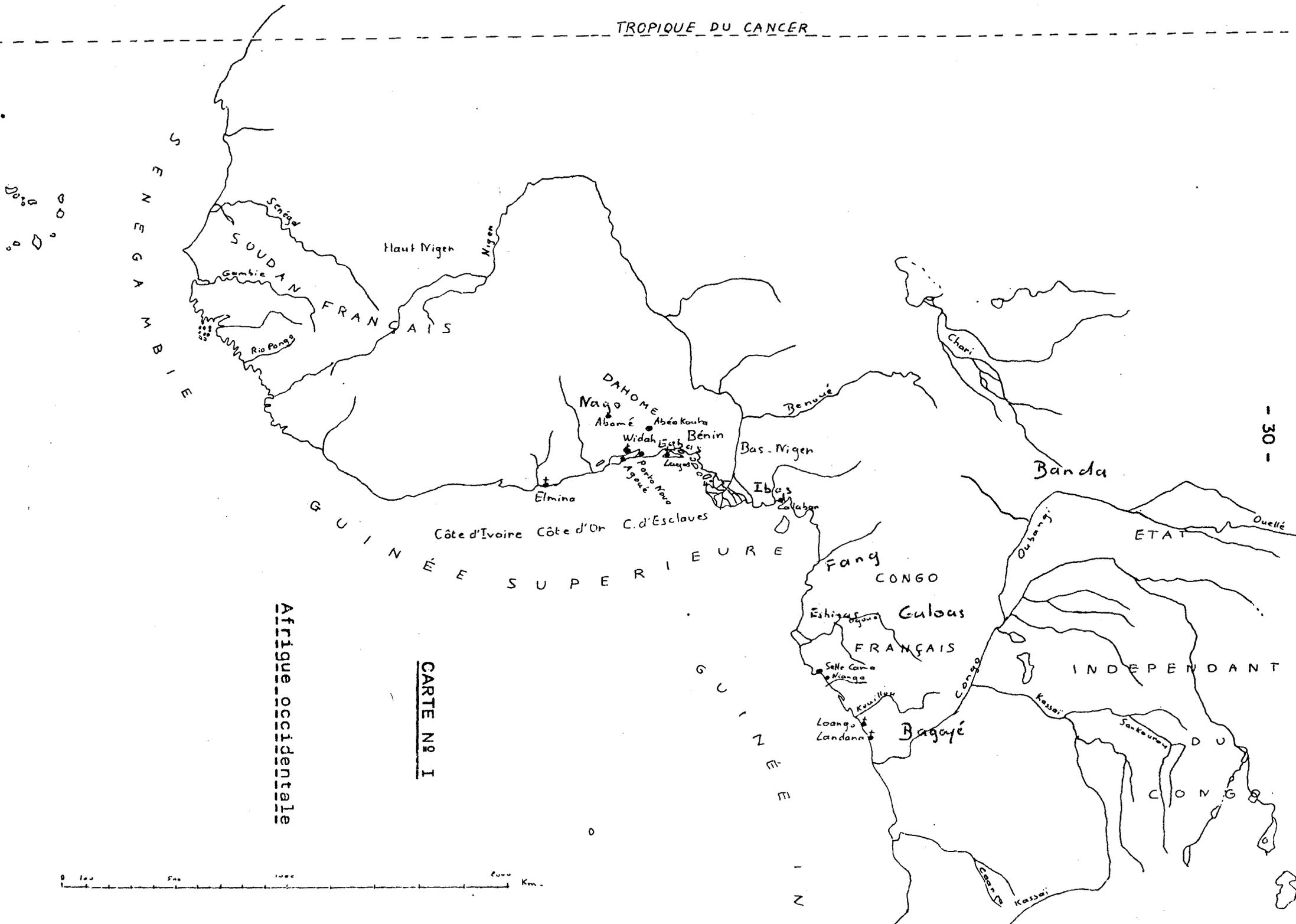
LOCALISATION DES THEMES

L'attention des missionnaires est surtout portée aux religions des peuples situés au nord - ouest de l'équateur. En Afrique occidentale, les aires géographiques concernées sont : la partie littorale de la Sénégambie, la Guinée supérieure composée de la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or et la Côte des Esclaves, et les régions du Bas et du Haut Niger; ainsi que la partie du Congo français, au nord de l'équateur.

Au sud, les régions concernées sont situées en deux zones sur la côte occidentale : la région s'étendant entre l'Ogoué et le Congo, et plus méridional, le fleuve Cunène et son "pays". Sur la côte orientale, la vaste région du Zanguebar et l'île de Zanzibar ont été l'objet d'études, ainsi que les régions du sud du lac Nyassa et du Haut Zambèze. Le pays des Zoulous, à l'embouchure de l'Orange, a été aussi étudié. L'île de Madagascar est bien souvent nommée, dans les articles, pour deux de ses ethnies : les Antarkares au nord, et les Sakalaves sur la côte occidentale. Les deux cartes suivantes permettent de situer toutes ces régions. Tous les noms de villes, lieux, fleuves ou ethnies cités dans les chapitres ultérieurs, ont été localisés sur ces cartes. Elles ont été réalisées d'après celle du Baron Léon Béhune, dans son ouvrage intitulé : Les Missions Catholiques d'Afrique (1).

(1) Desclée, Lille, 1889;

La carte de l'auteur nous a aidé pour la localisation des villes, fleuves et régions aujourd'hui rebaptisés.



Afrique occidentale

CARTE N° I

CARTE N° II

L'Afrique au sud de l'équateur



Les aires géographiques ainsi délimitées, on remarque la prédominance de certains thèmes dans une région. Fétiches et féticheurs ont particulièrement été étudiés à la Côte des Esclaves : à Widah, se trouve le temple des serpents fétiches, et à Adjara, les seules écoles fétiches mentionnées dans la revue.

Dans la région de l'Ogoué, prédomine l'étude de la mort et des cérémonies funéraires qui l'accompagnent.

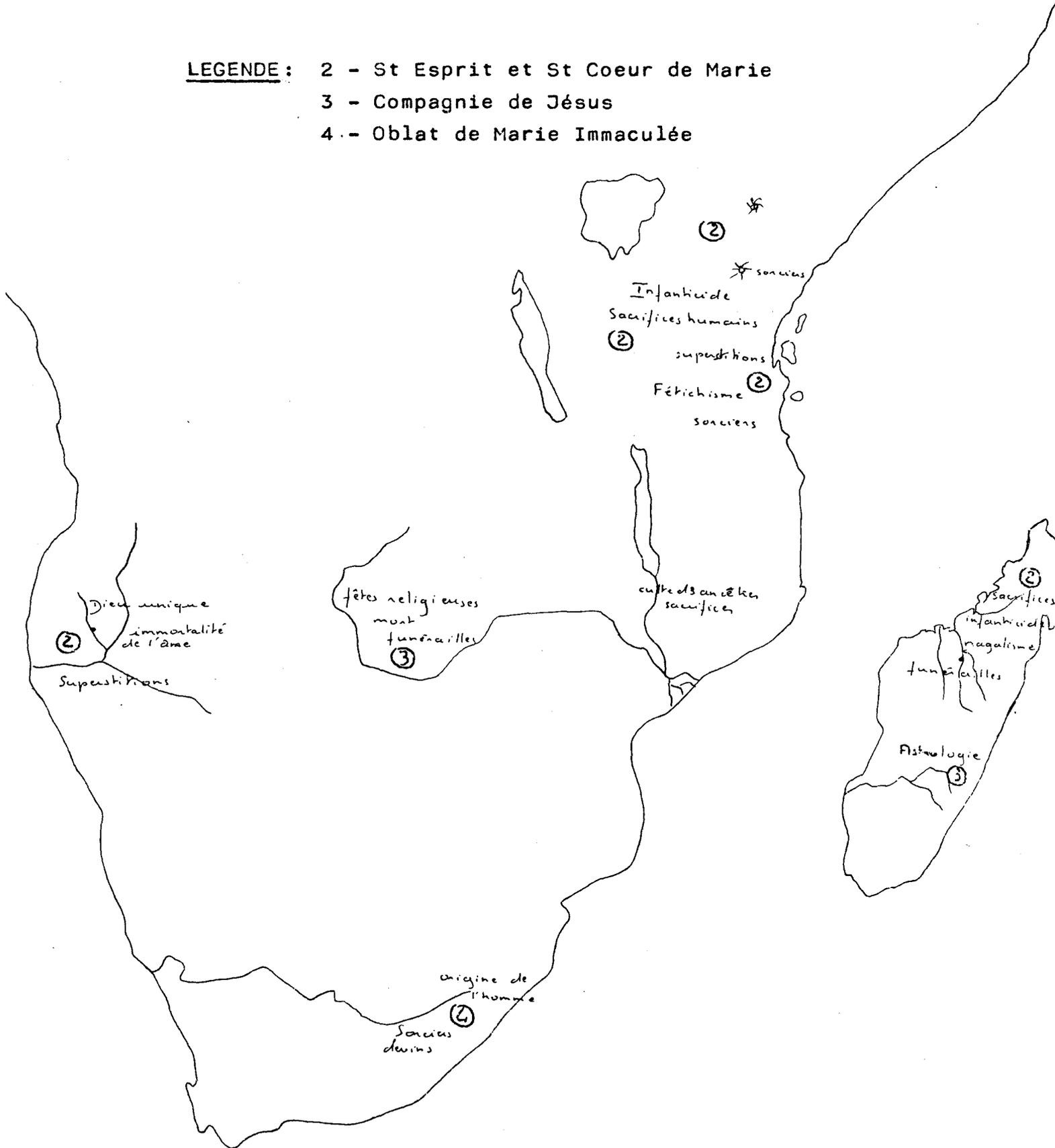
Au Zanguebar et à Madagascar les sacrifices humains ont impressionné les missionnaires.

Ces trois thèmes dominant dans trois régions. Les cartes III et IV localisent les thèmes étudiés, et montrent que si un aspect des religions domine dans une aire, il n'est pas exclusif. Sorciers et sacrifices humains ont été étudiés à la Côte des Esclaves, l'âme et les fétiches dans l'Ogoué, et les funérailles et les sorciers au Zanguebar et à Madagascar.

CARTE N° IV

Localisations des thèmes et des
congrégations religieuses:
L'Afrique au sud de l'équateur.

- LEGENDE: 2 - St Esprit et St Coeur de Marie
3 - Compagnie de Jésus
4 - Oblat de Marie Immaculée



ANALYSE DU CONTENU

LES FETICHES

La revue donne l'éthymologie du mot fétiche : ce nom vient du portugais feiticio, et désigne la chose fée, le charme. "L'usage lui a fait peu à peu couvrir une gamme très étendue d'objets, depuis le simple talisman jusqu'aux autels et aux statues des dieux" - (1). Pour les missionnaires, les fétiches sont des divinités, des esprits représentés sous la forme de statuettes plus ou moins grossières, ou de simples objets. Ils peuvent faire aux hommes du bien ou du mal, mais les ouvriers apostoliques de préciser, qu'ils sont surtout invoqués pour nuire. Les fétiches sont parfois protecteurs, reconnaissent les missionnaires; les Ilogos luttent contre les balles, les maladies, les maléfices, et contre les esprits malins qui s'échappent du coeur de certaines personnes, pour aller ronger des victimes humaines. Ces Ilogos sont fabriqués avec de la crasse du corps, de la sève d'un arbre appelé nyandya, des cheveux et des ongles. On trouve des fétiches sur les gens, les places publiques, dans les cases, le long des chemins et dans les bois. Le RP Buléon, dans un numéro des Missions Catholiques de l'année 1884, décrit un fétiche rencontré en forêt : une liane part du sommet d'un arbre très élevé, va à un autre arbre situé de l'autre côté de la clairière, à plus de 500 mètres de là. Une autre liane vient perpendiculairement sur celle ci, formant une croix, et à l'intersection des cordes pend une écorce fétiche. Ce signe est la protection des esprits des anciens. Le fétiche assure qu'aucun malheur ne peut frapper les gens vivants sur ce territoire, en l'absence de leur chef.

Pour les missionnaires, tout est fétiche. Dans cette pléthore "d'idoles" - le mot de fétiche a connu une fortune plus grande, que celui d'idole - distinguons les fétiches publics, des fétiches domestiques.

(1) in dictionnaire des civilisations africaines, Hazan, Paris, 1968, page 177.

FETICHES PUBLICS

Ces idoles varient d'une ville à une autre, d'un peuple à un autre. D'une manière générale, le RP Gallaud, de la Côte d'Or, les décrit (1) comme des statues d'un grossier réalisme, taillées dans le bois, d'une hauteur de 30 à 75 centimètres. Ils ressemblent à des bêtes féroces, à des monstres, ou ont parfois forme humaine. Dans ce dernier cas, leur figure est recouverte de poussière de diverses couleurs, et leur corps est enduit d'une croûte de poudre rouge ou noire. Ils sont armés d'une lance ou d'un couteau, et portent sur le ventre un morceau de miroir. Les fétiches, d'après le missionnaire, sont placés dans des temples qui leur sont consacrés, dans des lieux souvent écartés. Cette observation du Père Gallaud surprend, lorsque l'on sait qu'une des principales caractéristiques de la religion africaine est une absence presque totale de temples. Le Noir préfère les temples naturels aux constructions artificielles. La religion garde ainsi, sur le plan cultuel, un lien étroit avec la nature. Les missionnaires ont eu tendance à appeler "temple", tout édifice consacré au culte, même si la construction est de petite taille, comme un toit de feuilles de palme reposant sur quatre morceaux de bois. Mais les temples où officiants et fidèles pénètrent "pour exprimer leur piété", sont pratiquement inexistantes.

Tous les fétiches ne ressemblent pas à la description du RP Gallaud. Aux remarques générales, la revue des Missions Catholiques apporte des précisions sur une étude ou une région. En étudiant les Ibos⁽²⁾, peuple du Haut Niger, le RP Friederich, des Missions Africaines de Lyon, donne de précieux renseignements sur les fétiches publics de la ville d'Alla. Ces informations sont essentiellement descriptives : le missionnaire décrit les statues qu'il a vues sans apporter analyse et réflexion. A travers quelques exemples de fétiches ibos, nous allons essayer de montrer le rôle des matériaux utilisés, dans la fonction de l'idole.

(1) in Missions Catholiques n° 1259, le 21 juillet 1893.

(2) in Missions Catholiques n° 1683, le 6 septembre 1901, article intitulé Journal d'un missionnaire du Haut Niger.

Le premier fétiche est Ii-oukou; son nom veut dire le grand ruisseau. Il est représenté par une grande statue de terre, que l'on place dans une cabane. La terre est puissance nourricière, elle fait croître; mais elle est aussi lieu d'envelissement, elle "consume", dit Dominique Zahan. Cet élément est vie et mort. Le fétiche ibos est source de vie; les femmes lui font des sacrifices pour obtenir des enfants. Seul le premier sens de l'élément terre a été retenu. Ce fétiche est également eau, par son nom. Le cours d'eau est symbole de fécondité et de naissance; les deux éléments, terre et eau, unis en Ii-oukou, expliquent sa fonction.

Oriouyé, morceau de terre de forme conique, représente le deuxième sens de l'élément terre : on s'adresse à lui pour exercer une vengeance, car il a la réputation d'expédier les gens dans l'autre monde. La terre est ici mort. On retrouve cette signification pour le fétiche Adjo-obi, amas de terre, de pierres, de cauris et d'os calcinés. La pierre représente la force, peut être à cause de sa pérennité : elle traverse les âges, presque sans changement. Les cauris sont un signe de richesse et de fortune. Les os brûlés rappelle l'idée de mort contenu dans l'élément terre. Adjo-obi est donc un fétiche fort, car il peut tuer : on le prie pour obtenir le décès d'un homme. Si l'individu en question vient à mourir, ses biens reviennent au fétiche, en cadeau : Adjo-obi est riche. La famille de la victime n'a pas le droit de la pleurer, et pour apaiser l'idole, doit lui offrir un bœuf vivant. Ce fétiche est également un bon gardien; personne n'osera toucher un objet lui étant confié, de peur d'être tué.

Onitscha-ro-odû est une pierre, qui à l'approche d'un danger imminent, se change en une dame, ni blanche ni noire. Cette "naissance", à partir d'une pierre, rappelle les "pierres ventruées" de Madagascar. La pierre est liée à la fécondité de la femme : "les rochers arrondis sont évocateurs des pouvoirs fécondants de la terre". (1)-

(1) in la religion de l'Afrique Noire, D. Zahan, encyclopédie de la Pléiade, histoire des religions, tome III, page 588.

La pierre est aussi sécurité et protection : le fétiche chasse l'ennemi. Le nom de la dame est Anyari, la protectrice.

Un autre fétiche ibos a le pouvoir de se métamorphoser; c'est Ii-agou, qui se transforme en léopard. Les animaux jouent un rôle important chez les Noirs; leurs vies sont mêlées. Le léopard rappelle peut être un ancêtre du peuple ibos; il arrive parfois, qu'un animal uni à une femme donne naissance à un clan.

Certains fétiches sont composés d'éléments d'animaux, voire même d'humains. Le fétiche Ntilo des Galoas est fabriqué avec du sang et de la chair humaine; le RP Lejeune, missionnaire au Gabon, précise (1) qu'on utilise un os d'un ennemi tué à la guerre. Certains Ntilo sont faits avec de la cervelle humaine, tel celui de Ndingi chef d'Alévanamie. Le fétiche, ainsi fabriqué, est enfermé dans une corne d'antilope, de boeuf ou de gazelle, ou dans une coquille d'escargot. Il est ensuite placé à l'entrée du village; on l'attache au point de jonction de deux branches enfoncées en terre, et recourbées de façon à se rejoindre. On peut aussi l'enterrer dans la rue principale, au pied d'un arbre considéré comme sacré. Pour indiquer l'emplacement, de la vaisselle cassée est jetée tout autour. Si l'arbre abrite des nids, le fétiche n'en est que meilleur, et personne ne peut tuer les oiseaux.

Aucun des quatre éléments n'entre dans la confection d'un tel fétiche. Le sang utilisé est le fluide vital; en lui circule la force, chez les Dogons. Malgré l'utilisation d'un homme mort, le Ntilo se veut fétiche de vie.

L'Adjiralazin du Dahomey (Chougoudou en Nago), est également un fétiche dont l'homme entre comme élément principal dans sa confection. La victime est un esclave, que l'on descend dans une fosse, après l'avoir ou non assommé. On amasse ensuite autour de sa tête, qui seule dépasse de la terre, une épaisse couche de boue argileuse rendue plus résistante en y mêlant des débris de pots cassés. "Un esprit est supposé résider dans cet édifice", écrit le RP Lejeune. Pour le consulter le féticheur agite une

(1) in Missions Catholiques n° 1551, le 26 avril 1895.

clochette, étale des feuilles d'un arbre "fétiche", et frotte de ses mains la terre près du Chougoudou; celui ci répond aux questions en soupirant. Un tel fétiche coûte cher; les villages qui n'ont pas les moyens de s'offrir des esclaves, fabriquent l'idole à partir d'animaux. Si l'Adjiralazin est fait avec un chien, il gardera les maisons la nuit, contre les voleurs, en aboyant. Les fétiches prennent les propriétés des choses ou personnes le composant. L'idole du Dahomey est souvent fabriquée à partir d'une poule, animal sacrificiel universel. Le poulet est peu coûteux, s'élève tout seul; les plus pauvres peuvent donc se le procurer. Le Chougoudou reçoit des offrandes d'huile de palme ou de farine de maïs.

Le principal fétiche des Lombous, peuple de la région du Nyanga, au sud de Setté-Cama, est le Bouiti. Extérieurement il se présente sous l'aspect d'un morceau de bois, grossièrement sculpté de façon à rappeler une figure humaine. Ses yeux sont brillants, ce sont des éclats de verre. Le cou du fétiche est enfoncé dans un amas d'herbe, où "réside l'esprit du Bouiti". Le bois, matière première de l'idole, est symbole de droiture, et comme la pierre, de pérennité. Le fétiche est pensé comme celui qui a été, est et sera. Le temps passe sur lui; Bouiti est hors du temps. Le RP Le Scao, missionnaire au Loango, a pénétré une nuit de l'année 1908, dans le "temple" du fétiche, pour percer le mystère du paquet d'herbes. Il a découvert, dans le ventre de l'idole, une tête de mort, dont la bouche ouverte tenait un miroir; dans le crâne se trouvait un couteau bariolé de blanc et de rouge, une tête de serpent, et une plume de perroquet. Le missionnaire affirme que "bien souvent" la tête de mort est celle d'un esclave, immolé à Bouiti.

En Afrique, la connaissance des rites religieux n'est pas partagée entre tous les hommes. Le Père Le Scao avait interrogé les Noirs au sujet du Bouiti; mais ceux ci ne lui avaient présenté que les aspects les plus extérieurs. Ils ne savaient pas ce que contenait le fétiche. De la connaissance populaire à la connaissance profonde, les hommes parcourent un long chemin; et seule une minorité d'entre eux atteint cette connaissance. Ce chemin diffi-

cile est l'initiation. Elle sert à " incorporer l'initié à un groupe ou à une catégorie sociale, à laquelle il n'appartenait pas ou n'appartenait que potentiellement auparavant."(1) Mais par certaines initiations l'individu gagne pouvoir et savoir. Telle est l'initiation au Bouiti. L'enseignement initiatique apprend aux élèves les secrets du fétiche. C'est pourquoi seuls les initiés connaissent le crâne que renferme Bouiti. Pour être initié au fétiche, il faut subir des épreuves. Le missionnaire raconte que l'idole est posée à terre, sur une peau de tigre; l'aspirant assis à côté, reçoit une décoction d'écorces, d'un arbre nommé diboha, qui le plonge dans un profond sommeil. Parfois, ce sommeil est éternel ; en 1904, à Setté-Cama, un enfant de douze ans mourrut ainsi. Quand le dormeur se réveille, il se rend en procession au Nzimba, derrière le Bouiti et les initiés, en hurlant des mots "incompréhensibles". Le Nzimba est le lieu sacré de réunion des initiés; cet endroit se trouve en forêt, et est relié au "temple" du fétiche par un chemin bordé d'ananas. "Gare au profane qui ose s'aventurer dans le Nzimba, il y va de sa vie!". Arrivé dans cet endroit sacré, l'aspirant regarde le miroir dans la bouche du crâne, et doit dire ce qu'il y voit. Si ses réponses sont conformes aux rites traditionnels, il est admis. Que sont ces rites ? la revue n'en dit rien. Il est difficile de savoir en quoi ils consistent, les initiations étant peu étudiées (2). Un missionnaire assista à Moukinga, à une scène d'initiation au Bouiti : il vit l'aspirant se soulever du sol de cinquante centimètres, et demeurer là quelques minutes, suspendu dans les airs. De telles lévitations ont beaucoup impressionné les missionnaires. Le Malin devait y être pour quelque chose, pensait-on.

Mboyoy est une autre forme de fétiche vénéré chez les Lombous. Il a la forme d'une boîte ronde en écorce d'arbre; à l'intérieur se trouvent une tête de mort remplie de diverses poudres empoisonnées, une tête de serpent et des

(1) in dictionnaire des civilisations africaines, op. cit., p.219
(2) l'enseignement initiatique est encore mal connu; pour Pierre Alexandre, c'est surtout l'école française qui s'y est intéresser, avec les études des Dogon et des Bambara.

vieux chiffons. Les fétiches renfermant des crânes sont considérés comme puissants; cela s'explique par le fait que, la tête est l'endroit où se concentre la force vitale. Elle est puissance. Les missionnaires ne parlent pas du culte des crânes, et pourtant il était particulièrement fréquent chez les peuples bantous. Nous pensons que bien souvent les missionnaires ont pris pour des fétiches, des statues d'ancêtres assis sur une boîte renfermant des crânes. Tête d'un roi ou de l'ancêtre fondateur, le crâne ainsi protégé, transmettait force vitale et puissance. Mboyo n'est peut être qu'une représentation d'ancêtre, ce qui expliquerait la présence du crâne, dans la boîte. On offre au "fétiche" des Lombous, une poule par mois. Cette offrande est précédée de danses, auxquelles prennent part tous les habitants du village. Puis les femmes se retirent; ce sont elles qui doivent fournir les poules pour le sacrifice. Si une femme refuse son offrande, elle est punie de mort. Les initiés se dirigent avec les poules et le Mboyo vers le Boukoso, le lieu sacré. Le Boukoso est au Mboyo, ce que le Nzimba est au Bouiti. Dans cet endroit, le fétiche est censé manger les gallinacés. Les initiés mettent un peu de sang frais dans la boîte, avec de la fiente de poule, ce qui leur permet d'affirmer que Mboyo a tout dévoré.

A côté des fétiches publics, existent les fétiches domestiques.

FETICHES DOMESTIQUES

Pour les missionnaires, ils sont les plus nombreux. Ils peuvent être de simples bracelets que portent les chefs de famille : ces derniers n'oublient jamais, en buvant du tafia, d'en jeter quelques gouttes sur leurs bracelets, qu'ils agitent ensuite au-dessus de leur tête. C'est l'offrande au fétiche. D'autres idoles sont chargées de défendre les champs contre les maraudeurs ou contre les intempéries climatiques : ce sont des crapauds enfilés dans une cordelette ou des serpents suspendus aux branches des arbres. Un panier posé sur le sol de la case, et rempli de cornes de chèvres ou de plumes de perroquet

protège la maison pendant l'absence du maître. Tout peut être fétiche domestique : une corne de boeuf ou un lambeau de toile fixés sur le linteau d'une porte protège la case; une pierre placée dans une cour en éloigne les mauvais sorts. Une chaîne placée à l'entrée d'une maison, interdit l'accès aux mauvais génies. De simples talismans sont considérés comme étant fétiches par les missionnaires. Tous pourtant n'ont pas été consacrés, par un féticheur. Or c'est cette opération, qui distingue l'objet d'un autre.

Les Ibos, étudiés par le RP Friederich en 1901, sont protégés par l'ange gardien, Ischi. Quatre morceaux de bois en forme de cône le composent. Ischi ne veille pas sur tout le monde : seuls les riches sont protégés. Car pour se procurer ses bonnes grâces, il faut payer. Les pauvres n'ont pas d'Ischi.

Le fétiche ibo qui reçoit le plus de sacrifices, est celui qui prolonge la vie jusqu'à la vieillesse. Il se nomme Anyasi, et se présente sous la forme d'un objet de terre, ayant une apparence humaine.

Okposi Mina contient l'esprit des ancêtres, dans un morceau de bois surmonté de larges cornes. Si un membre de la famille tombe malade, on offre au fétiche poules et chèvres, pour calmer la colère des ancêtres négligés. L'âme du père défunt réside dans un fétiche particulier; Ina Una. A lui s'adresse le fils pour invoquer le secours et l'aide paternels.

Le "dieu" ibo des richesses est Ikengua, un morceau de bois muni de deux cornes. Il procure de l'argent et des femmes, fait trouver du gibier au chasseur, donne du courage au guerrier, et aide à tricher dans les ventes. Ourson Outchi est l'avocat des femmes, dans leurs disputes avec leurs maris. Les hommes lui font des offrandes pour se le rendre propice. C'est un morceau de bois conique qui trône dans les cases.

Ces "fétiches" ibos sont des dieux : dieu protecteur de la personne, dieu de la vie, dieu des richesses. Pourtant le missionnaire écrit "fétiches". Ce terme, sous la plume des ouvriers apostoliques, signifie parfois dieu, quelquefois ancêtres. Ils ne disent pas divinités, ils disent fétiches. Une statue, un arbre, un temple, un masque,

ou un animal sont qualifiés de fétiches. Ce terme n'est pas toujours employé péjorativement par les missionnaires; il est souvent conservé, en l'absence de termes plus commodes.

FETICHES POUR HOMMES ET FETICHES POUR FEMMES

Dans le Haut Ogowé, le fétiche principal des hommes est le N'Goï. Les femmes et les esclaves doivent l'ignorer; la mort punit celle qui approche le fétiche. Mangongo, honoré comme "dieu" de la rivière est lui aussi réservé aux hommes. Ces derniers prêtent serment sur le nom du fétiche, et leurs paroles deviennent sacrées. Ils ne peuvent plus se dédire. Aucune femme ne peut être initiée à son culte. Quant à l'homme il doit acheter l'honneur de participer à ces mystères.

Yaci est la terreur des femmes et des enfants, mais aussi des esclaves. A certaines époques de l'année, les initiés se réunissent, exposent leurs griefs contre les femmes, et décident d'en tuer une. Le masque du Yaci est porté par un jeune homme, dont le corps est recouvert d'une cotte de filasse, confectionnée avec des fibres du tronc d'un bananier. Il tient dans la main un sabre, et est suivi des autres initiés chantant et dansant. "Plus on faisait de bruit et plus Yaci devait être content", raconte un ancien initié au RP Lejeune. Le cortège se dirige vers le village, en détruisant tout sur son passage : le manioc est arraché, les bananiers coupés, les poules et les chèvres tuées. Tout ce qui est ainsi immolé, sert le soir au festin des initiés. La victime choisie est emmenée dans la forêt, où elle va être tuée. Cette société du Yaci sert à tenir les femmes dans la subordination et l'obéissance :

"Génie puissant et instruit de tout ce qui se passe,
toute femme indocile est facilement tuée et dévorée
par moi,"

ainsi parle Yaci.

Avec Lisimbou les femmes du Haut Ogowé ont leur fétiche. C'est une sorte de mannequin, dont les bras sont façonnés avec de la terre, et les jambes sont deux pieux. Pour cette

idole les initiés chantent et dansent, puis vont se jeter à l'eau.

D'autres fétiches sont réservés aux femmes, mais pour les missionnaires ces cultes sont si immoraux qu'il est impossible d'en parler!

Un homme et une femme peuvent s'initier ensemble à Moutsiatsi, un fétiche sans statue, ni case. Un couple se fait initier à Moutsiatsi à l'occasion de la maladie d'un proche, espérant ainsi attirer son attention sur le malade, et obtenir sa guérison. Au Loango, quand deux personnes ont décidé de s'initier au fétiche, on leur construit une case provisoire où ils restent un mois sans sortir. Après cette retraite, ils sont devenus enfants de Moutsiatsi.

VEGETAUX ET ANIMAUX FETICHES

D'après les missionnaires, les Noirs considèrent comme fétiches certains animaux ou végétaux. Parmi ces derniers, le bombax, géant des forêts, est fétiche. On le décore d'oripeaux, et tous les jours, de la nourriture lui est apportée; des carafes d'eau sont également déposées près de lui. Au Dahomey on immole à ce puissant fétiche des poules et des chèvres. Le Père Courdioux, missionnaire à la Côte du Bénin en 1877, écrit avoir vu des victimes humaines étendues près du bombax, et des têtes clouées sur le tronc, à quelques pieds de hauteur. Au lieu de dire arbre fétiche, les missionnaires auraient dû dire arbre sacré. Un arbre, ainsi choisi et "marqué", est un lieu de culte, un "temple" naturel. L'arbre élève son faite vers la divinité; ses racines sont plongées dans la terre : il met en contact le cosmos et la terre, les dieux et les hommes. Son cycle d'évolution ressemble à celui de l'homme. L'arbre est le sanctuaire principal des Noirs. Sa valeur devient encore plus grande s'il fait partie de bosquets ou de fourrés. Mais un arbre sacré peut s'élever seul au milieu d'une place ou de la cour d'un village. Les oiseaux qu'il abrite deviennent eux aussi sacrés, et il est interdit de couper une branche de l'arbre "si ce n'est dans un but rituel".

Côte des Esclaves : arbre fétiche.

(Missions Catholiques, n°781, 23 mai 1884)

- page 247 -



Dans le Loango, une bête fétiche est appelée Ki Koko. Le plus souvent l'animal est choisi parmi les tigres, les panthères ou les serpents. On s'adresse au fétiche Boumba, pour consacrer un enfant à une bête. Le féticheur de Boumba emmène le jeune garçon dans la forêt, où il appelle l'animal sous la protection duquel l'enfant va être placé. Le RP Lejeune, en 1895, a assisté à une telle cérémonie; la bête était une panthère, qui aux appels du ganga accourût "avec la docilité d'un chien". Le féticheur fit une incision à l'animal, puis à l'enfant, et imbiba la blessure du garçon avec le sang de la bête, et réciproquement. Les deux vies sont alors unies à tel point, que si l'enfant est blessé, la panthère le sera aussi, et si l'animal est tué, l'autre expirera au même instant. Les animaux sont donc les protecteurs des hommes : "l'animal est le jumeau de l'homme", disent les Dogon.

Le serpent est l'animal protecteur - fétiche disent les missionnaires, dans la revue - le plus répandu. Il est vrai que dans beaucoup de mythes, les ancêtres meurent sous forme de ce reptile, ou chez les Dogon, ressuscitent sous l'aspect du serpent. Les relations entre les hommes et les reptiles sont réglementées et soumises à de nombreux interdits. Les Missions Catholiques donnent l'exemple du culte des serpents au Dahomey. Dan ou Danbé est un reptile dépourvu de crochets canaliculés, dont la présence caractérise les espèces venimeuses. Sa taille varie de un à trois mètres. Les Noirs lui rendent un culte, car c'est lui qui parvint à ouvrir les yeux au premier homme et à la première femme, créés aveugles par Maou - Dieu. Il est invoqué pour recouvrer la vue, et guérir les maux d'yeux, ou pour éviter un châtement. Au Dahomey, on élève à cet animal des cases, appelées Dan-koué, c'est-à-dire la maison du serpent. On peut également les appelées Dagbéhué : da voulant dire serpent, gbé sacré, et hué maison. Devant ces "temples" ouverts au public, sont placés des vases surmontés de figures de reptiles. Le Père Bouche, des Missions Africaines de Lyon, décrit la maison du serpent de Whydah (1)

"C'est une petite rotonde de six à sept mètres de

(1) in Missions Catholiques n°14, du 25 septembre 1868, article intitulé : serpents fétiches du Dahomé.

diamètre, et de sept à huit mètres de haut. Elle est attenante à une case plus basse, longue de dix à douze mètres, et terminée par une seconde rotonde."

Les murs de cet édifice sont en terre et les toits en chaume. A l'intérieur de la case, desalebasses contiennent la nourriture des "fétiches". Les serpents entrent et sortent librement, puisque ce sont les divinités du lieu. Dans la case le spectacle est hallucinant; le docteur Repin décrit ce qu'il a vu lors de son voyage au Dahomey (1) :

"Les uns descendaient ou montaient enlacés à des troncs d'arbres disposés à cet effet le long des murailles; les autres suspendus par la queue se balançaient nonchalamment au-dessus de ma tête, dardant leur triple langue et me regardant avec leurs yeux clignotants; d'autres enfin, roulés et endormis dans les herbes du toit, digéraient sans doute les dernières offrandes des fidèles..."

Le nombre de serpents dans la case est très variable, mais d'après les informations du féticheur de Danbé, il ne dépasse jamais la quarantaine.

Les serpents peuvent se promener dans les rues de Whydah. Mais malheur à celui qui les maltraiterait! Si par mégarde un Noir met le pied sur un reptile, il est regardé comme coupable et impur; et s'il ne se présentait pas au féticheur de Danbé pour se faire frotter les pieds, avec un balai, pendant plus d'une heure, il pourrait tomber malade et mourir.

Celui qui trouve un serpent, dans les rues de la ville, se prosterne devant lui, front contre terre, et se couvre de poussière par respect. Puis il doit ramener le reptile au temple, pour qu'il ne lui arrive rien. Autrefois, celui qui tuait un de ces serpents était brûlé vif. Dans les années de 1868, on enferme le coupable, dans une case en paille, à laquelle on met le feu; mais le détenu peut s'enfuir. Sur son passage les Noirs ont droit de le frapper à coups de bâton. On peut échapper à cette punition corporelle, en offrant quelques cadeaux aux féticheurs de Danbé.

Le fétiche Dan a par an trois fêtes, au cours desquelles on lui sacrifie un boeuf, deux moutons et quarante poules.

(1) in Voyage au Dahomé, 1860, inséré dans le Tour du Monde, 1863, quatrième année



(Missions Catholiques, n° 14, 25 septembre 1866.)

Le temple des serpents fétiches à Whydah (Dahomey).



(Missions Catholiques, n°780 , 16 mai 1884, page 229)

Tous les trois ans, chiens, cochons et poules sont massacrés dans les rues de Whydah, car ils sont ennemis de Danbé :

"Le chien l'agace par ses aboiements, la poule lui crève les yeux, le cochon le tue."

Sur la Côte des Eſclaves, les crocodiles ne peuvent pas être tué, car ils sont sacrés. Ailleurs tel animal tué à la chasse, doit être apaisé par des rites funéraires.

Dans la forêt, les Noirs ont élevé des "bosquets sacrés". Les missionnaires les ont rencontrés en Côte de Guinée. Au pied d'un arbre, généralement un palmier, on peut voir un Gbô, symbole représentant elegba - le démon. A côté, une tête d'oiseau emmaillotée comme une momie, puis une fourche dont se servent les féticheurs pour tenir immobile la tête de la victime quand ils l'ont étendue par terre. Un petit bâton court planté là aussi, sert à assommer la victime, une carafe est placée près du Gbô pour le désaltérer. Les assiettes sont remplies de farine de maïs et d'huile de palme pour nourrir le fétiche.



La spirale est l'image mâle du serpent, la clochette son image femelle. La clochette est celle dont se servent les femmes pour appeler le fétiche avant un sacrifice. La tige de fer avec quatre appendices recourbés représente Osou, le dieu de l'avenir.

LES ECOLES FETICHES

Ces écoles sont des cases, dans lesquelles des enfants des deux sexes viennent apprendre une langue spéciale, dite langue du fétiche, et des lois et observances du culte fétichiste.

Dans les Missions Catholiques, on ne trouve qu'un seul exemple de ces écoles, à Adjara, sur la Côte du Bénin. En 1907, la revue a publié des lettres du RP Bauzin, des Missions Africaines de Lyon, consacrées à ce sujet. Les informations du missionnaire viennent de deux jeunes chrétiens, qui avaient pendant leur jeunesse, fréquenté ces lieux.

Dans ces écoles du Dahomey, la langue étudiée par les élèves, n'est pas usitée dans la région; elle est parlée à l'école, et entre deux anciens élèves qui se rencontrent.

Seuls les principaux fétiches ont une école; les autres sont groupés à huit ou dix dans une école commune. Ces écoles ne fonctionnent pas toute l'année : lorsqu'un chef féticheur veut en ouvrir une, il s'empare d'enfants, par la force bien souvent. Leur nombre s'élève à 800, parfois à 1000. Une école fétiche a fonctionné à Adjara en 1899, indique le Père Bauzin.

Les enfants effectuent d'abord leur noviciat : les trois premiers mois, ils doivent coucher sur la terre nue, et ne pas se laver. Ce délai passé, ils couchent sur une natte, et les bains sont autorisés. Ils sont alors vêtus d'un pagne en fibres de palmier, et reçoivent un nouveau nom.

Le personnel de l'école est très hiérarchisé. Le chef de la maison est le Honé-gan; c'est à lui que le fétiche confie la surveillance de l'école. Vient ensuite le Kan-gan, le chef de la corde, ainsi appelé parce que chargé de corriger les enfants désobéissants. La punition corporelle consiste à fouetter les reins de l'élève, attaché à un piquet au milieu de la cour. Pour que l'on n'entende pas ses cris du dehors, ses camarades doivent chanter.

Les professeurs sont des féticheurs : un homme pour enseigner les garçons, une femme pour les filles. Un élève a été désigné par le fétiche, c'est le Houndjenoukon. Ses camarades doivent le saluer, en mettant les deux genoux à terre. Il exerce une véritable tyrannie sur les autres enfants : s'ils ne veulent pas lui faire de cadeaux, il les calomnie, les accusant d'avoir violé une prescription du fétiche.

Le matin, tous vont saluer le fétiche, puis la classe commence. Les élèves apprennent la langue du fétiche, pour comprendre ses paroles quand un jour il leur parlera. La danse et le chant sont également enseignés; les répétitions ont lieu la nuit. Le travail manuel tient une place importante dans ces études. Les enfants apprennent à fabriquer des corbeilles, et à tisser. Leurs produits sont vendus sur les marchés, par des domestiques. De nombreux interdits frappent les élèves. Ils ne peuvent pas acheter de vivres au marché, ni manger de la chèvre ou du poulet, ni toucher un cheval. A l'école du fétiche Gan-vi, tout récipient en fer, zinc ou cuivre est interdit. Gan-vi exerce le métier de forgeron, et les élèves se servant d'un objet fabriqué par le fétiche, pour boire ou manger, le profaneraient. A l'école du fétiche Dangbé, les colliers faits avec des anneaux desséchés de serpents sont interdits. Pendant leur séjour à l'école les enfants sont soumis à beaucoup d'autres interdits, comme ne pas boire d'alcool, ne pas cultiver les champs ni monter aux arbres, ne pas pousser les pirogues, ni porter des fardeaux.

Trois mois avant leur sortie, les élèves sont tatoués. Le tatouage indique à quel fétiche "appartient" celui qui le porte. Les trois mois écoulés, les enfants vont retourner chez eux. Le jour de sortie est fixé par le grand féticheur. La veille au soir, commence une "veillée d'armes". Pendant la nuit et le jour qui suit, l'enfant ne doit pas s'endormir. S'il venait à sacrifier au sommeil, le fétiche le punirait, en lui donnant la maladie du sommeil. Le jour de la sortie, l'élève fait un bon repas avec la nourriture apportée par son père. Puis les enfants font

le tour de la place fétiche, en jetant aux pieds des arbres, des boîtes contenant les cendres de leurs cheveux et de leurs ongles, coupés à l'entrée de l'école. Il faut ensuite offrir de l'eau au fétiche, ou plutôt au pied de l'arbre où il habite.

Ces formalités accomplies, les voilà rendus à la vie commune. Les interdits sont levés les uns après les autres.

Si le missionnaire ne parle jamais d'initiation, il nous semble pourtant que ces écoles fétiches sont des camps spéciaux d'initiation, où les candidats sont soumis à une discipline dure, accompagnée de brimades et d'épreuves physiques. Ces écoles proposent un enseignement initiatique - étude d'une langue secrète, de chants, de danses - et des rites de passage - ne pas s'endormir. Le tatouage remplace ici les mutilations symboliques des rites d'initiation. Le nom nouveau donné à l'enfant est la preuve d'une nouvelle naissance : entré à l'école adolescent, l'élève en sort adulte. Le but de l'école est celui de l'initiation : faire entrer les enfants dans la communauté, les "socialiser". Mais en plus, ces écoles sont spécialisées. Elles dirigent les élèves vers des voies comme la divination ou la sorcellerie. Les écoles de Dangbé, par exemple, forment des guérisseurs.

Le caractère secret de tels établissements explique le peu d'attention portée à leur sujet par les missionnaires. Pour le RP Bauzin, ces écoles sont des réserves où seront choisis les futurs féticheurs.

FETICHEURS ET SORCIERS

"Les féticheurs ne sont ni aimés, ni estimés; mais ils sont extrêmement redoutés. Leur personne est sacrée... Comme caractère, le féticheur est un être méprisabile. Trompeurs, lâches, hypocrites, impudiques et fieffés voleurs, ils ont généralement un extérieur sale, des vêtements ridicules et dégueuillés et ceux qui trempent leurs mains dans le sang humain ont un air bestial, féroce et repoussant."

Telle est la description donnée par le RP Baudin, missionnaire apostolique de la Société des Missions Africaines de Lyon, dans le numéro du onze juillet 1884, des Missions Catholiques.

LA DOCTRINE DES FETICHEURS

Les missionnaires ont remarqué que la connaissance n'est pas partagée par tous en Afrique Noire. La doctrine populaire diffère beaucoup de la doctrine qualifiée de secrète, dans la revue. Cette dernière doctrine est le fruit d'une initiation graduelle; seuls les grands féticheurs la possèdent. Dans son livre "Le fétichisme, ou la religion des nègres de la Guinée" (1), le RP Baudin analyse la doctrine des féticheurs. Le portrait qu'il en trace est très sombre. Les grands féticheurs ne croient pas aux dieux et déesses, ni à leurs légendes. Ils méprisent les croyances, et même les pratiques qu'ils entretiennent dans le peuple. Ils n'ont bien souvent aucune idée de la création; Dieu est pour eux l'ordonnateur et le créateur, le maître de l'univers, mais leur connaissance de ce dieu reste vague et obscure. Les féticheurs croient surtout aux esprits : les divinités habitent et gouvernent différents endroits de l'univers, pouvant faire bien ou mal. Il faut les adorer et leur adresser voeux et prières : ce culte est appelé par les missionnaires, culte aux fétiches. Ces fétiches, les féticheurs les adorent dans la nature, lagunes, fleuves ou

(1) Lyon, 1884.

montagnes, mais aussi dans des statues qui les représentent et qu'on leur consacre. Seuls les féticheurs ont le pouvoir d'unir les "dieux" et les génies, à des objets matériels. Après des cérémonies, ces objets animés par les esprits ont le pouvoir et la puissance de prédire l'avenir, de guérir, de donner des maladies, de nuire ou de faire du bien, suivant la volonté de ceux qui les invoquent. La puissance et la crainte qu'inspirent les féticheurs, viennent du fait qu'eux seuls peuvent entrer en communication avec les dieux et obtenir d'eux ce qu'ils désirent.

Les féticheurs possèdent les secrets des poisons, et les recettes des médicaments. Ils connaissent un grand nombre de plantes, qu'ils savent merveilleusement utiliser. D'après les missionnaires on leur doit l'emploi de la salsepareille, de la quiquina et du kola. Les féticheurs savent surtout la force des poisons : ils peuvent tuer instantanément en utilisant la strychnine, ou employer des poisons lents qui font effet sur des mois, ou encore se servir de ceux qui rendent fou. Ils connaissent aussi les breuvages qui amènent des plaies horribles et hideuses, qui corrompent le sang et donnent la lèpre ou le gangrane. Ils peuvent se servir de leur science pour tuer ou guérir.

L'INITIATION

"N'est pas féticheur qui veut!", proclame le RP Trilles en 1898. En effet on ne s'improvise pas féticheur. Le Noir qui veut devenir féticheur, va trouver un nganga en renom, qui lui demande (1) :

"Peux tu garder le secret sur ce qui va se passer, et qui fera de toi, un dignitaire de notre secte ?"

et le candidat doit répondre :

"Oui, je promets de garder le secret."

L'initiation peut alors commencer. Sa durée dépend de la nature du fétiche. La retraite peut durer neuf jours. L'élève commence à apprendre la boka, qui est une danse

(1) dialogue cité par le RP Marichelle, in Tablettes d'un jeune Congolais - Missions Catholiques n° 2137, année 1910.

consistant à faire "devant l'image diabolique, le plus de contorsions et de grimaces possibles" (1). Pendant sa retraite l'élève se nourrit exclusivement de nouamba, un plat indigène composé de feuilles de manioc écrasées, d'huile de palme et de beaucoup de piment. Ce plat ne peut être mangé, par le novice, que dans un crâne humain. Aucun ustensible ne lui est permis; il se sert de ses doigts. A la fin du repas, il doit lécher le plat jusqu'à la disparition complète de toutes traces de ce qu'il contenait.

Le féticheur ou (n)ganga apprend à l'élève, à deviner les choses inconnues. Pour cela, il prend des yeux de singe qu'il fait cuire, puis il les écrase. Il fait alors une légère incision sur les paupières de "l'initié"; il prend un peu de son sang qu'il mélange aux yeux écrasés, et frotte les incisions avec cette préparation : ainsi le futur féticheur verra les choses. Mais la divination devant s'exprimer par la parole, le ganga prépare une seconde mixture que l'élève devra avaler. Le breuvage se compose de quelques gouttes de sang, mélangées aux restes d'une araignée séchée et écrasée.

Après la retraite, a lieu la cérémonie d'initiation, une nuit. L'initiateur est revêtu d'une peau de singe et de feuillages, tatoué de rouge et de blanc, et la tête surmontée d'une immense coiffure. Il exécute des danses, en chantant. Les autres féticheurs forment un cercle, au milieu duquel se tient l'aspirant, vêtu d'un lambeau d'étoffe. Il a déjà subi toute une série d'épreuves. Il est affaibli par le manque de nourriture, et drogué. On l'a fait coucher avec un cadavre trois nuits dans la même fosse; on a expérimenté son courage, sa force, sa résistance et son audace. Cette cérémonie est la dernière épreuve. On conduit le néophyte dans une case, aux pieds d'une statue de bois, devant laquelle est déposé un miroir. "Que vois tu", demande le féticheur. Si l'aspirant ne voit rien, la cérémonie continue, jusqu'à ce qu'il découvre dans la glace une image, celle d'un homme. Il doit alors décrire l'aspect, les traits de celui qu'il a vu. Les féticheurs doivent reconnaître, dans ce portrait

(1) RP Marichelle, op. cit.

l'homme dont les ossements ont été disposés sous la statue, avant la cérémonie. Cet homme, mort depuis longtemps est toujours inconnu du néophyte. Si la description de l'aspirant est exacte, l'épreuve est réussie.

Le nouveau ganga doit rapporter, à ses collègues le cadavre de l'un de ses proches, tué de sa main. Le corps est dépecé et brûlé; ses cendres rejoignent des ossements dans une marmite, et le tout est bouilli. L'initié boit le breuvage obtenu, imité ensuite par les autres féticheurs. L'initiation ainsi terminée, le nouveau féticheur regagne son village. Désormais, toute personne voulant se faire protéger, acquérir richesse et force, ou se débarrasser d'un ennemi, viendra le trouver. Il est devenu un grand personnage, riche et redouté; il préside aux fêtes et aux sacrifices.

SORCIERS ET MAGICIENS

"La religion traditionnelle n'acquiert son sens plénier qu'à la condition d'admettre, comme une de ses constantes, l'existence des sorciers et des magiciens." (1)

Bien souvent les missionnaires identifient féticheurs et sorciers; ils ont fait un traité avec le démon. Mais dans certains articles, une nuance linguistique apparaît. Il faut distinguer le ganga nkissi, le prêtre des idoles, du mfiti, qui serait une espèce de génie malfaisant. Le ganga nkissi se reconnaît à ses ornements particuliers. Son front est ceint d'une couronne de plumes de couleurs variées; sa taille est entourée d'une ceinture composée de lambeaux d'étoffes entremêlés de fétiches, de clochettes, et de grelots; et bien souvent son visage est tatoué. Les gangas sont consultés pour connaître l'avenir, et découvrir les choses secrètes. Ce sont eux que beaucoup de missionnaires appellent féticheurs. Leurs pouvoirs sont grands, puisque le vent souffle sur leurs ordres, la pluie tombe s'ils la désirent. Ils ont le don de se rendre invisibles. Tous exercent la médecine. Le poison sert à débarrasser leurs clients de ceux devenus une charge, comme un malade ou un vieillard.

(1) in religion de l'Afrique Noire, D. Zahan, histoire des religions, encyclopédie de la Pléiade, tome III, 1976.

Congo - Ganga ou sorciers.

(Missions Catholiques , n° 556, 30 janvier 1880)



Le mfiti est cet être tout puissant, qui prend toutes les formes, et se transporte instantanément d'un lieu dans un autre. La nuit, il quitte son corps, tel un serpent sa peau, et parcourt le pays. Des flammes lui sortent par les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. Il peut faire mourir les gens en buvant leur sang, ou en s'emparant de leur âme, qu'il mange. Il se repaît de chair humaine, ou d'animaux qu'il attrape et tue. Curieux mélange de vampire et de sorcier, cet être fait peur. On creuse les tombes d'une profondeur exagérée, de crainte que le mfiti ne vienne la nuit déterrer et dévorer les cadavres. Les Noirs portent sur eux une vraie charge d'amulettes, pour se garantir contre ses maléfices.

"Tout le monde croit au mfiti, tout le monde le craint", affirme en 1906, le RP Winnen, de la mission du Shiré. Mais personne ne le connaît; le mfiti se cache au village, parmi les habitants.

Ganga nkissi et mfiti sont des sorciers; leur monde est celui du mal, de la "pourriture", des ténèbres. Le mfiti, on l'a vu, agit de nuit; cette période du temps apparaît comme propice aux transformations, et à l'application de la connaissance obscure des sorciers. Leur connaissance est profonde, d'après Dominique Zahan, et échappe aux "investigations normales de l'esprit", c'est pourquoi le sorcier est "l'obscurité absolue".

Les missionnaires parlent de sorciers, mais jamais de sorcières. Et pourtant on sait la place immense qu'occupe la femme dans la sorcellerie noire. Pour beaucoup de peuples africains, elle est la sorcière par excellence. D'après Madame Dieterlen, la femme est pour les Bambara, l'être le plus mystérieux; en rapport intime avec la nuit et l'obscurité, elle est étroitement liée à la sorcellerie.

Dans les lettres, publiées par les Missions Catholiques, le "don" principal des sorciers - ganga nkissi ou mfiti - est la métamorphose. Ils se transforment en animaux qui sont leurs doubles. Il ne faut pas oublier que notre étude se situe entre 1868 et 1914, et que depuis de nombreuses analyses ont permis de nuancer de telles affirmations. On sait en effet, aujourd'hui, que les "transformations sorcières" ne sont pas systématiques. Un sorcier ne peut

pas se changer en n'importe quel animal, car certaines bêtes, comme le caméléon, sont considérées comme étant des sorciers. Il existe donc des métamorphoses préférentielles, et d'autres exclues.

Le sorcier se métamorphose pour exercer son pouvoir maléfique. Il tue en volant la force vitale de sa victime : "il suce le sang des gens", écrivent les missionnaires. Le sorcier est un voleur d'énergie; s'il "mange l'âme" de ses proies, c'est pour dérober leur force cosmique. Ce besoin de force s'expliquerait pour certains peuples, comme les Bambara, par une absence de dya (1) chez les sorciers. D'où cette quête incessante de leurs "doubles", et leurs poursuites du dya des autres. Mais cette explication est restrictive. Chez les Lobi, c'est au contraire le double du sorcier qui mange le double des victimes. Les sorciers sont qualifiés d'anthropophages par les missionnaires; mais ce cannibalisme n'est pas une manducation de chair humaine. Le double seul est mangé.

Etre destructeur et nuisible, le sorcier doit être détruit. Cet ennemi public doit d'abord être découvert. D'après les ouvriers apostoliques, un moyen existe pour le confondre : l'expérience du moaboi. Un Noir peut accuser quelqu'un qu'il soupçonne d'être mfiti :

"Toi tu es sorcier, tu as fait mourir mon père."
Si l'autre nie, l'épreuve du moaboi fera ressortir la vérité. Le moaboi est un poison violent tiré de l'écorce de certains arbres, et gardé sous la forme d'une poudre grisâtre. On fixe le jour de l'épreuve : l'accusateur, l'accusé et leurs parents respectifs se rendent dans la forêt, avec l'opérateur qui va administrer le poison. Cet individu présente aux deux hommes une coupe d'eau, dans laquelle il a versé une dose, plus ou moins forte de poison, selon les instructions du plus offrant. Plus la dose est forte, moins grand est le danger, car l'estomac rejette aussitôt le moaboi. Mais si le poison n'est pas rendu,

(1) Selon Madame Diéterlen, le Bambara a deux principes spirituels le ni (ou âme) et le dya (ou double). Le ni est le souffle; le dya "est le jumeau de l'être humain, de sexe opposé." Cette division de l'homme a été étudiée dans la revue, qui donne l'exemple Fang : Nzame (Dieu) composa l'être humain de deux parties, nsissim (âme) et gnoul.

l'individu est perdu.

L'opérateur reçoit comme salaire des perles, des bagues, et des bracelets. Il se vend à celui qui donne le plus. Le moins riche a perdu d'avance, la mort l'attend. Son cadavre est jeté dans les herbes, où les hyènes viendront le dévorer. Les victorieux de l'épreuve sont persuadés d'avoir délivré le pays d'un être maléfisant. Le sorcier mort ne doit pas être pleuré par sa famille; il n'était pas un homme.

Dans leurs lettres, les missionnaires utilisent le mot de magicien. Pour eux ce terme recouvre l'idée et du bien et du mal. Ils distinguent, en effet, les bons magiciens, maîtres de la Science, des mauvais magiciens, ressemblant à de vulgaires sorciers. Les premiers se nomment Borom-hamham; ce terme est employé en Sénégal, et cité par le RP Renoux en 1877. Ils éloignent les maux, et demandent des bienfaits pour les Noirs. A leurs côtés, se dressent les Dema. Ils sont là pour empêcher le bien et nuire aux hommes. Le peuple africain a les Dema en exécration; il leur impute presque tous les maux, tous les accidents qui arrivent. Les Borom-hamham sont plus puissants que les Dema, et empêchent souvent l'exécution de leurs mauvais desseins.

On demande au Borom-hamham d'apporter la preuve, si telle ou telle personne est ou non Dema. Il a le don de détecter les "sorciers-dema" et leurs agissements. A la fin de l'année 1878, il y avait en Sénégal, un magicien du nom de Timak. Il faisait boire à l'accusé Dema, un breuvage qui le mettait dans un état, appelé diâfour, où le Dema confessait publiquement tous ses méfaits. Reconnu alors coupable, le Dema pouvait être racheté par sa famille, ou livré à la foule. Dans ce dernier cas, s'il survivait aux traitements imposés, il devenait l'esclave de Timak. L'appel au Borom-hamham évite l'épreuve du moaboi. Son rôle principal dans les sociétés africaines, est de chasser les sorciers ou les dema.

Le magicien apparaît comme le bien, le jour (le sorcier était la nuit), et la construction. Il protège la communauté des agissements maléfiques des mfiti, ganga nkissi et dema. Il est donc aimé et estimé; il est le gardien de l'ordre social.

Pour les missionnaires, la divination n'est la "spécialité" d'aucun être humain. Pour eux sont devins, les sorciers et les magiciens. Ils prédisent l'avenir, et répondent aux questions de leurs clients. Les méthodes de divination n'ont pas été étudiées par les ouvriers apostoliques. Leurs lettres font parfois mention d'un dieu du futur, révélateur de l'avenir et oracle du Dieu supérieur. Ce dieu aurait des prêtres, à la Côte de Guinée. On trouve une allusion à la divination par noix de palmes, mais cette science n'est pas analysée. Le féticheur est pour le missionnaire, le plus apte à faire des prédictions, car il a été initié. La divination est le fruit d'un long apprentissage, ou peut être héréditaire. Dans les Missions Catholiques, le devin apparaît comme un médium, faisant des prophéties, après être entré en transes.

UN CERTAIN POUVOIR

Généralement les missionnaires traitent féticheurs et sorciers, d'exploiteurs de la crédulité publique, de menteurs, de malins trompant le vulgaire, d'hommes utilisant des tours de passe-passe et manoeuvrant ceux qui sont en dessous d'eux, comme des pantins dont on tire les ficelles. Mais ils reconnaissent que, "parfois", au-delà des subterfuges et des mensonges, il y a des faits que l'on ne peut nier. Ces faits sont, soit racontés aux missionnaires, par des témoins oculaires de confiance, soit vécus par eux mêmes.

Monseigneur Derouet, vicaire apostolique de Loango, fut le témoin d'une "drôle d'histoire" : leur petit garçon étant malade, des parents firent venir un ganga en renom, pour le guérir. Le féticheur sortit de sa besace un morceau de bambou, le posa par terre, et se mettant à prononcer des paroles "incompréhensibles", l'interrogea au sujet de l'enfant. Le bâton se dressa de lui même, et resta droit. Le ganga l'étendit de nouveau par terre, et recommença ses incantations; de nouveau le bambou se redressa. Une troisième fois le même cérémonial fut suivi

du même "inexplicable" phénomène.

"Maintenant, dit l'opérateur, le bambou va me dire ce que deviendra l'enfant."

Il plaça le bâtonnet debout, et l'assujettit au moyen d'un peu de sable, qu'il ramassa autour de son pied. Ce fut en vain qu'il recommença plusieurs fois. Le bambou, qui s'était d'abord redressé de lui même ne put, cette fois, rester debout, et retomba toujours. Alors le ganga déclara que l'enfant ne guérirait pas. Et Monseigneur Derouet termine son récit, en disant (1) :

" L'enfant mourut comme il avait dit".

L'aventure arrivée à Boukoso, chef de Gamba en Setté Cama, est une illustration du pouvoir maléfique des "féticheurs". En 1904, le chef Boukoso demande au RP Le Scao, un catéchiste pour son village. Le missionnaire de la congrégation du Saint Esprit lui en envoie un, malgré le mécontentement des "féticheurs". De passage à Gamba, le Père trouve le chef boiteux. Il soigne de son mieux ce qu'il croit être une légère blessure, due à une épine. Sa surprise est grande quand au moment de son départ Boukoso lui dit : "va bien, Père, mais je ne guérirai pas". De retour dans le village un mois plus tard, le missionnaire trouve le chef incapable de se mouvoir. La plaie était horrible, et s'élargissait chaque jour, et la chair était à nu. Et Boukoso raconte au missionnaire :

" Les féticheurs de Gamba m'en veulent parce que j'ai fait venir le missionnaire. Cette blessure ne provient pas d'une épine. En revenant de voyage, j'ai entendu comme un coup de fusil, et senti une douleur aiguë sous la plante des pieds; et pourtant il n'y avait pas à cet endroit l'ombre d'une épine. Je compris : ils avaient mis le Dou Nguéma dans le sentier. Aussi inutile de me soigner : je mourrai de cette plaie."

"Non, non, tu ne mourras pas",

et le missionnaire de nettoyer la plaie avec une solution de sublimé corrosif, et d'envelopper le pied malade d'un pansement humide. Mais rien ne fit. Et lorsque trois semaines plus tard, le RP Le Scao revint, on portait le malade à la forêt.

(1) in Missions Catholiques, n° 2137, année 1910.

Cela veut dire que l'homme est perdu. On l'envoie mourir dans la forêt, afin que l'esprit qui le tue ne sache pas où est le village, et ne puisse pas, par conséquent, y faire d'autres victimes.

L'envoyé de Dieu ne s'avoue pas vaincu. La poudre reste le dernier de nettoyer la plaie; mais le liquide visqueux qui s'échappe de la blessure mouille la poudre, qui ne peut être allumée. Boukoso se plaint tout à coup d'une douleur au coeur: c'est la fin; alors le missionnaire "abandonne la plaie pour soigner l'âme". Le chef de Gamba est baptisé, puis ramené chez lui. Le lendemain il est transporté à la mission de Setté Cama, accompagné de sa famille.

C'est un linge trempé dans de l'eau bénite, et appliqué sur la plaie qui vint à bout de la blessure. En quinze jours la plaie disparut. Et le missionnaire conclut :

" Ça a été un triomphe sur les fétiches et leurs suppôts."

Mais les victimes des sorciers ne sont pas toujours sauvées par les ouvriers apostoliques. En juin 1907, un jeune esclave de vingt ans, du nom de Dilenga, fut accusé d'avoir mangé l'âme de son maître, mort quelques jours plus tôt, de la maladie du sommeil. Comme on n'osa pas lui faire boire le poison, à cause du voisinage de la mission de Nsésé (au Loango), on enterra le "sortilège" dans un sentier menant au fleuve. En allant chercher de l'eau, Dilenga entendit "le coup de fusil", et fut pris de tremblements épileptiformes. Emmené à la mission, il sombra dans une demi-folie. Il maigrissait à vue d'oeil, n'avait plus la force de se lever, et souffrait comme si son corps était traversé d'épines. Malgré les soins des missionnaires, il mourut.

Les féticheurs ont un pouvoir "certain" sur les animaux, qui se traduit par une véritable union entre l'homme et la bête: les missionnaires l'appellent le nagualisme. L'animal n'est pas une bête domestique ou apprivoisée, mais un de ces fauves dangereux qui peuplent la forêt. Le RP Orinel, missionnaire à Mavetanana (Madagascar), raconte en 1909, avoir vu sortir du lac Kinkony, un caïman portant à une patte un gros anneau d'argent. Un sorcier

lui donnait à manger au coucher du soleil.

Le caïman est souvent choisi comme "familier"; mais on trouve dans les Missions Catholiques des exemples d'affiliation avec des panthères, des léopards et des serpents. L'union entre l'homme et l'animal est telle, que si la bête est tuée, son "affilié" meurt le même jour, après avoir éprouvé des souffrances dans la partie du corps qui correspond à celle où fut blessé l'animal. La vie de l'un dépend de la vie de l'autre.

"Désormais, entre nous, que ce soit à la vie et à la mort; tu es à moi, et quand j'aurai besoin de toi, tu répondras à mon appel",

ainsi parle l'homme à son "affilié":(1)

"Que penser de tout cela ? Faut il tout rejeter ?
Je ne le crois pas. Faut il tout admettre ?
Evidemment non."

Ces paroles d'un missionnaire du Loango illustrent les difficultés de compréhension du phénomène "nagualisme".

(1) in Missions Catholiques n° 2138, 27 mai 1910;

LES ETAPES DE LA VIE

DE LA NAISSANCE A L'AGE ADULTE

Les missionnaires notent que la natalité est considérable chez les Noirs, mais que la superstition diminue le nombre des nouveaux-nés. Le traitement accordé aux enfants jumeaux a scandalisé les ouvriers apostoliques. A leur naissance, les jumeaux sont placés dans un grand pot de terre, que l'on remplit de pierres et d'herbes, pour les étouffer. Puis le pot est porté dans la forêt, à un endroit désigné par le fétiche, et les nouveaux-nés sont abandonnés aux bêtes sauvages. Mais cette coutume n'est pas générale. La revue précise que dans la région du Niger, on ne sacrifie que l'un des deux enfants, et on garde la fille, si les nouveaux-nés sont des deux sexes. En pays Banda, les jumeaux sont considérés comme étant des êtres malfaisants, mais on ne les tue pas. On leur rend, au contraire un culte, "provoqué moins par l'amour qu'on leur porte, que par la crainte qu'ils inspirent" (1). A leur naissance, deux foyers sont placés à l'entrée de la case, pour recevoir les offrandes faites aux lingous des enfants jumeaux. Le lingou est une sorte de bon génie, qui vient au monde avec l'homme, veille sur sa destinée, et meurt avec lui. Le peuple Banda attribue un pouvoir spécial aux jumeaux : ils peuvent donner des maladies. A leur naissance, leur mère reçoit la visite de personnes venant les supplier de leur rendre la santé, et sacrifiant des poules pour guérir. Des interdits frappent la mère et sa progéniture. Elle ne doit pas manger de poisson pendant le mois qui suit la naissance, et les enfants ne devront manger ni singe, ni lézard, ni pintade et perdrix.

Les nouveaux-nés estropiés, privés d'un membre, aveugles ou muets, à la naissance, disparaissent de la scène du monde, sans bruit.

(1) RP J. Daigre, de la Congrégation du Saint Esprit, missionnaire de l'Oubangui-Chari, in Missions Catholiques n° 2304, du premier août 1913; article intitulé Le Peuple Banda (A.E.F.)

Si de plusieurs frères, l'un vient à mourir, l'esprit du défunt poursuit les autres de sa haine. Obligé de quitter cette terre, par une mort prématurée, il est jaloux de la vie des survivants. Lorsqu'un des frères du défunt vient à tomber malade, c'est sa vengeance posthume. Pour en conjurer les effets les Noirs du Haut Niger, ont recours à un expédient cruel: ils croient qu'en brûlant l'enfant malade, ils empêcheront son esprit de revenir tuer ses frères. Ils lui brisent tous les membres, et les jettent au feu à côté du fétiche, persuadés que dorénavant la mère conservera ses autres enfants.

A la naissance d'un nouveau-né "normal", les parents reçoivent la visite d'une "sorcière", qui va offrir au lingou de l'enfant, une poule. Ce sacrifice a pour but, de préserver le nourrisson de toute maladie et de satisfaire le génie. La cérémonie a lieu quatre jours après la naissance, en pays Banda. La victime est étouffée, et cuite; les parents offrent un morceau de foie au lingou et en mettent un autre dans la bouche de l'enfant. La féticheuse prend ensuite une pioche, sur laquelle elle verse de l'eau, et en met une goutte dans la bouche du bébé et de sa mère :

"Par cette pioche, enfant, soit plus fort que la maladie."

Cette pioche est celle de l'ancêtre de la famille; il y a quelque chose de lui qui réside en elle, et c'est pour empêcher ce "quelque chose" de nuire à l'enfant, que sont faites des offrandes au foyer et à la pioche. Le foyer est l'ensemble de trois pierres placées à l'entrée de la case; il est le lieu favori des âmes des ancêtres. Après ces cérémonies, la féticheuse, en accord avec le père, donne à l'enfant un nom. Ce nom a bien souvent un rapport avec un événement familial récent. Si la mère a mis l'enfant au monde en brousse, en revenant des plantations, le nouveau-né est appelé Pagusu - sur la brousse -.

Le lendemain de la naissance la mère est allée faire des offrandes à Badagi, un être mystérieux vivant sous l'eau. Elle a apporté une patte de poulet ou unealebasse de bière, pour que Badagi ne s'attaque pas à l'enfant au

nom duquel l'offrande est faite. Cet esprit des Eaux est responsable de la mort brutale de ceux qui traversent les marigots.

En pays Banda, la circoncision a lieu vers l'âge de douze ou quatorze ans. La cérémonie est faite en un endroit appelé aba, un lieu désert où les enfants ont vécu trois ou quatre semaines, loin des regards des femmes et des incirconsis. Pendant cette retraite, seul le père a apporté de la nourriture à son fils; il était son seul lien avec le monde extérieur. Une fois circoncis le Noir quitte l'enfance; il est maintenant un jeune homme.

Jamais encore il n'a pris part aux cérémonies du "culte fétichiste". En se faisant sémali, le Banda s'initie au culte de ses pères. La cérémonie d'initiation se fait dans un lieu consacré, le bada. Dans cet endroit le postulant apprend une langue secrète, et s'initie aux différents rites. Pour la cérémonie, les futurs initiés sont assis en cercle, le visage caché. Ils n'ont pas le droit de voir ce qu'il se passe. Les âmes des défunts sont censées essayer de s'emparer des jeunes hommes, et de leur griffer le dos. En réalité, ce sont les Anciens, chargés de défendre les postulants, qui les griffent au moyen de becs d'oiseaux de proie. A la fin de la "fête", le dos des initiés n'est souvent qu'une grande plaie. Après les danses et l'absorption du bagra, un fruit de brousse, les jeunes hommes se frottent la poitrine avec les feuilles d'une plante, le bongo. Ils sont ainsi consacrés sémali.

LA MALADIE ET LA MORT

Pour le Noir, la maladie n'est pas naturelle. Si un homme souffre, quelqu'un en veut à sa vie. Le RP Le Scao écrit en 1908, que les Congolais sont convaincus qu'il existe des hommes ayant le pouvoir d'oter la vie aux autres, en mangeant leur âme. A Setté Cama, le mangeur d'âme s'appelle le moulosi. Il possède un likoundou, une petite bête rouge qui dévore les âmes pendant la nuit. Les malades sont abandonnés aux seuls soins de leurs proches, car l'étranger qui s'approche cherche, peut être, à lui manger l'âme.

Quelqu'un accusé d'être un moulosi doit subir l'épreuve du mboundou, une strychnée. Henri Ditengo, un catéchiste de Setté Cama, raconte au Père Le Scao, que sa mère fut accusée d'avoir mangé une âme. On lui fit boire le mboundou, et elle tomba à terre. Elle fut ensuite brûlée vive; ses enfants furent vendus comme esclaves. L'accusé aurait pu payer des esclaves à la famille du malade au lieu de subir l'épreuve; mais la mère de Ditengo, pauvre, ne put payer.

Tous les peuples africains ne croient pas en ces mangeurs d'âme. En Oubangui-Chari, les hommes pensent que la maladie vient des âmes des morts, ou de Ngakola, le grand Dieu. Pour trouver l'auteur du mal, il faut faire une enquête. Les hommes se réunissent : s'ils rencontrent une sauterelle mâle, la maladie vient des âmes; si c'est une femelle, elle vient de Ngakola. Le coupable, ainsi déterminé, des sacrifices sont offerts en conséquence. Aux âmes, une poule ou un poisson dans le village; au dieu, les mêmes animaux mais au bada. Par ce sacrifice, le malade se concilie les faveurs de l'auteur du mal, et il doit guérir.

Pour aider à la guérison, les fétiches sont invoqués: les Banda s'adressent à Tingawou, représenté sous la forme d'un bois long de trente centimètres, et planté à l'entrée du village. On lui sacrifie des poules. Chaque maladie a son fétiche : Tifa guérit les maux de ventre, Embwé le rachitisme. Le Yowo est un fétiche placé

à l'entrée de la case quand un enfant est malade. La mère du patient lui immole une poule, et lui offre le foie. Puis le fétiche est plongé dans l'eau, d'où on le retire pour le faire dégoutter sur la poitrine du malade et des autres membres de la famille. Le Yowo est replongé dans l'eau, puis retiré, et chacun boit une goutte de l'eau qui en découle. L'enfant doit alors guérir.

Certains fétiches sont implorés pour retarder le moment où le malade doit quitter la terre. Et pourtant la mort arrive

"Passant comme un tonnerre au milieu des humains
Renversant, foudroyant tout ce qu'elle rencontre
Et tenant une faux dans ses livides mains." (1)

La mort n'est jamais considérée comme naturelle. Elle est le résultat d'une blessure faite par un ennemi invisible. Face à un mort, on est devant un crime. Quiconque passe de vie à trépas est victime d'un maléfice ou d'un sort. Il faut le venger, en punissant celui qui a commis le meurtre. Pour trouver le coupable, on fait appel au ganga.

Au Congo, le "féticheur" appelle l'esprit à venir à lui, et à lui désigner le coupable. Le ganga transmet alors le nom du "meurtrier"; l'individu accusé est présumé coupable. Pour se justifier, il doit subir une épreuve, qui consiste à avaler un poison violent, composé avec l'écorce d'un arbre, le kassa. Administré en petites quantités, ce poison opère instantanément, mais à haute dose il est rejeté. Si le présumé coupable rend le breuvage, il est reconnu innocent. Aussitôt ses parents fêtent leur joie, par des chants et des danses. Mais le coupable doit être trouvé : le ganga réitère l'opération. Le nouvel accusé n'a pas su fléchir le féticheur par ses présents; il est perdu. Le poison avalé, il tombe à terre; la multitude se précipite sur lui avec bâtons et couteaux. Ses membres ensanglantés sont suspendus à un arbre, où ils deviennent la proie des oiseaux. Ses parents lui ont porté le premier coup. A titre d'indemnité, ils doivent payer une

(1) La Mort, Paul Verlaine, 1858. (Premiers vers)

somme assez forte aux parents de la victime et au ganga. A la mort d'un chef ou d'un roi, les épreuves sont renouvelées plusieurs fois car un seul homme n'est pas jugé capable d'avoir mangé l'âme d'un si grand personnage.

Le RP Campana, vice préfet apostolique du Bas Congo, dans un numéro des Missions Catholiques de mars 1895, raconte qu'en 1881 à la mort du roi du Kakongo, quinze personnes furent soumises à l'épreuve. Dix en moururent, et trois esclaves furent crucifiés.

Le peuple Banda enquête à l'aide d'une poule pour trouver le coupable. On lie l'animal, et le féticheur proclame (1) :

"Si la mort vient de Ngakola, d'un génie ou d'un homme, que cette poule tombe de telle ou telle façon..."

Pour apaiser le dieu ou un génie, des animaux sont sacrifiés. Si la faute tombe sur un homme, il doit subir l'épreuve du poison, décoction d'une plante appelée gounda, qui a les mêmes propriétés que le kassa.

Les Banda accusent certains individus de posséder un petit animal, le ondro, qu'ils cachent en eux. Cette bête sort la nuit du ventre de son propriétaire pour aller manger les viscères d'une personne qu'il tue ainsi. Les morts ne portent le plus souvent aucune marque de blessure, ils sont mangés de l'intérieur. Une femme, accusée de posséder un ondro, est liée au mort, sa victime présumée, et enterrée vivante avec lui.

Quelquefois on ne recourt pas au sorcier pour accuser des "innocents". Toute personne accusée par une autre, est obligée de démontrer son innocence par des épreuves publiques. "En un mot, tout accusateur a le droit d'empoisonner l'accusé : barbare législation, adoptée sans murmure, car ces pauvres gens s'imaginent que si l'accusation n'est pas fondée, ils sortiront victorieux de l'épreuve." (2) L'individu présumé coupable se suggestionne lui même, et s'avoue coupable :

"Je ne l'ai pas fait exprès; je ne savais pas que pendant la nuit, mon âme sortait de mon corps pour aller faire du mal aux vivants ." (3)

(1) cité par le RP Daigre, in Missions Catholiques n° 2309, le 5 septembre 1913.

(2) RP Davezac, supérieur de la mission du Haut Ogowé.

(3) in Missions Catholiques n° 2306, 15 août 1913.

Si le poison est le plus employé pour découvrir le coupable, d'autres épreuves existent. Le ganga peut faire avaler aux prétendus assassins, de la bouillie plongée dans une eau bouillante. L'innocent ne doit pas en conserver la marque, mais le criminel aura le lendemain, la bouche en sang. La bouillie est parfois remplacée par un fer rouge que l'accusé doit lécher. Dans l'Ougogo, on allume un feu, et lorsqu'il ne reste plus que des charbons ardents, on les étale sur deux ou trois mètres; les intéressés doivent alors s'y promener. Une autre épreuve consiste à percer le pavillon de l'oreille droite avec une aiguille. Cette dernière doit passer facilement chez l'innocent, et ne pas traverser l'oreille du coupable. Mais toutes ces épreuves sont peu utilisées, car doivent les subir l'accusateur, l'accusé et un parent de ce dernier. Pour être déclarés innocents, l'accusé et son parent ne doivent subir aucun dommage. Si l'accusateur succombe, il est déclaré calomniateur, et lui ou sa famille devront dédommager l'accusé. Si tous les trois sont saufs ou également vaincus, l'accusation est encore fausse, et le calomniateur payera.

Aussitôt qu'un Noir a rendu l'âme, le village alerté par les cris des femmes dans la case, se rend chez le défunt. La douleur se manifeste "bruyamment" : ce sont des gémissements, des cris, des imprécations contre la mort. Les femmes se jettent à terre, veulent se briser la tête contre les murs, et les voisins les retiennent. La première tempête passée, le calme revient dans la case. Les parents arrivent, et ce sont de nouveaux cris, de nouvelles averses de pleurs, et une nouvelle accalmie. Puis les femmes se retirent, et le fils aîné s'occupe des funérailles. Un ganga est appelé pour éloigner les mauvais génies de la case et du village. Il asperge ensuite la chambre mortuaire et les assistants d'eau et de bave d'escargots. Les parents s'occupent alors de la toilette du défunt. Ses cheveux sont rasés, ses ongles nettoyés, son corps lavé avec une décoction de plantes aromatisées, puis de l'eau de vie, si le mort est riche.

Si le défunt est une femme, elle est recouverte d'une poudre rougeâtre. Le corps est revêtu d'un chokoto, espèce de caleçon, ou enveloppé dans des étoffes, comme dans le Haut Ogowé. Dans ce dernier cas, on juge de la richesse du mort par la qualité des étoffes; et l'affection des héritiers pour leur parent se voit à la grosseur du rouleau d'étoffes. En Guinée, le corps revêtu du chokoto est ensuite enroulé dans des pagnes apportés par la famille. Le défunt est exposé sur une natte, à l'entrée de la case mortuaire. L'exposition du corps est plus ou moins longue suivant le rang social du mort.

Les vivants ne sont pas oubliés. L'enterrement doit noyer le chagrin de la famille. Un grand festin est préparé pour les hommes : la soirée se passe à manger, boire, danser et chanter pour le mort. On raconte sa vie, ses exploits et ses luttes, ses vertus et ses libéralités. Les veuves et leurs filles ont été conduites avant le repas dans une chambre. Leurs hurlements et leurs pleurs se mêlent aux coups de fusil et aux bruits de tambour et de chants des hommes.

Si le cadavre reste exposé trois jours, la nuit et les deux jours suivant la mort, les repas se suivent avec quelques intervalles de repos pour la famille. Le troisième jour, le mort est porté dans tout le village. Et le soir on procède à l'enterrement. Le RP Davezac écrit que chez les Adouma, l'exposition du mort est très longue. Le corps se décompose lentement, et "l'infection est grande". Et le missionnaire ajoute :

"Les Adouma, j'ai l'horreur de le dire, considèrent^X comme un grand honneur de pouvoir tremper leurs bananes avant de les manger, dans la matière qui découle du cadavre". (1)

Le mort est ensuite placé dans le cercueil, avec des cauris, de l'eau-de-vie, des tissus et autres articles. Puis le cercueil est descendu dans la fosse. Dans certaines régions, elle est creusée dans une case; elle peut être située dans les bois, en un endroit que la famille se réserve. Un sacrifice est fait sur le cercueil : c'est le dernier adieu de la famille. Parfois la tête du défunt est retirée de la fosse, et placée dans une case fétiche

(1) in Missions Catholiques n° 1006, du 14 septembre 1888

où elle reçoit des offrandes. Le mort enterré, les fêtes reprennent. Les Noirs vont briser des objets du défunt dans un bosquet fétiche: il n'y a plus rien pour lui dans ce monde.

Les funérailles d'un chef sont de plus grande importance. Ses femmes à sa mort se dessinent sur le visage de longs traits faits à la craie. Puis les mélopées funèbres commencent; les femmes chantent les hauts faits du défunt. Le chef est lavé, et vêtu de son plus bel habit. S'il a choisi un lieu de sépulture, il est fait suivant sa volonté; sinon il est enterré près de sa case. Le jour de l'enterrement, le féticheur préside la cérémonie. Il répand sur la tête des enfants du disparu, une poudre rouge, dont il jette l'excédent dans la fosse. Tous les assistants se dirigent vers un arbre désigné par le ganga, en arrachent une feuille, et par trois fois lui crachent dessus, puis la jettent sur le cadavre. C'est un dernier salut. Le corps est recouvert de terre. Le vase contenant l'eau dont on s'est servi pour laver le mort est brisé et placé sur la tombe. Tout ce qui a servi à l'usage personnel du défunt - verres, assiettes, pipes, chapeau... - est également détruit. Une assiette est posée sur la tombe, non brisée; les parents du mort viendront chaque jour y déposer une partie des mets préparés pour eux mêmes. En pays Fang, une dernière opération reste à faire: "couper, brûler, renverser impitoyablement les arbres, cultures, plantations faites par le défunt" (1). Après l'enterrement les femmes du chef sont enfermées dans une case vide; elles doivent célébrer les mérites de leur époux, chanter le bonheur qu'elles éprouvaient de vivre près de lui. Elles restent ainsi cinq jours, dormant sur la terre nue, sans couverture, ni feu. A leur sortie, elles doivent expier toutes les misères faites au mort. Couchées sur des troncs de bananiers, on leur jette de l'eau sur le corps; puis elles doivent passer au milieu d'hommes et de femmes armés de bâtons et de fouets. Après ces épreuves, elles reçoivent un pagne de cotonnade blanche, qu'elles porteront pour chanter les mélopées des funérailles pendant douze lunes. Ce délai passé, le chef est alors

(1) RP Trilles - A travers le pays Fang, août 1899 - avril 1901, récits de voyage publiés en 1903 dans les Missions Catholiques, sous le titre Mille lieux dans l'inconnu.

déterrer; le féticheur sépare la tête du tronc. On recouvre le corps de terre. La tête est plongée dans plusieurs eaux, puis enduite d'une pâte rouge. Un festin clôt la cérémonie.

Les funérailles occasionnent beaucoup plus de dépenses que le jour du mariage ou de la naissance. La famille qui n'a pas les ressources nécessaires pour les frais d'un enterrement garde secrète la mort de son parent. Point de deuil, de pleurs ni de cris. Mais lorsque le travail procure, quelques temps plus tard, les ressources nécessaires, alors éclatent les sanglots et les cris, comme si le défunt venait de rendre l'âme. Une telle importance donnée aux funérailles s'explique par le fait qu'elles assurent le passage d'un monde à l'autre; il faut recevoir les honneurs funèbres pour arriver aux pays des morts.

L'AME DES MORTS

Quand Nzame créa le premier homme et la première femme, il les composa de deux parties : l'une extérieure fut appelée gnoul - corps -, l'autre intérieure, nsissim - l'âme. C'est l'âme qui donne la vie au corps; quand elle s'éloigne, l'homme est mort. Pour beaucoup de Noirs, nsissim demeure dans "le point brillant au milieu de l'oeil; dès que l'oeil de l'homme devient gris et ne brille plus, c'est que son âme l'a abandonné."

IMMORTALITE DE L'AME

Les Noirs croient à l'immortalité de l'âme. L'homme mort, ne l'est pas tout à fait. Seul son corps reste sous terre; son âme "s'envole".

Pour le peuple Banda, l'âme séparée du corps s'en va par un sentier désert. Elle arrive à un carrefour d'où partent deux chemins. L'un est recouvert de poudre de bois rouge, l'autre de jeunes pousses d'herbes. Une âme monte la garde et interroge la voyageuse. Selon que celle ci ~~soit~~ bonne ou mauvaise, elle lui indique tel ou tel chemin. L'âme mauvaise prend le sentier marqué par la poudre; elle est destinée à entrer dans le corps d'une bête. Si un Banda se trouve malade après avoir mangé un animal, on dit: une âme y résidait. La bonne âme prend l'autre chemin : elle est appelée à vivre sans fin, et sans aucune transformation.

Tous les Noirs ne croient pas à ces deux routes. Les peuples de la Guinée pensent que celui qui a reçu les honneurs funèbres, arrive au pays des morts, appelé le ciel bon, Orourere. Ce monde serait situé sous le nôtre, de manière que vivants et morts puissent correspondre. Ceux qui n'ont pas eu ces honneurs, ne peuvent aller dans le pays des morts, et errent dans notre monde. Ils peuvent être capturés par les mauvais esprits, qui les maltraitent et les font brûler dans l'Oroun apadis, le ciel des pots cassés. Pour les peuples de la Guinée, le pays des morts

est semblable à leur monde. L'existence y est triste : ceux qui étaient rois, restent rois, et les esclaves demeurent esclaves. Ils ont les mêmes plaisirs et les mêmes besoins.

En Afrique équatoriale la croyance dit , que Dieu place auprès de lui, l'âme de ceux qui ont été bons sur la terre. Les mauvais sont éloignés de Lui. Ils n'ont comme souffrance que l'éloignement de sa personne. Un jeune Africain, dans un dialogue avec un missionnaire, dit :

"Les bons sont toujours à côté de Kabeza (le créateur de l'univers), les mauvais sont placés là bas, au loin..."

Les enfants morts très jeunes attendent le décès de leurs parents, et suivent le même sort qu'eux. Mais si les parents ont mal agi, pendant leur existence sur terre, ils sont éloignés, et les enfants placés près de Kabeza.

Les Noirs, d'après les missionnaires, croient à la métempsychose. Les hommes peuvent renaître . Pour cette raison, une mère qui vient de perdre son enfant, cause d'ennui et de chagrin, fait des marques sur son cadavre. Grâce à ces incisions, si elle devenait mère une seconde fois, elle pourrait savoir si le même enfant la tourmente de nouveau. Le RP Baudin, en 1884, écrit avoir vu un enfant que sa mère n'osait frapper : le féticheur lui avait déclaré qu'il était son grand-père, revenu sur terre. A Porto Novo, on parlait d'un Nago tué à la guerre, qui venait de renaître de sa propre femme : l'enfant portait au front la marque de la balle qui avait tué son père.

LE CULTE DES AMES

Les âmes se choisissent ici bas une résidence d'où elles président aux destinées de la famille. Un rocher, une rivière, un arbre ou un étang peuvent être leurs demeures. Les âmes des morts surveillent les vivants qui reçoivent d'elles force et protection. Véritables gardiens des coutumes, les morts veillent sur leurs descendants. Ils assurent une discipline morale au sein du groupe social. Les vivants sont soumis à des obligations envers leurs ancêtres défunts.

Le non respect de ces devoirs entraîne la colère des morts. Une des obligations des vivants est d'offrir des offrandes et des sacrifices aux ancêtres, pour "s'assurer leur protection et entretenir leur force vitale"(1). Une âme se sentant délaissée par les siens, exprime son besoin d'être secourue, par la maladie. C'est le moyen le plus usité pour réclamer des offrandes. Un de ses descendants devenu malade, l'âme en colère va être apaisée par une offrande de manioc ou de maïs, faite dans la cour de la case, ou devant l'entrée. Les missionnaires précisent parfois, que d'autres moyens sont utilisés par les âmes pour réclamer des sacrifices. Une tornade peut éclater, causant des dommages aux plantations; un animal est quelquefois l'envoyé d'âmes "abandonnées" : une sauterelle qui s'approche du feu, la nuit, doit aussitôt être jetée dans les flammes; si elle éclate, elle est le messenger des ancêtres en colère. Un rêve peut être interprété comme un avertissement des morts.

L'appel des âmes compris, les sacrifices s'accomplissent. Apaisées par les offrandes, les âmes ne doivent pas dépasser l'oka, la barrière placée à l'entrée de chaque village. Le culte privé est dirigé par le chef de famille, le culte public par les Sémalis en pays Banda. La colère des morts peut frapper tout un village. Des calamités, comme une grande sécheresse ou la stérilité des troupeaux, sont l'expression de cette colère. C'est à la communauté d'apaiser les âmes. Des sacrifices d'animaux sont offerts, au milieu de la cour du village; des offrandes sont placées sur un arbre planté à cette intention au centre de la place.

En plus des sacrifices et des offrandes réclamés par les morts, le Noir rend quotidiennement un culte aux âmes. Au moment des repas, un peu de nourriture leur est laissée; parfois les plats ne sont pas lavés, pour que les défunts profitent des restes.

Dans la revue des Missions Catholiques, il n'est jamais

(1) in Les Religions d'Afrique Noire, Hubert Deschamps, PUF, Que sais-je n° 632, page 14.

fait allusion à la hiérarchie de la société qui englobe les morts et les vivants. Pourtant cette société est une organisation pyramidale, au sommet de laquelle trônent les grands ancêtres, fondateurs du peuple; viennent ensuite, l'ancêtre fondateur de la famille, puis ses descendants, et les vivants. Le plus ancien de la famille sert d'intermédiaire entre les deux mondes. A lui revient la charge de diriger le culte familial. Après lui, viennent les anciens, puis les hommes murs et les enfants organisés en classe d'âge. L'importance de la femme, et son rang, dépendent du type de parenté.

L'individu existe en tant que membre d'une communauté. En dehors d'elle, il n'est rien. Il en est de même pour le monde des morts. L'âme solitaire fait peur, parce que chassée du groupe elle apporte aux vivants, chagrin et persécution. Elle n'est plus soumise aux rigueurs et aux devoirs de la communauté, elle n'est plus contrôlée et peut mal agir. Condamnée à errer seule, elle peut être capturée par les mauvais esprits et maltraitée. L'ostracisme est chez les vivants et les morts, la plus grave condamnation.

Les missionnaires n'ont pas étudié le culte des ancêtres royaux. Et pourtant cet aspect du culte des morts revêt une grande importance. Pour certains peuples, les ancêtres royaux sont devenus des divinités protégeant les peuples. L'âme du roi mort s'incarne dans son successeur, lui transmettant ainsi toutes ses connaissances.

De nombreux articles du bulletin traitent du problème de communication physique, entre les deux mondes. Ordinairement, on consulte les défunts par des sacrifices et des offrandes, sur la tombe. Mais quelquefois, on peut aller voir "vivre" les morts. Un Noir peut faire appel au féticheur, pour savoir ce que devient un de ces parents décédés. Le ganga choisit alors un enfant, qu'il lave avec soin, fait un sacrifice, et à minuit emmène l'enfant au milieu de la place du village. Là il creuse le sol, et par le trou, l'enfant regarde les morts sous terre. Le garçon décrit ce qu'il voit au féticheur. L'opération "d'espionnage"

terminée, les yeux de l'enfant sont lavés, pour qu'il perde tout souvenir de sa vision.

Pour voir de son vivant, le monde des morts, il faut être innocence et pureté : un enfant est choisi. Le sorcier est le metteur en scène de cette opération, mais il n'est pas l'acteur. Il agit de nuit, période propice aux secrets. L'enfant, purifié par l'eau, reçoit une vision de l'autre monde, situé ici sous la terre. Il enregistre des informations, que le sorcier interprètera. Son rôle est passif. On ne peut pas parler d'échange, car il n'y a pas de réciprocité de la vision. Les morts n'ont pas reçu la visite de l'enfant. Pourtant, dans quelques exemples, il arrive qu'un homme pénètre dans l'autre monde, et parle à son parent. Un jeune put ainsi rencontrer sa mère. Il avait offert un mouton noir, aux défunts, près d'un bosquet. Après s'être lavé les yeux, il suivit le premier mort qui passa, et arriva aux pays des âmes. Il parla à sa mère, en prenant garde de ne pas la toucher. Si sa main avait frôlé celle de la vieille femme, il n'aurait jamais revu le monde des vivants. De telles rencontres sont rares; les communications physiques, entre les vivants et les morts, sont exceptionnelles.

Plusieurs peuples pensent que les morts continuent la même vie; il devient alors un devoir de leur envoyer, ce qu'ils ont laissé sur terre. Les objets du mort sont brûlés, pour l'accompagner dans l'au-delà. Les femmes et les esclaves lui ayant appartenu, sont envoyés pour le servir. On satisfait besoins et désirs de chacun, suivant ses ressources et sa condition. Ces croyances sont à l'origine des sacrifices humains.

LES SACRIFICES HUMAINS

Le sacrifice sanglant a pour but de libérer les forces vitales contenues dans le sang des victimes. Le sang répandu sur l'autel et les participants, par le sacrificateur, va les renforcer. Le sacrifice est un acte religieux, un lien entre les hommes et la divinité. Une maladie, une famine, une catastrophe naturelle, une offense à un dieu ou le non respect d'un interdit ou d'un jour fâdy peuvent être les causes d'un sacrifice. La victime immolée est un animal domestique, et quelques fois sauvage.

Mais ce sont surtout, les sacrifices humains que dénoncent les missionnaires dans leurs écrits. Ils vont partir en croisade contre ces coutumes barbares répandues dans toute l'Afrique. Les sacrifices à victimes humaines sont exigés dans des circonstances exceptionnelles.

FUNERAILLES ET COUTUMES

A la mort d'un personnage important, les sacrifices humains étaient systématiquement pratiqués. Ses femmes et esclaves devaient le suivre dans la mort. Le décès des chefs était tenu secret, pour éviter la fuite des esclaves. Généralement on jetait une dizaine, voire une vingtaine de femmes et d'esclaves dans la fosse, sur le cadavre. Les missionnaires racontent bien souvent, ces horribles cérémonies : on amène les femmes, auxquelles on brise jambes et bras, à coups de bâton; on jette la première sur la tête du défunt, la seconde sur sa jambe droite, une autre sur la gauche, et les deux dernières sur les bras. Les parents des victimes assistent à ce "spectacle". Ils ne doivent ni pleurer, ni crier, ou le même sort les attend. Impuissants, ils écoutent les cris de leur filles. Puis les hommes sont amenés, et doivent avaler un poison qui les foudroie aussitôt. Ils sont alors jetés sur les corps de la fosse. Les gémissements des femmes sont étouffés par les cadavres qui les recouvrent. Arrivent ensuite les esclaves, qui tour à tour sont assomés et précipités dans le trou béant. La fosse est alors comblée de terre, couvrant

les vivants et les morts. Le nombre de sacrifiés varie suivant la richesse et la puissance du défunt. La tombe recouverte peut servir à de nouveaux sacrifices sanglants. Les victimes, alors décapitées, deviennent la proie des vautours.

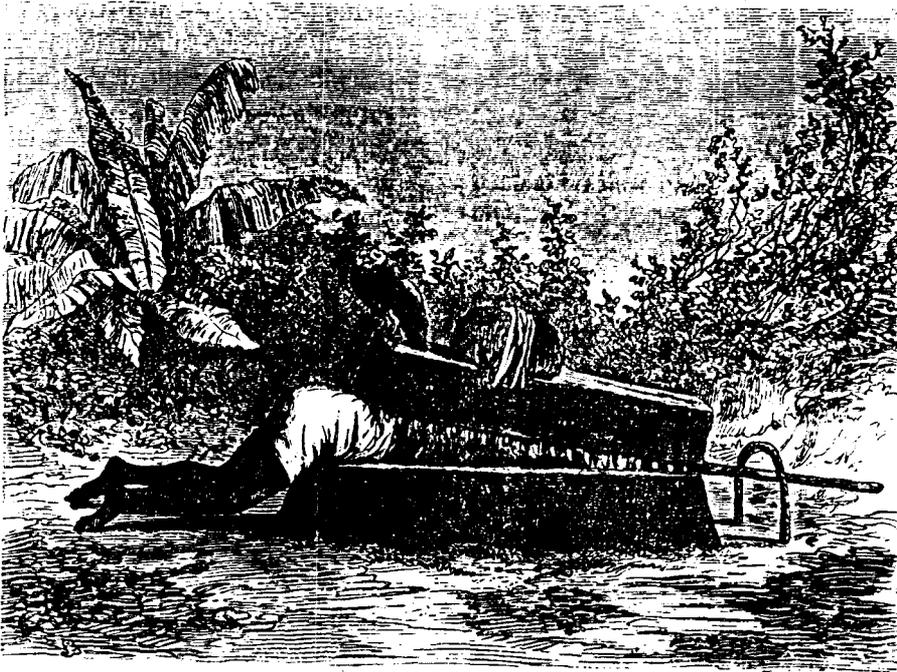
Les grandes coutumes du Dahomey, fêtes religieuses célébrées à Abomé, ont été le théâtre d'holocaustes. Elles s'ouvraient par le supplice d'un homme, qui avait le rôle de messenger entre les deux mondes. Les fêtes, ainsi commencées, les victimes se succédaient. Tous les jours "quatre ou cinq têtes fraîches" sont coupées à l'entrée du palais. Ces victimes ont une mission à remplir auprès des morts : l'une est envoyée aux femmes du père du roi, l'autre aux soldats du roi défunt, et les dernières auprès du roi pour le service quotidien. La nuit, les sacrifices se poursuivent dans la cour du palais, et des coups de canon en indiquent le nombre. Parfois certains missionnaires précisent, comme le Père Courdioux en 1878, que le roi jette à la foule des paniers contenant des hommes et des femmes, d'autres des présents et de la nourriture. Le peuple se précipite alors sur les victimes, et "se repait de cette chair palpitante". A la fin de ces fêtes, "la cour du palais est humide de sang humain".(1) Les corps des suppliciés sont jetés dans des fosses, ou laissés comme nourriture aux oiseaux de proie. La revue indique que 300 victimes sont sacrifiées, par an, à Abomé, vers 1878.

Il ne faudrait pas penser que les missionnaires ont fabulé. De tels sacrifices ont existé un peu partout en Afrique. Les Mandingues, pour assurer la pérennité de leurs constructions, sacrifiaient des humains. Pierre Alexandre note, dans un article sur le sacrifice (2), que "dans nombre de sociétés africaines, des circonstances exceptionnelles, exigeaient des victimes humaines." Les fêtes du Dahomey, et surtout le culte royal sont des exemples d'immolations d'un grand nombre de victimes.

(1) in Missions Catholiques, septembre 1878, n° 486.

(2) in dictionnaire des civilisations africaines, page 366, Paris, 1968.

Sacrifices humains à la Côte des Esclaves



("Missions Catholiques" n°487, 4 octobre 1878)



("Missions Catholiques", n°490, 25 octobre 1878, page 511.)

SACRIFICES AUX DIEUX

Dans une lettre adressée au supérieur général des Missions Africaines de Lyon, le 14 février 1881, le Père Chausse horrifié, écrit :

"De toute part l'on ne voit que des fétiches immondes, arrosés de sang et d'huile de palme, mêlés de farine de manioc. Ici se sont des restes infectes des animaux immolés la veille; là des victimes humaines sacrifiées au caprice et à la vengeance des féticheurs... Plus loin sur la place, fichées au bout d'une pique, les têtes sanglantes des prisonniers de guerre..."

La lettre est adressée de Porto-Novo, la ville où le terrible dieu Ogun a un temple spécial. Ogun est le dieu de la guerre, qui réclame de la chair humaine. S'il en a beaucoup pendant les guerres, les temps sont plus difficiles, pour lui avec la paix. Les esclaves coûtent chers, et Ogun n'est nourri que s'il réclame. Le sacrifié a la tête tranchée; on retire ses intestins pour les suspendre au cou de l'idole. Le coeur de la victime est arraché et mangé par les féticheurs. En temps de guerre, les sacrifiés sont des prisonniers, blessés bien souvent. Ils sont cloués sur une poutre, et exposés aux rayons du soleil. S'ils s'évanouissent, on verse de l'eau-de-vie sur leurs plaies vives. Les victimes restent ainsi plusieurs jours, avant d'expirer. Quelquefois Ogun fait part à d'autres idoles de son sacrifices. Pieds et bras des victimes sont alors coupés, et portés aux dieux désignés par les féticheurs du dieu de la guerre.

Il y a beaucoup d'autres manières de tuer les victimes offertes à Ogun. Le sacrifié peut être assomé et traîné par un lien passé dans les pieds. Il peut être cloué à un arbre par les pieds, et la tête séparée du corps est accrochée au-dessus du tronc; les intestins ont été offerts à Elegba, le démon. Les victimes sont parfois brûlées, transpercées de coups de lance, écrasées ou pendues. Ogun est également consulté pour obtenir la guérison d'un roi malade. Il demande toujours un sacrifice dont les victimes sont des esclaves.

Le temple de la mort à Porto Novo est peut être le temple d'Ogun. Les missionnaires le décrivent comme un édifice où des crânes sont enchassés dans les piliers, et cloués aux murailles. Sans doute les restes des victimes immolées

au dieu de la guerre.

Le lieutenant de vaisseau Gellé indique que la fin des sacrifices humains à Porto Novo remonte aux années 1848. La revue des Missions Catholiques affirme, au contraire, que le sang humain coule encore en 1878. Il est difficile de trancher sur une telle question, car si officiellement les sacrifices humains sont interdits, ils peuvent se poursuivre en secret. On ne peut douter que l'Afrique fût une "terre rougie de sang humain". Mais pour l'Africain il n'y a pas de frontière entre la vie et la mort. Cette dernière ne constitue pas une fin. Le sacrifice est un moyen de communication entre les vivants et les défunts. Le sacrifice est parole : la victime est chargée d'un message à délivrer dans l'autre monde. Ainsi éclairées, ces coutumes "barbares" apparaissent sous un nouveau jour : elles montrent que la mort est le prolongement de la vie. Le sacrifice renforce la vie en lui donnant une nouvelle vigueur.

Les missionnaires, qui assistaient impuissants à ces scènes, révoltés devant ces assassinats, ont voulu sensibiliser l'opinion chrétienne, informer pour mieux combattre. C'est pourquoi de très nombreuses allusions aux sacrifices humains sont faites, dans leurs écrits.

INFANTICIDES

Les enfants, qui à la naissance ne sont pas physiquement normaux sont voués à une mort certaine. S'ils ont le malheur de naître un jour néfaste, la mort les guette aussi. L'enfant est porté sur une plage au moment de la marée, et il est abandonné aux vagues. Exposé près d'un fleuve, il devient la pâture des caïmans. Un enfant est étranglé à la naissance, si sa main gauche apparaît avant la droite. Un missionnaire précise parfois, que la mère doit voir de ses yeux l'horrible spectacle; et si son coeur n'est pas assez endurci pour faire taire sa douleur, elle est menacée du même traitement. Les enfants nés prématurément, ceux qui pendant la gestation font souffrir leur mère, et ceux qui ne viennent pas au monde naturellement, sont étranglés.

Les missionnaires n'analysent pas les raisons de ces

crimes. L'entrée dans la vie de l'enfant noir est une introduction dans une société. Il faut donc que le jour de sa naissance, soit une date favorable pour la collectivité. Si le mois est fâdy, la naissance de l'enfant représente un danger pour le groupe. Il faut alors écarter le danger en éloignant le nouveau-né. La destruction physique de l'individu apparaît comme le plus sûr moyen de conjurer le mauvais sort. L'enfant malade, atteint de trypanosomiase, devenu un poids pour sa famille et son village, doit lui aussi être détruit. Les missionnaires écrivent que très souvent, l'enfant est exposé dans une trappe, creusée dans la brousse, et il devient la nourriture des bêtes sauvages. Cette coutume sauvage rappelle l'abandon dans la forêt, des vieillards devenus inutiles à la collectivité, et étant une charge pour elle.

La destruction des enfants nés le jour de l'apparition d'une comète ou d'une éclipse, est une conséquence du lien étroit qui unit le Noir à la nature. De tels phénomènes parce que inhabituels, sont jugés néfastes et dangereux. L'enfant porteur, peut-être, d'une malédiction des dieux, doit être éloigné du groupe.

Pour beaucoup de peuples africains, l'enfant à sa naissance n'est "rien" : le tuer n'est pas considéré ^{comme} un crime. L'initiation est la véritable naissance, car par elle l'individu devient membre de la société. Hors du groupe l'homme n'existe pas. L'enfant n'étant pas intégré à la force de la collectivité, est "vide", "eau" disent les Venda (peuple du Transvaal). De telles conceptions de la vie étaient, on le comprend, jugées criminelles et barbares par les missionnaires.

sacrifice
humain à
Ogun, dieu
de la guerre.



(Missions catholiques, n°488, 11 octobre 1878)

COSMOGONIE ET THEOGONIE

" Les noirs ont ressenti, comme les autres hommes, le besoin d'expliquer l'univers et sa création, et de donner un sens cosmique à l'existence humaine." (1) Les missionnaires ont eu conscience de ce besoin, et ont cherché à étudier les systèmes de représentations, de conceptions du monde et les mythes de la création. Pour certaines ethnies seulement, de telles analyses ont été entreprises; la complexité et la grande richesse poétique des cosmogonies négro-africaines expliquent ces études fragmentaires. Marcel Griaule, lui même "se déclarait très loin d'avoir épuisé le sujet", après vingt années consacrées à l'étude des conceptions des Dogon.

LA CREATION

Au commencement Dieu existait. La terre existait aussi mais dépourvue d'arbres et d'animaux. Dieu créa d'abord les esprits. Le premier créé fut Chango, le tonnerre, puis Epha le protecteur des mariages et Elegba le diable, et tous les autres esprits. Dieu orna la terre et créa l'homme et la femme. Il s'appelait Obalafa, ce qui veut dire maître de la parole, elle se nommait Ige, la vie. Mais ils furent créés aveugles et aucun esprit ne put leur redonner la vue. Créés l'un loin de l'autre, ils se rencontrèrent un jour par hasard. Dieu alors les endormit et créa au milieu d'eux le serpent Danbé qui parvint à leur ouvrir les yeux. Obalafa et Ige restèrent ensemble et eurent des enfants. Mais les animaux qui leur étaient fidèles et vivaient avec eux, prirent peur quand les hommes virent.

L'administration du monde fut confiée aux esprits par Dieu. Il leur donna le pouvoir de faire le beau temps ou la pluie, d'accorder la fertilité ou la sécheresse. Tous les accidents, les malheurs et les joies doivent donc être attribués aux fétiches. Ce sont eux qu'il faut invoquer,

(1) in Les religions de l'Afrique noire, Hubert DESCHAMPS, PUF, "que sais-je", n°632, page 45

eux qu'il faut prier. Ils ne font jamais rien sans la permission de Dieu. Un esprit représente plus particulièrement Dieu chez les Djedjis : Lissa ou Maou. Il est bon, accorde bienfaits, santé ou richesse. Il ne fait jamais de mal. Maou séjourne généralement dans un vase, surmonté d'un caméléon que l'on place dans les cases pour se faire protéger. Dieu a également un représentant auprès de chaque homme particulier. Il se nomme Se et ne fait que du bien à l'homme, un peu comme un ange gardien.

On reconnaît, dans ce récit, un reste de tradition sur la création d'Adam et Eve. Danbé qui ouvre les yeux d'Obalafa et d'Ige, rappelle la promesse du serpent : "le jour où vous mangerez de ce fruit, vos yeux s'ouvriront" (1). On retrouve l'état d'innocence des premiers hommes : les animaux habitaient avec eux.

"Il n'est peut être pas de peuple païen qui ait si bien conservé les premières vérités dogmatiques de la tradition." Le Père Bouche conclut ainsi une lettre adressée, en 1868, au Supérieur des Missions Africaines de Lyon.

Un récit, rapporté par un missionnaire de Landana, explique le pourquoi de la couleur noire des Africains. Au commencement Dieu créa tous les hommes noirs. Un jour ils voulurent parcourir la terre; en chemin ils rencontrèrent un fleuve. Le premier qui s'y plongea en sortit blanc. Il fut suivi de beaucoup d'autres. Mais les derniers arrivés, ceux qui avaient paressé en route, ne trouvèrent à la place du fleuve, plus qu'un mince filet d'eau. En le traversant, le dessous de leurs pieds fut mouillé; pour éteindre leur soif, ils portèrent à leur bouche quelques gouttes d'eau, dans le creux de leurs mains. Tous ces hommes restèrent noirs; seules devinrent blanchâtres la plante de leurs pieds et la paume de leurs mains. Une autre légende explique par une punition de Dieu, la couleur noire des Africains: Malucka, le bon Dieu, s'était enivré et tomba sur le chemin, les vêtements en désordre. Les Africains qui passèrent, le raillèrent de sa nudité. Seuls les Européens eurent pitié et cueillirent des fleurs pour le couvrir respectueusement. Pour punir les railleurs,

(1) Genèse III - 5

Dieu les fit devenir noirs. Ce récit rappelle étrangement l'ivresse de Noé :

"Ayant bu du vin, il fut enivré et se dénuda à l'intérieur de sa tente. Cham, père de Canaan, vit la nudité de son père et avertit ses deux frères au-dehors. Mais Sem et Japhet prirent le manteau, le mirent tous deux sur leurs épaules et, marchant à reculons, couvrirent la nudité de leur père; leurs visages étaient tournés en arrière et ils ne virent pas la nudité de leur père." (1)

La punition de Malucka est la couleur noire, celle de Noé la malédiction :

"Maudit soit Canaan!
qu'il soit pour ses frères
le dernier des esclaves!" (2)

La légende africaine et le texte biblique ont conforté une minorité de missionnaires, dans l'idée d'une race noire maudite, sur laquelle pèse la punition de Dieu.

Les légendes se transmettent par la tradition orale : "Voici ce que m'a appris mon père, lequel le tenait de son père et cela depuis longtemps, longtemps..." La tradition est essentiellement verbe. Le missionnaire a écouté et a pris la plume; par lui la parole est devenu écriture. Ainsi est parvenu aux lecteurs, le récit de la création d'après les Fang.

Au commencement, Dieu était un et trois. Ce Dieu un est appelé Nzame, et il est composé de Nzame, Mébère et Nkwa. Nzame a tout fait : le ciel et la terre, le soleil et la lune, les animaux. A trois ils firent une créature pour commander aux animaux de la terre. Elle était presque semblable à eux. Elle avait la force de l'un, la puissance de l'autre, la beauté du dernier. "Prends la terre, lui dirent ils, tu es désormais le maître de tout ce qui existe et tout t'obéira". Mais la créature fière de sa puissance, devint orgueilleuse, et ne voulut plus adorer Nzame. Alors Dieu envoya le feu du ciel et tout fut détruit : il n'y eut plus d'arbres, de fruits, de fleurs, plus d'oiseaux ni de poissons. Mais à la créature Nzame avait donné l'immortalité, "et ce que Dieu donne, Il ne le retire plus." Devant cette terre noire et brûlée

(1) Genèse IX - 21/23

(2) Genèse IX - 25

sans habitants, Nzame, Mébère et Nkwa se concertèrent : ils mirent une nouvelle couche d'humus; les arbres poussèrent, les animaux réapparurent, "et la terre devint ce que vous la voyez aujourd'hui." Mais il fallait un nouveau chef à la terre. Fort de leur expérience, les trois dieux firent une créature bien inférieure à la précédente, et lui refusèrent l'immortalité. Cette nouvelle créature fut l'homme. Il reçut le nom de Sékouné. Puis la femme fut créée, Dieu la nomma Mbongwé. Ils eurent trois fils : Nkure, le sot, Békale, celui qui ne pense à rien, et Méfère, celui qui est bon et habile. Ceux ci engendrèrent des enfants à leur tour. La première créature que Nzame avait faite, fut enfermée sous terre par punition; mais elle réussit à s'échapper. Concevant une grande haine pour les hommes, elle chercha à leur faire du mal : elle est diable et démon.

Nzame avait donné trois lois aux hommes : vous ne volerez point, vous ne prendrez pas la femme d'un autre, vous ne tuerez point ceux qui ne vous auront pas offensés. Ceux qui suivent ces commandements sont récompensés : à leur mort, ils partent avec Nzame "dans l'étoile du sud". Les autres vont dans l'Otolane, où ils brûlent plus ou moins longtemps suivant leurs fautes.

Dans ce récit fang, on retrouve des éléments de la religion chrétienne : le dogme de la Trinité divine, et ceux du péché, du rachat et de l'enfer. Les trois commandements de Nzame ressemblent à ceux de Yahvé :

"Tu ne tueras pas.
Tu ne commettras pas d'adultère.
Tu ne voleras pas."(1)

Mais l'idée de vengeance, dans le troisième commandement de Nzame, n'existe pas dans les paroles de Yahvé. "Tu ne te vengeras pas et tu ne garderas pas de rancune" : ainsi parle Dieu à Moïse. (2).

On peut penser, que les missionnaires ont fait publier des légendes possédant des ressemblances avec le texte biblique, pour montrer que les Noirs ont eu connaissance de la religion chrétienne, bien avant leur arrivée. La tradition orale a permis à ces éléments de survivre, en les "africanisant".

(1) Deutéronome VI - 17/19.

(2) Lévitique XIX - 18.

D'après une autre légende, quand Nzame eut fini de faire le monde, il vint sur le mont Nsas (en pays fang), avant de quitter la terre et de s'envoler vers les étoiles. Il appela les fils du premier homme, un Noir, l'aîné, un Blanc, le cadet. Le dieu demanda au Noir de forger un coin avec un marteau. Après avoir frappé quelques coups, l'homme trouva l'outil trop lourd et le travail pénible; il s'arrêta. Le Blanc frappa longtemps et forgea le coin. Ensuite, Nzame ordonna à l'aîné de creuser le roc avec le coin; mais celui-ci rejeta le coin et se coucha. Le cadet creusa longtemps, "sous les rires du Noir". Il creusa un grand ~~un grand~~ trou, par lequel Nzame lui fit voir les richesses de l'intérieur de la terre. Le dieu dit alors au Noir :

"Tu resteras nu pour châtier ta paresse et ta désobéissance; tout ce qui devait t'appartenir, reviendra au Blanc."

"Oh! Nzame, "ugougol" - Oh! Dieu, pardon!"

Et dieu eut pitié:

"Va lui dit il, sans regarder derrière toi, quoique je fasse ne détourne pas la tête. Si tu m'obéis, ta punition n'aura qu'un temps."

Le Blanc fut récompensé de son travail : il sait maintenant extraire les richesses de la terre, travailler les métaux. Nzame s'envola dans de grands coups de tonnerre. Alors le Noir se retourna, désobéissant de nouveau aux ordres du dieu. La punition divine ne fut donc pas levée.

Dans ce récit, le Noir est puni de sa paresse, de sa désobéissance. Tous les mythes de la création publiés dans Les Missions Catholiques comportent cette idée de punition. Le Noir apparaît comme inférieur au Blanc. Il est railleur, fourbe, paresseux, irrespectueux, désobéissant et fainéant. Le Blanc, lui, apparaît son opposé; il semble incarner le travail, l'effort, la persévérance, le respect et l'obéissance. Le noir devient la couleur du "châtiment", de la punition du Ciel. Les missionnaires ne tirent aucune conclusion des légendes et contes qu'ils envoient à la rédaction de la revue. S'ils le faisaient, leurs conclusions ne pourraient déboucher sur une autre ouverture que le racisme. La différence, qui apparaît dans ces légendes, entre l'homme blanc et l'homme noir, est une théorie raciste. Il est difficile de concevoir que les Africains eux mêmes,

aient pu la faire naître. Le griot fang achève son récit, par cette constatation :

"La punition dure toujours, depuis que le monde est monde, le Blanc est toujours Blanc et le Noir toujours Noir."

A travers ses paroles, on ressent une certaine tristesse devant la "négritude". Et pourtant la couleur du Noir n'est ni une couleur de deuil et de tristesses, ni le résultat d'un anathème, comme il est parfois écrit dans la revue.

"Je vous remercie mon Dieu, de m'avoir créé Noir,
d'avoir fait de moi,
la somme de toutes les douleurs, (...)
Je vous remercie mon Dieu de m'avoir créé Noir
Le blanc est une couleur de circonstance
Le noir, la couleur de tous les jours." (1)

D'après une légende zouloue, Um Veligang, l'organisateur, envoya aux hommes deux messagers : un caméléon, avec le message "hommes vivez", et un lézard qui disait "hommes mourrez". Le grand dieu voulut que les hommes vivent et il envoya en premier le caméléon. Mais cet animal s'attarda en route pour manger. Le lézard arriva donc le premier : rien ne sert de partir à point, il faut courir! Le reptile délivra aux hommes son message : "depuis lors tous les humains meurent."

On retrouve dans le récit zoulou, des ressemblances avec le texte biblique. Le monde, dans la conception du peuple du Natál, a été recouvert d'eau. Cette inondation extraordinaire rappelle le déluge de la Genèse. Mais si le phénomène est identique, les conséquences diffèrent. Les Zoulous attribuent à l'inondation, la formation des vallées, des montagnes, de la végétation et des fleuves. L'inondation est construction; le déluge de la Bible est destruction :

"Alors périt toute chair qui se meut sur la terre :
oiseaux, bestiaux, bêtes sauvages, tout ce qui
grouille sur la terre, et tous les hommes."(2)

Dans un deuxième temps, le déluge est réorganisation d'un nouvel ordre du monde. Il est création du monde pour le peuple Zoulou.

(1) Bernard DADIE - poète ivoirien - "Je suis un NOIR, merci Seigneur".

(2) Genèse VII - 21

Tous les récits de la création dans Les Missions Catholiques, reconnaissent l'homme comme créé par une divinité toute puissante. Une seule légende, celle du peuple Banda, met en scène un personnage mythologique, du nom de Téré. Aucune information sur ce "héros" n'est donnée. Qui était-il ? D'où venait-il ? les questions restent sans réponses. Créé ou incréé, homme ou demi-dieu, Téré régnait seul sur la terre déserte. Il fut pris, un jour, au piège d'un dieu nommé Ivoro, et se trouva enlever dans les airs. Il arriva ainsi dans la maison du dieu, où des déesses, les lunes, jouaient aux dés. Devant l'arrivée de Téré, une des lunes, Tédéré se fâcha : Téré fut réduit en lambeaux par des éclairs. Mais il rassembla ses morceaux, et à son tour lança les éclairs sur la lune. Revêtus d'une même puissance, Téré et la déesse cessèrent le combat, et firent la paix. Après un long séjour chez les dieux, Téré manifesta le désir de retourner sur terre. Avant de le laisser partir, Ivoro réunit dans un grand tam-tam des graines, des légumes, des bêtes et pour servir Téré, un homme et une femme : Ivadja et Imakolokpo. Pour rejoindre la terre, Téré entra lui aussi dans l'instrument, descendu par une corde que retiennent les dieux. Une fois arrivé au sol, Téré devra frapper le tam-tam, et la corde sera coupée. La descente commence. Un singe, par hasard, fait résonner la peau de l'instrument. Ivoro, persuadé que ce bruit est le signal convenu, coupe la corde, et le tam-tam entraîné par son poids, se renverse et descend sur terre à une vitesse vertigineuse. Les plantes et les graines sont emportées par le vent, les animaux se dispersent. Ainsi fut peuplée la terre.

Téré n'a donc pas créé l'homme; mais il l'a "importé". Par lui la terre s'est peuplée de végétaux, d'animaux et d'humains. Les dieux lui ont donné les moyens de changer le monde où il vivait. L'homme et la femme sont des créatures d'Ivoro, mises au service de Téré. Avant que ce dernier ne monte "au ciel", les dieux se désintéressaient de la terre déserte, possession de Téré. Ce personnage, aux pouvoirs égaux aux dieux, disparut de la surface de la terre, pour se retirer - "peut être" dit la légende - dans les eaux du fleuve.

THEOGONIE

Dans tous les récits de la création, dont parlent Les Missions Catholiques, Dieu se retire dans le repos éternel, après avoir organisé le monde :

"Trop grand pour se mêler aux affaires de ce monde, il reste comme un roi nègre endormi dans l'oïveté." (1)

Le monde n'est pourtant pas abandonné par son créateur. Dieu confie le soin de surveiller la terre et d'achever son oeuvre à un autre dieu : Obatala. On rencontre cette divinité sous bien d'autres noms : Olorun - le possesseur -, Olodumaré - le tout puissant -, Oga-Ogo - le très glorieux -, Elemi - celui qui possède la vie - ou Alomorere , celui qui possède la bonne argile. Tous ces qualificatifs expliquent ses charges. Il est le grand dieu qui forme le corps humain dans le sein maternel. A lui s'adressent celles qui veulent devenir mères. Et si un enfant naît difforme, c'est pour que les hommes n'oublient pas qu'Obatala est leur demi-créateur : Dieu a créé le premier homme et la première femme, mais leurs descendants sont l'oeuvre d'Elemi. Il est roi de la lumière, grand oracle qui prédit l'avenir. Obatala est le plus grand des dieux : le grand "oricha".

Dieu échappe à l'association conjugale. "L'idée d'une épouse divine serait incompatible avec sa nature transcendante." (2). Mais tous les autres dieux sont "mariés". Obatala est l'époux d'Odudua, la grande déesse et la mère des autres dieux. Au moment de la création, le dieu et la déesse étaient enfermés dans unealebasse : lui en haut, elle en bas. Obatala représente donc tout ce qui est élevé; il est l'esprit. Odudua est la matière. Il est le firmament, elle est la terre. Dans la pensée africaine, l'espace est valorisé et organisé, le plus souvent en fonction d'un axe Nord/Sud, et par concomitance Haut et Bas. Obatala et Odudua forme le couple oppositionnel ciel-terre.

D'après les féticheurs de la côte de Guinée, interrogés

(1) in Missions Catholiques n°776, 18 avril 1884, article du RP Baudin, des Missions Africaines de Lyon.

(2) B. Holas / L'Etre Suprême chez les Kono de Haute Guinée

par le RP Baudin, Olorun et Odudua ne sont qu'un même dieu. Cette divinité hermaphrodite est représentée, dans cette région, par une statue n'ayant qu'un pied et un bras, et une queue terminée par un globe, symbole de possession du monde. La déesse/seule, est souvent représentée par unealebasse blanchie, symbolisant la fécondité. Dans ce ménage de dieux, les querelles sont fréquentes. Au cours de l'une d'elles, Odudua maudit son mari, en lui disant : "Tu auras des escargots pour nourriture." Et depuis, les Noirs offrent à Olorun, des gastéropodes en sacrifice.

De l'union du dieu et de la naissance sont nés Aganju, le désert, et Iyemoja, la mère du poisson. Ils donnèrent naissance à un fils Orungan, l'air. La légende raconte, qu'outragée par son fils, Iyemoja s'enfuit, suivi par le coupable. Au moment où il allait la rejoindre, elle tomba à la renverse; ses mamelles gonflées se changèrent en deux sources, son corps devint énorme et s'ouvrit : de son ventre sortirent tous les dieux et déesses. On remarque l'importance d'un des quatre éléments, l'eau. Elle est source de vie.

Les dieux secondaires varient en nombre suivant les pays. La Côte de Guinée est leur pays d'élection. Cette région a été particulièrement étudiée dans Les Missions Catholiques. Dans la poussière de divinités, nous avons remarqué quelques grands dieux.

- Olokun, est le dieu de l'océan qui vit enchaîné dans un palais sous marin. Lorsque ce Neptune noir s'agite pour rompre ses liens, il met l'océan en furie. Il a été fait prisonnier par Obatala, pour avoir voulu détruire les hommes.

- Olosa vit également sous les eaux. Le caïman est son messager. L'animal apporte à la déesse les offrandes des fidèles. Seuls certains caïmans sont reconnus comme ses envoyés, par les féticheurs. L'animal-messager est protégé, mais il lui arrive parfois des mésaventures. Le Père Baudin raconte (1) qu'un Haoussa (peuple du Niger) mahométan voulut tuer un caïman "pour la délicatesse de sa chair". Il s'arme alors, d'un harpon de pêche et se

(1) in Missions Catholiques n°777, 25 avril 1884.

dirige vers la lagune, suivant les femmes qui vont offrir un sacrifice à l'animal. L'homme monte sur une pirogue et lance son arme sur le caïman, malgré les cris des femmes: "c'est oricha, ne le tue point!". Peu solide sur ses bases, le Noir tombe à l'eau. Celle ci se rougit de sang et le Haoussa n'est plus qu'une épave humaine indescriptible; ses débris sanglants flottent à la dérive, chariés par le courant. Et les femmes de s'écrier: "le fétiche l'a tué!". Mais à la surface de l'eau git le caïman mortellement blessé. A l'animal, funérailles et sacrifices, à l'homme profanateur, pas de sépulture.

- Chango est le dieu le plus célèbre après Obatala. Il demeure en haut du firmament. Son frère Ogun lui fournit des "chaînes de fer", les "manamana" ou éclairs, qu'il lance sur ses ennemis, du haut du ciel. Une légende a été lancée par les féticheurs de la Côte de Guinée. Pour eux, Chango était un roi du Yorouba, méchant et cruel. Les Anciens lui demandèrent de disparaître, de la manière qu'il souhaitait; en cas de refus, ils devaient choisir eux mêmes le genre de la mort. Le roi opta pour l'exil. Dans sa fuite il se pendit à un arbre. La royauté étant divinisée, les rois après leur mort, sont censés devenir des demi-dieux. Les Anciens voulurent faire croire que Chango, descendu en terre, allait connaître le même destin. Ils allèrent le dépendre, puis l'enterrèrent avec une longue chaîne de fer, dont ils laissèrent dépasser le bout, et bâtirent une case fétiche. Ils dirent à tous que Chango était devenu un demi-dieu. Mais des témoins avaient vu le roi se pendre, et parlaient contre les Anciens. Ces derniers, pour faire disparaître les gêneurs, mirent le feu à la ville, un soir d'orage. "Chango devenu "oricha" s'est fâché; il ne s'est point pendu; pour vous punir il a lancé la foudre." Pour apaiser Chango, des sacrifices furent faits: on immola des hommes et des femmes, et "la peur fit taire toutes les langues".

-Oya, Osun et Oba sont les trois épouses de Chango. La première a pour esclave Aféfé - le vent -; quand son mari tonne, elle le précède. Osun et Oba suivent Chango, l'une portant son arc, l'autre son sabre. Le dieu est accompagné

de Biri, les ténèbres et de Ara, la poudre.

- Dada est la déesse de la végétation; son symbole est unealebasse ornée de cauris blancs. Ochosi est le dieu de la chasse, Saluga celui des richesses; Ogun est le vulcain noir, et dieu de la guerre, tout morceau de fer est son symbole. Oké, le dieu des montagnes a pour symbole la pierre. Le dieu des champs et de l'agriculture est Oko; il est l'ami de Chango qui envoie la pluie.

- Champana est un dieu malade et difforme qui a pour envoyés mouches et moustiques. Son nom veut dire petite vérole, il est le plus redouté. Au cours d'une fête chez Obatala, Champana trébucha et ses soeurs se moquèrent de lui. Pour se venger, il voulut leur communiquer la petite vérole, mais Obatala le chassa et le repoussa. C'est pourquoi les sacrifices lui sont offerts, en dehors des villages et des bois, loin de tout.

- Orun et Ochu, le soleil et la lune, eurent beaucoup d'enfants. Mais le père voulut tuer ses fils qui se réfugièrent chez Iyemoja où ils devinrent poissons. Quant aux filles, elles accompagnent leur mère la nuit, et ne voient plus leur père. Parfois il arrive qu'Orun poursuive Ocha pour la maltraiter. Les Noirs essayent de l'effrayer par des chants, des cris et des danses, pour éviter l'éclipse de l'astre. Le couple soleil/lune est lié à la vie même du monde organisé de l'Africain. Comme l'écrit D.Zahan (1), la lune "par ses apparitions et ses disparitions cycliques reflète la vie et la mort mêmes, tandis que par sa croissance et sa décroissance durant sa visibilité, elle traduit le processus de transformation graduelle de tout ce qui est." Le soleil est, au contraire, la permanence et la stabilité. Ce couple est oppositionnel, comme le complexe ciel/terre.

- Pour terminer cette nomenclature des principaux dieux, il faut citer Ifa l'interprète des divinités et le révélateur des événements futurs. Dieu de la sagesse et bienfaiteur de l'humanité, on utilise pour le consulter des noix de palme.

Vient ensuite, une pléthore de génies, bons et mauvais.

(1) in La religion de l'Afrique Noire, encyclopédie de la Pléiade, tome 3, Gallimard, 1976, page 620.

Les premiers sont les génies protecteurs, bien disposés en faveur de l'homme. Obatala les a députés pour s'occuper des différentes parties du monde. Certains se confondent avec les divinités secondaires, d'autres sont proches des hommes et des animaux. Les génies existent dans toute l'Afrique. Celui que l'on rencontre, le plus souvent, à travers les lettres des missionnaires, est le génie de la forêt. Cette considération est un exemple de l'incidence du milieu naturel, sur la vie religieuse. La forêt couvre une grande partie de l'Afrique Noire, il est donc naturel qu'elle est son génie. L'Africain est un "homme de la terre", et vit en étroite communion avec la nature peuplée de divinités.

En Côte de Guinée, le génie de la forêt se nomme Aroni. Protecteur des bois, il peut parfois être redoutable pour l'homme. Celui qui le rencontre, est dévoré, si la peur le fait fuir. Si, au contraire, il a le courage de rester, le génie, habile en médecine, lui enseigne toutes sortes de remèdes, et la propriété des écorces et des racines. Aroni fait de l'homme instruit par lui, un "docteur en médecine" et comme diplôme lui remet un poil de sa queue. Le génie se présente sous une forme humaine, mais avec une tête d'animal et une longue queue. Un féticheur instruit par Aroni, voulut soigner le Père Baudin : contre trois sacs de cauris, un mouton et une bouteille de rhum, le missionnaire vivrait "jusqu'à tomber de vétusté, comme un vieux tronc d'arbre couvert de mousse."

Le corps humain a lui aussi ses bons fétiches. Eleda séjourne dans la tête, qu'il doit garder et guider. La région du ventre est la demeure d'Ojehun. On ne lui offre pas de sacrifices particuliers, car il est le plus favorisé. Il est, en effet servi tous les jours, plus ou moins, suivant la richesse de l'homme dans lequel il habite. Ce génie a pour envoyé Ebi, la faim. Il prévient l'homme quand son maître a besoin de "sacrifices". Ipori, un autre génie, habite les orteils. On lui offre des sacrifices faits de sang de poules et d'huile, avant de partir pour un grand voyage pédestre.

Le foyer a son protecteur qui, armé d'un bâton écarte de la case les mauvais esprits.

De tous les génies, le plus estimé est celui de la médecine. Son symbole est une tige de fer surmontée d'une figure d'oiseau; on le place près d'un arbre devant la maison, pour éloigner les maladies.

Il faut encore citer Aïdowedo, qui apparaît pour boire appuyant sa queue sur la terre et plongeant sa gueule dans l'eau. C'est l'arc-en-ciel, l'Ochoumaré du Yorouba, le grand serpent.

Les mauvais génies ont pour chef Elegba, le fort, appelé aussi Echou, le redouté, sur la Côte de Guinée. Il pousse l'homme au mal, il est démon. On le représente assis, les mains posées sur les genoux, sous un toit de feuilles de palme. De forme humaine, avec une tête assez grosse, on le décrit comme ayant des plumes d'oiseaux pour cheveux, des cauris pour yeux et pour dents. Il est inondé de sang de poules et d'huile de palme, et a les vautours pour messager. Les Noirs lui font des sacrifices pour se venger d'un ennemi, ou au contraire lui jettent des cauris pour qu'il les laisse en paix. Les cauris servent à l'achat d'un esclave qui sera sacrifié à Elegba. Le génie fait le mal par plaisir; jaloux de la bonne harmonie qui règne entre deux hommes, il cherche à les désunir par la ruse. Grande est sa joie, quand une dispute se termine en duel; et que le sang coule.

Parmi la poussière de mauvais génies, citons Abika qui séjourne dans le corps de l'homme. Les enfants qui meurent avant dix ou douze ans, sont dits appelés par le génie, et ne peuvent pas être enterrés. On les jette dans les buissons. Si un enfant est malade et maigrit, c'est que les esprits mauvais lui volent toute la nourriture. Pour sauver l'enfant, on offre un sacrifice au génie pour l'occuper, et pendant ce temps on essaye de le chasser, en mettant des clochettes aux pieds de l'enfant. Si le malade agonise, la mère fait des incisions sur son corps, et y met du piment pour faire souffrir le génie. Si l'enfant meurt, son cadavre est mutilé pour détruire le mauvais esprit.

Dans le panthéon africain, existent aussi les Pepo, esprits malfaisants qui chez de nombreux peuples se confondent avec les génies. Au Zanguebar, Kinyambéra est un Pepo. If

a un seul bras, une seule jambe, un oeil et une oreille; il est la moitié d'un homme. Comme Aroni, il habite la forêt ; mais ne cherche qu'à nuire à l'homme.

Le panthéon africain est très hiérarchisé. Le dieu suprême est au sommet d'une pyramide et apparaît comme inaccessible. Les hommes n'ont plus de rapports avec lui : "Dieu est trop loin, trop puissant, nous ne pouvons l'atteindre". Cet être créateur a délégué auprès des hommes les génies, procédant de la nature divine et interprète du dieu. Ils forment la base de la pyramide. Si l'on pense la pyramide comme une ordination de puissances, les génies sont des divinités inférieures, parce que près des hommes. Entre eux et le grand Etre, se trouvent les dieux secondaires, dominés par celui auquel Dieu a abandonné tout pouvoir.

Dans la pensée religieuse africaine, la notion de distance est essentielle. Le Noir, dans ses mythes, a volontairement créé un intervalle immense, entre le créateur et sa créature. Dieu est un être lointain, sans caractères humains, et invisible des hommes.

Dans plusieurs appellations du grand Dieu, nous avons remarqué un radical commun, (chez les peuples du bassin de l'Ogoué et du Gabon.): AMB, qui vient du verbe amba, signifiant rassembler ou réunir. Dieu s'appelle Agnambgé chez les Pongwés, Agnambe chez les Pahouins, Ntchambi en pays Eshira, Nzambi au Loango et chez les Nkomis, Agnambié. Il est le dieu universellement reconnu en Afrique Noire, créateur de toute forme de vie. Organisateur du monde, il a rassemblé les différents éléments du cosmos, et a fait de l'homme, "la réalité suprême et irréductible".

INTERPRETATION D'UNE EVOLUTION DANS LA PRESENTATION DES

THEMES : FETICHISME OU RELIGION ?

Bien trop souvent on peut lire ou entendre : les premiers missionnaires se sont trompés. Ils ont interdit aux convertis les danses ou le tam-tam, et ont considéré comme des pestiférés les adeptes des religions traditionnelles.

Mais il ne faut ni juger, ni accuser trop vite. En étudiant les "Missions Catholiques" de 1868 à 1914, on découvre que dès la fin du dix-neuvième siècle, des missionnaires se sont élevés contre ce que l'on appelait le fétichisme; d'autres ouvriers apostoliques ont fait apparaître des éléments de la Révélation, dans les religions africaines traditionnelles.

Et pour ceux qui ont écrit, que ces croyances et ces rites étaient l'oeuvre du démon, que sur les indigènes pesait la malédiction lancée par Dieu contre la race de Chanaan, ne les condamnons pas. Car les missionnaires sont des hommes de leur temps ; or "si nous pouvons dire qu'ils se sont trompés, c'est en les jugeant avec nos idées d'aujourd'hui." (1)-

L'envoi en mission comporte l'intention de proposer la Foi à d'autres hommes, mais aussi de recevoir d'eux. Ces problèmes de relation et de communication sont difficiles; car chacun porte des caractères, des cultures, des habitudes. "Oublie ton peuple et la maison de ton père" : les missionnaires doivent se dépouiller de toutes les conventions, de tous les préjugés, de tous les intérêts de leur pays d'origine. Ils ne sont au service d'aucune force humaine, politique ou commerciale. Ils doivent respecter tout ce qui est respectable.

Pour le missionnaire qui arrive en Afrique, tout est à découvrir : la terre et les hommes. Le contact est parfois difficile.

A travers leur mission divine, les missionnaires ont

(1) in L'appel de l'Afrique, bulletin trimestriel de liaison entre amis des Missions Africaines, n° 110, octobre 1977.

entrepris une lutte méthodique, contre fléaux et épidémies, et ont apporté secours et ressources. Ce sont des routes ouvertes, des ponts jetés, le forage d'un puits, le premier moulin, les premières semences de blé, le premier bateau à vapeur...

Etre missionnaire, c'est être prêt à agir et plus prêt encore à souffrir. Ils sèment dans les larmes et parfois dans le sang. "Oui, s'il faut mourir, nous mourrons", chantent les missionnaires au moment du départ. Comme l'a écrit Charles de Foucauld, le missionnaire doit

"se préparer sans cesse au martyre, et le recevoir sans ombre de défense, comme l'Agneau divin, en Jésus, par Jésus, comme Jésus et pour Jésus."

"Voilà le missionnaire dans l'honneur de sa vocation, dans la vaillance de son apostolat, dans la plénitude de son sacrifice." (1)

(1) Abbé Chatelas in discours de l'église primatiale de Lyon, 3 mai 1904.

"MALHEUREUX PEUPLES D'AFRIQUE"

"FILS DE CHAM ET SUPPOT DE SATAN"

Le RP Horner de la Congrégation du Saint Esprit et du Saint Coeur de Marie a effectué en 1866, un voyage à la côte orientale d'Afrique. Ses notes ont été publiées en 1872, et le bulletin des Missions Catholiques a fait paraître quelques passages de ce livre le 14 février 1873. Pour ce missionnaire, l'Afrique "peuplée après le déluge par Cham, fils de Noé, est encore sous le poids de l'anathème paternel": "Maudit soit Canaan
qu'il soit pour ses frères
le dernier des esclaves!" (1)

Dans les premières années de la revue, on retrouve souvent des allusions à cette malédiction. Des prières pour les "pauvres nègres" sont publiées :

"Prions pour les malheureux peuples de l'Afrique centrale qui forment la dixième partie du genre humain, afin que Dieu tout puissant retire la malédiction de Cham qui pèse sur eux, et qu'Il leur donne la bénédiction qui ne peut être obtenue qu'en Notre Seigneur Jésus-Christ." (2)

On peut lire dans le bulletin que les "sauvages" eux mêmes ont conscience de cette malédiction : ils se sentent "déhérités et inférieurs". Ils ont le sentiment d'avoir été punis par Dieu. Cette punition est leur couleur noire. A l'origine, disent quelques légendes africaines, les hommes étaient tous blancs. Dieu punit les Africains, à la suite d'une mauvaise action, en les "noircissant". Le RP Horner écrit en 1866, que la couleur noire des descendants de Chanaan est inexplicable. Elle atteste que "leur race a été primitivement sillonnée par la foudre".

"Pauvres sauvages"! que de fois cette interjection se retrouve sous la plume des missionnaires, dans les premières années d'existence du bulletin des Missions Catholiques .

(1) Genèse IX - 25

(2) Prière pour la conversion des nègres de l'Afrique centrale, in Missions Catholiques n° 263, année 1874.

Les missionnaires s'apitoient : pauvre nègre! il a une conscience "presque" touchante de son infériorité ! Pour désigner les Noirs, les termes de sauvages, nègres, malheureux peuples, fils de Cham ou pauvres populations sont utilisés dans quelques lettres. Parfois le mot de noir est employé, mais sans majuscule: ainsi dans le numéro deux, du trois juillet 1868.

Ecrasé sous le poids de la malédiction lancée contre la race de Canaan, le Noir apparaît comme la possession de Satan. Toutes les fêtes, les danses, les croyances et les rites ont pour véritable auteur, le démon. Il cherche à perdre

"ces infortunés peuples en les entraînant par le mensonge et l'ignorance à des pratiques superstitieuses; et par celles ci, à la ruine, à la destruction et à la mort." (1)

Les danses sont qualifiées de diaboliques, les danseurs d'adorateurs du diable. Philibert Courdioux, ancien missionnaire à la Côte du Bénin (2), a assisté en 1878 à une fête fétiche, à la Côte des Esclaves. Les danses étaient nombreuses et "diaboliques" : les danseurs

"victimes de la rage et de la haine du démon... étaient possédés," (4)

écrit Courdioux, et il ajoute : j'eus peur.

Pour certains missionnaires, les déformations physiques que subissent les Africains, sont faites sous l'influence de Satan. Le RP Horner parle de ces déformations : ce sont des incisions au visage, des dents arrachés, des oreilles allongées démesurément. D'autres personnes non religieuses ont parlé de ces déformations, comme le capitaine Speke ; il a vu des femmes dont les membres atteignaient des mesures incroyables, parce qu'elles avaient été gavées dès leur enfance : tour de bras 1 pied 11 pouces, tour de cuisse 2 pieds 7 pouces, pour une taille de 5 pieds 8 pouces. (3)

(1) RP Renoux, Notes géographiques sur la Sénégambie in Missions Catholiques n° 425, 27 juillet 1877.

(2) P. Courdioux fut admis le 25 septembre 1858 à la société des Missions Africaines de Lyon. Ordonné prêtre en août 1861, il part en octobre de la même année au Dahomey (Cuidah), où il devient de janvier 1865 à avril 1866 supérieur délégué du Père Borghero. Malade, il doit faire de fréquents retours en France. En 1875, il quitte la société; il devient curé archiprêtre de Notre Dame Saint Lou de la Guillotière en 1882. Il s'éteint à Lyon le 27 avril 1898.

(3) un pied = 33 cm

(4) in Missions Catholiques, n° 485, 20 septembre 1878.

Satan séducteur et falsificateur, véritable auteur des possessions et des obsessions, est l'ennemi des missionnaires. Ils le dénoncent dans les "pratiques barbares", les cérémonies et les danses diaboliques. Certains parlent même de théologie satanique africaine. Pour le RP Gommingenger, Satan est le vrai fondateur et l'unique chef des sectes secrètes. Ce missionnaire a plus spécialement étudié la secte des Simos en Sénégal, lors d'un voyage dans le Rio Pongo, du vingt juin au seize juillet 1875. Les membres de la secte honorent le diable, par des orgies, des abominations et la perpétration de tout mal. Leur but est, d'après le RP Gommingenger, de maintenir et d'étendre la domination de Satan, au milieu des "malheureuses" populations de l'Afrique. Les Simos invoquent le démon, qui leur apparaît. Les membres de cette société secrète se reconnaissent à leurs dents liées en pointe. Pour le missionnaire un vrai Simo se reconnaît " à son air insolent, méchant et sensuel : on voit que cet homme possède le démon et que le démon le possède, qu'il est capable de toutes les turpitudes et de tous les crimes". (1)

"Pauvres nègres", "pauvres âmes", "pauvres sauvages" exploités par Satan, qui se montre en Afrique tel qu'il est, brutal et sauvage. Alors qu'en Europe, écrit un missionnaire de Sénégal, "Satan a des façons de gentilhomme".

Dans son Voyage à la côte orientale d'Afrique, le RP Horner, supérieur de la mission de Zanzibar, décrit l'Afrique comme une possession du diable. Les âmes des Noirs sont "courbées sous le joug du démon". Ces peuples sont les "esclaves de Satan". Le diable a pris la forme du serpent pour séduire l'Africain, comme il avait séduit Eve. Il se sert de la peau du "perfide animal" pour tromper les Noirs et recevoir d'eux les honneurs divins. Les Africains sont qualifiés, par le RP Horner, de "descendants de la femme". Comme elle, ils sont trompés, séduits, prisonniers de celui qui se cache sous la peau du reptile. Le serpent est l'animal "fétiche" le plus répandu en Afrique; derrière ce culte, le missionnaire a cru découvrir le culte du diable.

(1) in Missions Catholiques n° 344, 7 janvier 1876.

"PEUPLES SANS RELIGION" ET "PEUPLES FETICHISTES"

"Ils ont une parfaite indifférence en matière religieuse".

Le RP Charles Wunenburger, missionnaire sur les bords du Cumène, exprime ainsi ce que pensent quelques ouvriers apostoliques. Une partie des populations Sousou et Baga, du bas Rio Pongo, étudiées par le RP Gomingenger, n'a "pas de religion du tout". Et l'homme de Dieu conclut :

"Tristes populations, qui nous montrent à quel degré d'abrutissement l'homme peut tomber lorsqu'il est abandonné à lui même". (1)

Ce qui frappe les missionnaires, ce sont ces mille superstitions qui "enchainent" le Noir dans les moindres détails de sa vie. Les amulettes, les gris-gris, les interdits, les fétiches, ont fait croire un temps à certains missionnaires que les idées religieuses des Africains ne se résument qu'à quelques pratiques et formules superstitieuses. Mais tous les missionnaires reconnaissent la croyance des Noirs en un être suprême; ce dieu a créé, conservé et régi toutes choses. Il échappe à la vue du Noir, mais rien ne lui est caché. Même chez les Zoulou, le RP Rousset reconnaît l'existence d'un être suprême; et pourtant le missionnaire parle d'absence de religion, pour ces Africains. Le RP Gomingenger, lui aussi, reconnaît chez les Sousou et les Baga

"l'idée d'un être suprême, dont ils ne se soucient pas, n'ayant d'autre souci en ce monde que de mener une vie animale." (1)

Tous reconnaissent Dieu en tant que puissance supérieure, organisatrice du monde, et maîtresse de la vie et de la mort. Mais le fait qu'en ne rende aucun culte à ce dieu, qu'on ne lui adresse aucune prière, qu'on ne lui doive aucune dévotion, explique que les missionnaires aient pris ceci pour de l'indifférence religieuse. Croire en un dieu suprême sans l'honorer ni le prier était difficilement compréhensible pour les ouvriers apostoliques; et certains ont parlé d'absence de religion, devant cette apathie.

(1) in Missions Catholiques n° 344, op. cit.

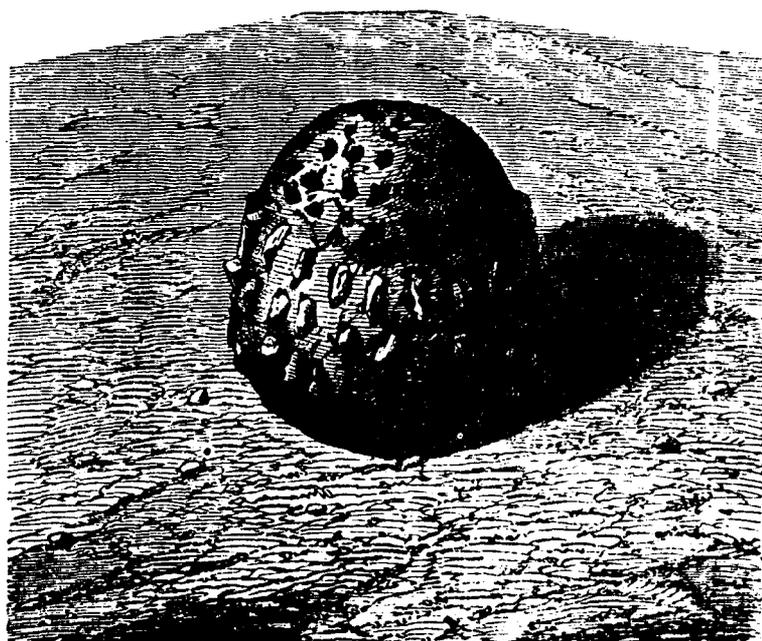
Dans une lettre datée du huit décembre 1877 de Landana, le RP Schmitt écrit que les gens du Loango ne connaissent que le "fétichisme". D'autres "religions" sont qualifiées de "mélanges incohérents de mahométisme, de paganisme, et de fétichisme".

Afrique pays du fétichisme et des sacrifices humains : cette phrase se retrouve souvent dans les premières lettres publiées par les Missions Catholiques. Les Africains prosternés devant une statuette de bois, une idole en terre, un arbre ou une pierre, et adorant la matière, certains missionnaires ont cru à ces apparences. Les fétiches, idoles grossières en bois ou en argile, barbouillés de sang de coq et d'huile de palme, favorisent ce sentiment d'adoration de la matière brute. Des missionnaires se sont laissés prendre, en arrivant sur le sol africain, au piège des apparences. Ils ont méprisé ce culte en un regard. Et l'indignation s'est jointe au mépris, lorsqu'ils ont appris qu'on immolait à ces fétiches des victimes humaines. Révoltés, ces missionnaires sont restés à la surface des choses, à l'extérieur grossier et repoussant de ce "culte" des objets inanimés et vivants. A côté des monstres aux visages grimaçants et effrayants, les Noirs "adorent" des végétaux et des animaux, dans des lieux consacrés, des temples naturels. Ces objets, des missionnaires ont cru que les Noirs leur attribuaient un pouvoir surhumain. En les adorant, on obtenait la pluie ou le soleil, la guérison d'un parent ou la mort d'un ennemi, des enfants, des richesses ... Pour la réalisation de ses vœux, le Noir "fétichiste" doit passer par l'intermédiaire du féticheur. Le ganga, voilà l'ennemi du missionnaire ! C'est lui qui entretient les populations dans l'erreur. Il est le grand maître de la magie noire, le responsable des sacrifices humains. Il fait couler le sang, et les Noirs tremblent devant lui. Grande est sa puissance, car il est l'ami des fétiches, il connaît leurs pouvoirs, leurs besoins et leurs désirs. Pour les ouvriers apostoliques, le féticheur est à l'origine des croyances et des rites qui forment ce fétichisme grossier, fait de craintes et d'horreurs, et teinté de sang humain.

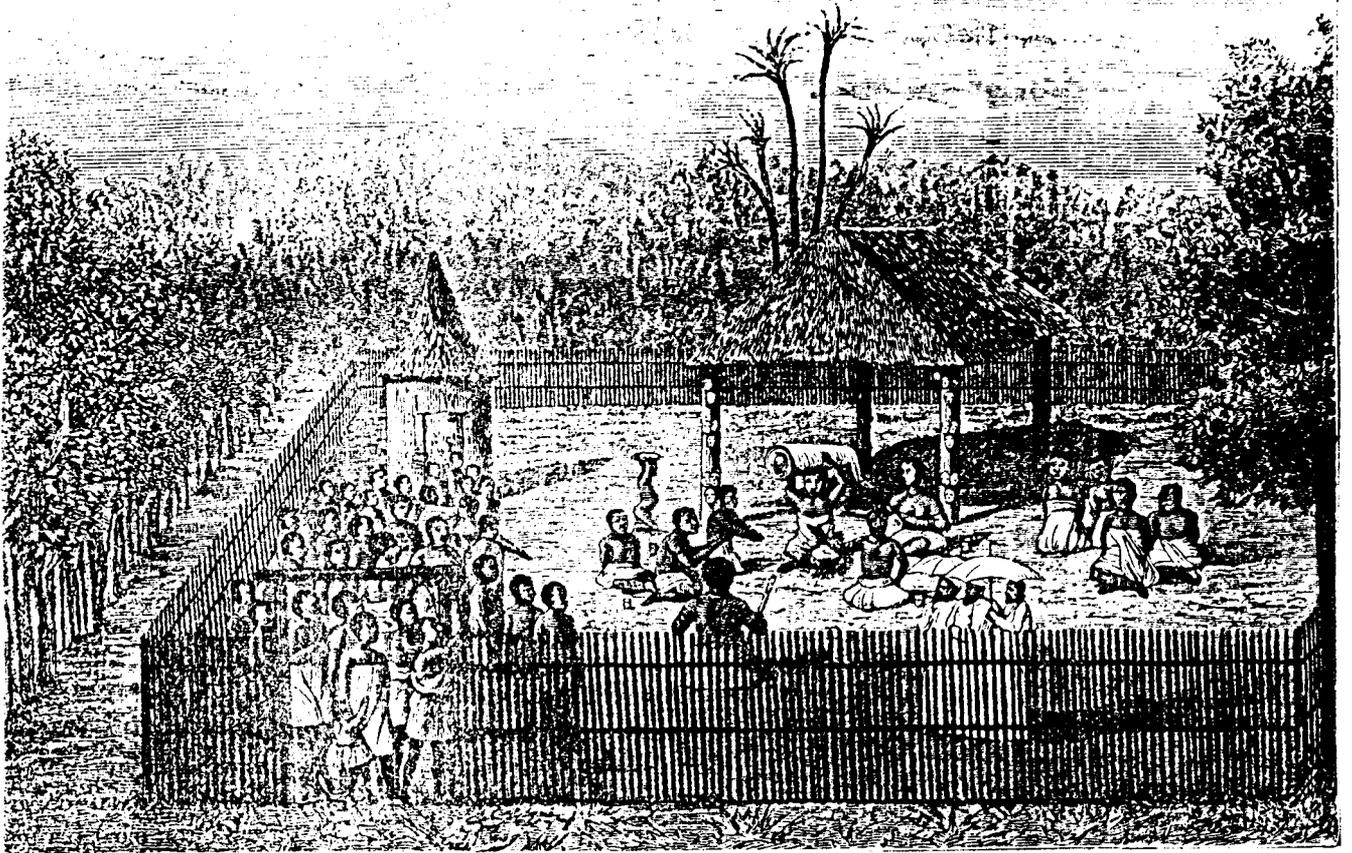
Côte des Esclaves :
Igbedji, "idole" de
Porto-Novo.
(Missions Catholiques,
n°339, 3 déc. 1875)



Loango : Fétiche Kondé



Côte des Esclaves :
Chougoudou (terme nago)
Adjiralazin (au Dahomey)



Côte des Esclaves : Jugement du dieu Onsé.

(Missions Catholiques, n°597, 12 novembre 1880)



Côte des Esclaves : Offrande à Elegba, le mauvais esprit.

(Missions Catholiques, n°780, 16 mai 1884, page 234.)

Le RP Trilles, de la Congrégation du Saint Esprit et du Saint Coeur de Marie, résume en 1898, l'opinion des missionnaires pris au piège des apparences :

"Le fétiche est la ficelle par laquelle Satan s'attache l'individu. Reste à trouver qui l'attache ? c'est le féticheur. Et la manière dont il l'attache ? c'est le culte. Tout se réduit là."

Pourtant des missionnaires sont conscients d'un profond sentiment religieux chez les Noirs. "Pas d'indifférence en matière religieuse", écrit le RP Noël Baudin (1) en 1884. Mais ce sentiment est pour les ouvriers apostoliques plein d'aberrations. La divinité perd son attribut principal, la bonté. On ne fait des offrandes aux dieux que pour éviter leur colère, leur vengeance, leurs foudres. Le sentiment religieux des Africains est pour les missionnaires, une confusion du bien et du mal, et un mélange de doctrines. La plupart des Pères parlent de fétichisme: ce terme signifie pour eux le culte des objets ou animaux auxquels sont attribués des pouvoirs surnaturels. D'autres emploient le mot paganisme, comme le RP Gommingenger. Ils donnent à ce terme le sens d'"état de ceux qui ne sont pas chrétiens" (2). Le paganisme est une des dimensions qui caractérise la religion africaine, à condition de lire dans ce mot, le culte du terroir. Le fétichisme a été compris par quelques missionnaires comme un mélange de monothéisme, de polythéisme, de paganisme et d'idolâtrie. Le fétichisme reste pour eux le culte de la cruauté et du "vice", culte souillé par les sacrifices humains, "inhumains" écrit le RP Horner dans le numéro 193, du 14 février 1873.

Cette "religion" est jugée dénaturée, et considérée comme servant à avilir l'homme. Mais il n'est déjà plus question de l'Afrique noire, continent sans religion.

(1) RP Noël Baudin entré en 1864 aux Missions Africaines de Lyon, fut ordonné prêtre en 1868. En décembre 1868, il part pour le vicariat du Dahomey à Ouidah. En octobre 1871, il est emprisonné "à la suite de diverses intrigues menées par les Portugais, et la mort mystérieuse d'un boy à la mission" (in Ecole Apostolique, Lyon, 1923; Mgr Pellet). Libéré, il rejoint la Côte du Bénin, puis est nommé à Lagos. Il a composé en langue nago, catéchisme, grammaire et dictionnaire. Il entreprit de nombreuses excursions à partir d'Agoué. En 1887 la maladie l'oblige à rentrer en France, où il succombe après une opération d'un abcès au foie. Il est alors âgé de 43 ans.

(2) définition donnée par le petit Larousse illustré 1880? page 729

LA RELIGION TRADITIONNELLE ET LE MISSIONNAIRE

ETUDE DES TRADITIONS RELIGIEUSES

La première partie de ce chapitre paraît appuyer l'opinion de l'anthropologue Armand de Quatrefages :

"La vive foi d'un missionnaire est souvent une cause d'erreurs... Il arrive d'ordinaire au milieu des peuples qu'il veut convertir avec la haine de leurs croyances, qui pour lui sont l'oeuvre du démon. Trop souvent il ne cherche ni à s'en rendre compte, ni à les connaître. Sa seule préoccupation est de les détruire." (1)

Une minorité de missionnaires a condamné en bloc les croyances et les pratiques rencontrées chez les populations africaines. Les autres, en n'oubliant jamais qu'ils étaient les envoyés de Dieu, ont agi en ethnologue, en anthropologue, en scientifique. Ils ont cherché à comprendre, à connaître et à faire connaître aux lecteurs des Missions Catholiques, les traditions religieuses des ethnies noires. Et ceci, dès les premières années de parution du bulletin. Le Père Bouche (2), dans le numéro 17, du seize octobre 1868, accuse déjà certains savants d'avoir traité de fétichisme la religion des Noirs du Dahomey, pour n'être resté qu'à la surface des choses. Les Noirs ne rendent pas un culte à la matière, n'invoquent ni le bois, ni la boue, mais leurs hommages s'adressent aux "esprits venus établir là leur séjour".

(1) in "L'espèce humaine", A. de Quatrefages, Paris, 1877.

(2) Pierre Bertrand Bouche est né à Bagnères de Luchon (diocèse de Toulouse) en 1835. Il entre à la société des Missions Africaines de Lyon en 1864. Le trente juillet 1865, il est ordonné prêtre, et s'embarque en décembre pour le vicariat du Dahomey. Il est missionnaire à Porto Novo, puis fonde la mission de Lagos. Rappelé en France en 1869, il ne retournera en Afrique qu'en octobre 1872. Il est alors supérieur délégué du Père Planque pour le vicariat de la Côte du Bénin. Avant de rentrer définitivement en Europe, il fonde la mission d'Agoué. Il démissionne en août 1902. Il a publié deux ouvrages consacrés au Dahomey, dont "La Côte des esclaves et le Dahomey. Sept ans en Afrique occidentale", Plon, Paris, 1885.

Pour comprendre les traditions et les rites religieux, les missionnaires ont écouté les indigènes. Ils sont allés s'asseoir au foyer des Africains :

"Quand le Noir vient chez vous, vous n'êtes que son maître; pour devenir son ami, il faut aller chez lui." (1)

Et là, assis dans les cases, les missionnaires ont beaucoup appris : les Noirs leur ont raconté leurs légendes, leurs contes, et les récits de la création. Ils ont parlé de leurs dieux, de leurs "fétiches", de leurs croyances. Le missionnaire était devenu l'ami, celui à qui l'on se confie.

Pour percer certains mystères des traditions, les ouvriers apostoliques ont questionné les ministres du culte, les ganga. On peut lire dans les lettres publiées par la revue : "les féticheurs m'ont souvent répété", ou "le ganga de Danbé m'a appris..." Mais obtenir des renseignements complets sur les coutumes religieuses, lorsque la mission est de fondation récente, n'est pas chose facile. Les gens se méfient de l'étranger, et ne parlent pas. C'est pourquoi le RP Courant, de la société des Missions d'Afrique, questionne l'indigène qu'il connaît le mieux, dans la nouvelle mission de Chiboté (Nyassa): son cuisinier.

"Je connais les coutumes des Babemba, mais les vôtres me sont encore inconnues"; (2)

et le cuisinier, un Bena-Kishinga, l'informe.

D'autres missionnaires ont interrogé leurs catéchistes. Anciens adptes des religions traditionnelles, ils connaissent bien les rites et les coutumes qu'ils dévoilent aux Pères.

Les missionnaires racontent des faits vécus par eux-mêmes, ou par des témoins "dont l'unanimité est bien de nature à impressionner". (3)

(1) RP Cayzac, in Missions Catholiques n° 2017, 31 janvier 1908.

(2) lettre du RP Courant datée du mois de février 1912.

(3) RP Christophe Marichelle, in Missions Catholiques n° 2138, le 27 mai 1910.

Ils décrivent des temples qu'ils visitent, des fétiches qu'ils connaissent, des fêtes qu'ils ont vu. Chaque missionnaire devient le spécialiste des religions de son secteur, l'observateur privilégié d'une ethnie dont il parle la langue, et connaît les moeurs. Un voyage permet parfois à un Père d'approfondir ses connaissances sur les traditions religieuses d'un peuple. Ainsi le RP Trilles devint le "spécialiste" des Fang; des expéditions à travers tout leur territoire, lui a permis de rapporter des récits sur la création, publiés dans les Missions Catholiques. Ce missionnaire a beaucoup écrit sur ces populations : "Chez les Fang" en 1898, et "Mille lieues dans l'inconnu" qui raconte son expédition de 1899 à 1901. Le RP Lejeune devint le spécialiste des religions du Gabon, le RP Marichelle celui des Congolais, après avoir passé quinze années au Loango.

En écoutant les Noirs, les missionnaires ont beaucoup appris, et ont pu faire partager leurs connaissances aux lecteurs du bulletin. Dès 1868, les ouvriers apostoliques avaient compris qu'ils n'étaient pas en face d'hommes d'une race inférieure et d'une intelligence bornée. Nombreux sont les missionnaires à proclamer l'intelligence et la grande religiosité des Africains. Ils auraient pu dire :

"Ces peuples, dont on a parfois nié qu'ils aient une religion, sont en réalité parmi les plus religieux de la terre." (1)

Et leur religion n'est pas du fétichisme. Pour le RP Baudin, il faut lire sous un extérieur parfois grossier et repoussant "un enchaînement de doctrines, tout un système religieux, où le spiritualisme tient la plus grande place". (2).

Les fétiches, après des cérémonies religieuses, deviennent des corps animés par les dieux ou les esprits. Cette présence divine donne aux fétiches la puissance de prédire l'avenir, de donner des maladies ou d'exciter les passions.

(1) Maurice Delafosse, in Les civilisations africaines, 1925.

(2) in Missions Catholiques n° 776, 18 avril 1884.

Nous sommes très loin de l'adoration de la matière brute. Les Noirs n'adorent ni la pierre, ni le bois, ni la rivière, mais "l'esprit qu'ils croient y résider". Lorsque l'esprit part, l'objet n'a plus ni pouvoir, ni valeur. Le RP Baudin, dans sa grande étude sur les "nègres" de la Guinée raconte le fait suivant : un féticheur vient de mourir, et tous ses fétiches sont jetés "comme autant d'objets inutiles". Le missionnaire demande aux Noirs pourquoi ils traitent ainsi leurs dieux. Les indigènes affirment que les dieux n'y sont plus :

"Interrogés s'ils voulaient rester dans la famille et sous la garde de l'un des fils du mort, ils avaient répondu qu'ils s'en allaient avec leur serviteur."

Devenus inutiles, les symboles des dieux sont jetés. Les Noirs distinguent donc entre la matière et les êtres qui sont l'objet du culte. Les esprits viennent habiter les fétiches, qui peuvent être une statue de bois, une roche, un fleuve, une grotte ou une montagne. Les statues représentent souvent des monstres, des figures d'oiseaux ou de vagues formes humaines. Des reptiles ou autres animaux peuvent également être fétiches.

"Trop souvent le Blanc railleur s'arrête, observateur à courte vue, à ce qui n'était que la surface des choses" (1). Le Noir est loin d'attribuer une vertu à un objet, une clochette ou un bout de bois. Mais il attribue au sacrifice et à l'offrande propitiatoire, faite à un esprit mauvais dont le fétiche contient les restes, une valeur réelle. Devant un danger, le Noir saisit son fétiche et lui dit "Souviens toi!". Ce n'est pas à l'objet inanimé qu'il s'adresse, mais à l'esprit puissant qui y réside. A cet esprit, qu'il est allé invoqué dans la forêt, et avec lequel il est lié par un pacte. L'objet n'est que le signe de cette entente.

Les pratiques de ces religions sont la preuve, d'après le RP Buléon en 1884, des aspirations de ces peuples vers le surnaturel. La même année, le Père Baudin écrivait :

"Chez ces peuples noirs, le système politique et le système religieux, les cérémonies du culte et les usages domestiques sont si intimement associés les

(1) RP Trilles, in Missions Catholiques année 1902.

uns aux autres, que la connaissance de leur religion est indispensable pour comprendre leur histoire et leur organisation sociale".

Cette conception de l'importance de la religion en Afrique noire, qu'expose un missionnaire en 1884, sera reprise par Maurice Delafosse :

"Aucune institution n'existe, que ce soit dans le domaine social ou dans le domaine politique, voire même en matière économique, qui ne repose sur un concept religieux ou qui n'ait la religion pour pierre angulaire." (1)

Les missionnaires avaient donc compris que la religion pénètre tout. Le Noir est cet être "incurablement religieux", comme le définit Louis-Vincent Thomas.

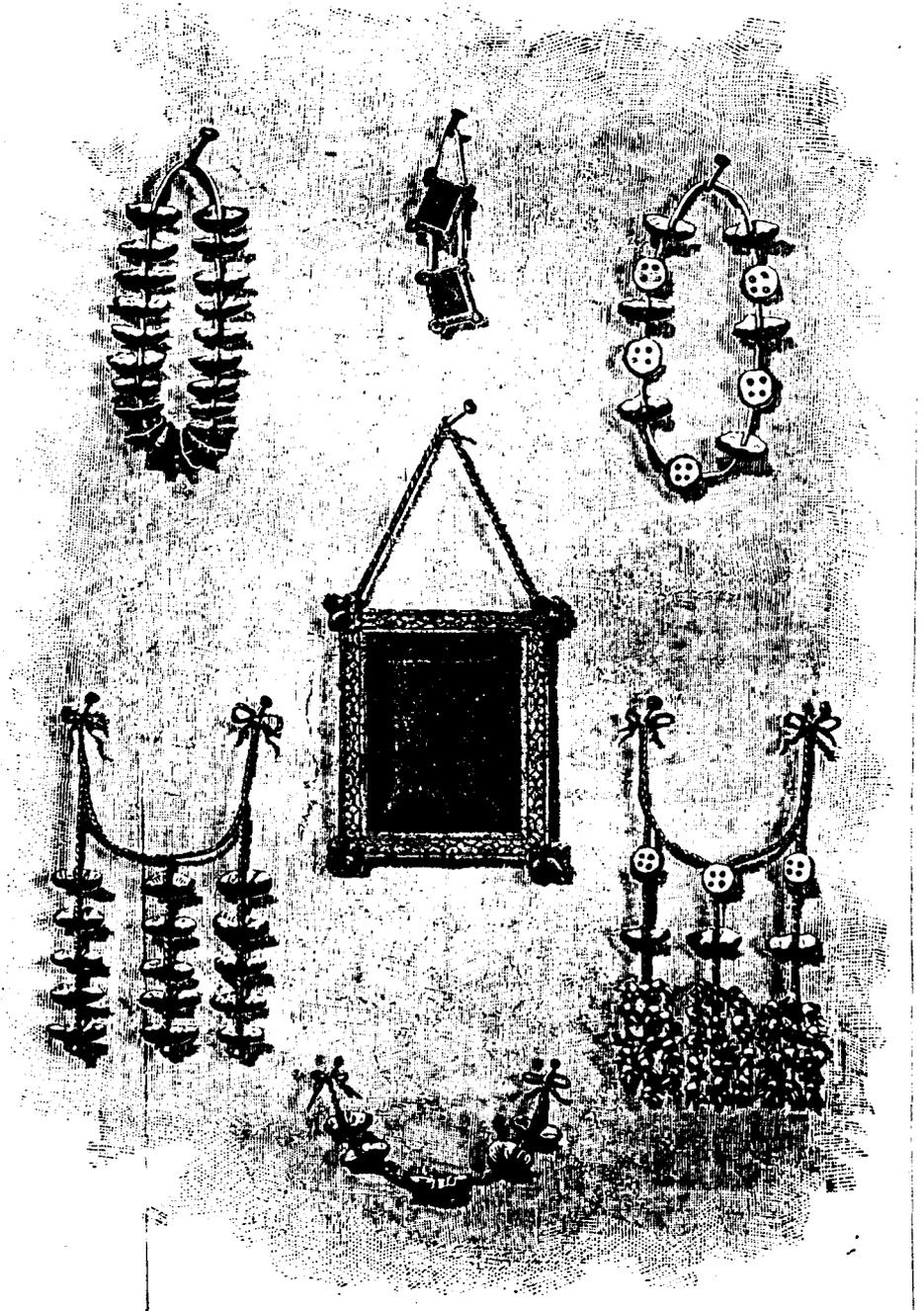
A travers leurs lettres, les ouvriers apostoliques se font parfois les avocats des Noirs accusés d'être superstitieux :

"Nous rions des superstitions de ces peuples sauvages - écrit le RP Gallaud en 1893 -, et cependant les peuples réputés les plus civilisés, ne sont ils pas eux aussi esclaves de superstitions également étonnantes ?"

Le Noir portant des amulettes au cou, aux bras et aux pieds, ou gardant précieusement une corne d'antilope remplie d'un onguent mystérieux, fait sourire. Mais que penser du Blanc qui ne passe pas sous une échelle, ou garde "précieusement" un trèfle à quatre feuilles; un grillon chez soi n'est il pas un gage de bonheur ? Pourquoi toucher du bois ou se croiser les doigts ? Il est facile de rire des superstitions des autres, et de traiter ces derniers d'inférieurs et de primitifs. Le Blanc est souvent prêt à accepter les gris-gris africains, même s'il affirme bien fort qu'il n'y croit pas, et que ces amulettes sont réservées aux sauvages. Le RP Lejeune a vu en 1895, au Gabon, des Européens qui possédaient des Ilogos, les fétiches protecteurs contre les maladies et les maléfices. L'un l'avait placé à la porte de sa chambre, l'autre portait sur lui une mâchoire de crapaud. Et ces mêmes Européens parlaient de "pauvres peuples africains écrasés par les superstitions".

(1) Maurice Delafosse, in les civilisations africaines, op. cit.

Côte des Esclaves : Gris-gris ou "amulettes fétiches"
(Missions Catholiques du 11 juillet 1884)



Les missionnaires sont arrivés à la conclusion qu'il n'y a pas une religion négro-africaine. Si des éléments communs existent, d'autres, suivant l'histoire, la géographie et les modes de vie, prennent une place plus ou moins importante. Ils parlent donc des religions africaines. Malgré une diversité des rites, des constantes existent: l'idée d'un être suprême, organisateur du monde se retrouve chez tous les peuples.

les dieux secondaires varient en nombre suivant les pays. Ils sont remplacés parfois par des ancêtres mystiques.

dans toutes les religions, la vie humaine est intimement mêlée à celle de la nature. Le Noir est avant tout un "terrien". La nature c'est aussi le cosmos, avec lequel l'Africain est en étroite relation. Il vit en symbiose avec l'univers tout entier : soleil, lune, étoiles, terre, flore et faune. Ainsi s'explique l'absence de temples construits par l'homme : la nature est temple. Tout est lieu de culte. Il est difficile d'en dresser une liste exhaustive, car tout peut devenir un lieu sacré. L'espace peut être entièrement sacralisé. Les missionnaires n'ont pas toujours compris la vocation culturelle du cosmos; mais ils ont remarqué, dès 1868, l'importance de la nature : ils parlent de fleuves fétiches, de pierres sacrées, et surtout d'arbres fétiches. Même s'ils emploient le qualificatif "fétiche" pour saint ou sacré, leur démarche peut être considérée comme une approche de la "sacralité" de l'espace. Ils ont senti ce lien étroit entre l'Africain et le monde, ce lien qui fait du Noir le fils de la nature. Dans ce contexte, l'animal devient le frère de l'homme, son "alter ego". Les Dogon parlent du jumeau de l'homme, pour désigner l'animal. La religion africaine devient ainsi du naturisme. Cette doctrine n'est pas une simple adoration de la nature, mais

"elle correspond plutôt à l'attitude cosmomorphique c'est-à-dire à la saisie du monde comme ensemble de signifiants, comme langage vivant, comme tissu de messages divins à interpréter par le locuteur humain." (1)

(1) in Ethnologie négro-africaine, encyclopédie de la Pléiade, Ethnologie régionale, tome I, Gallimard 1972, page 324/5.

Le sacrifice se retrouve dans tous les rites. Il est la prière fondamentale, celle qui unit l'homme aux forces invisibles. A travers les récits de sacrifices cités par les missionnaires, on découvre un animal sacrificiel très souvent "utilisé" : la poule. Dominique Zahan explique le choix de ce volatile par son rapport avec le temps. Le coq annonce l'arrivée du jour; il passe pour être "en possession de la science du temps". En le sacrifiant, le Noir resserré le lien qui l'unit à l'univers et à son destin. L'homme, on l'a vu, peut devenir parfois dans certaines occasions la victime des sacrifices. En 1869, le RP Barbe parlait de "la croyance universelle des peuples à la nécessité du sacrifice".

La religion africaine exige des officiants particuliers. Le culte familial est dirigé par le patriarche de la famille; la religion est essentiellement une affaire d'hommes. Une place de premier ordre est occupée par ceux que les missionnaires appellent les féticheurs. Ganga, sorciers, magiciens sont le support de la religion. Ils interviennent comme faiseurs de pluie, agents de la fécondité, guérisseurs, ou ensorcelleurs. Les missionnaires distinguent les méchants sorciers des bons ganga, ces derniers cherchant à neutraliser les premiers. La magie a pour but de maîtriser la nature; la sorcellerie est "identifiée sans restrictions au mal absolu et au désordre; elle se confond avec toutes les actions qui contredisent les normes et affaiblissent les positions établies." (1) Les missionnaires ont remarqué le danger qui menaçait le sorcier : en effet la sorcellerie peut se retourner à tout instant contre celui qui y recourt. L'accusation "toi tu es sorcier, tu as fait mourir mon père", entraîne l'obligation pour l'accusé de subir l'épreuve du moaboi. Le sorcier agit donc dans l'ombre, secrètement, en marge de la loi. Il se cache dans la foule des habitants du village. Son pouvoir est intérieur; son arme est le sortilège. Cet instrument peut être une statue magique chargée de tuer l'âme d'une cible humaine. Mais les ouvriers apostoliques n'ont pas beaucoup étudié le matériel de sorcellerie.

(1) Georges Balandier in *Anthropologie politique*, pp 79/80.

Une autre constante des religions africaines est le fait que tous les fidèles n'arrivent pas au même degré de connaissance. Les missionnaires auraient pu avoir une vue parcellaire de "la" religion, en n'interrogeant que le "peuple", peu ou pas initié aux secrets religieux. Mais ils ont questionné ceux qui possédaient la "science" des traditions et des rites : les féticheurs et ganga, les maîtres du "culte".

Les ouvriers apostoliques ont fait des études sérieuses des religions. Ils ont observé, interrogé, enquêté, questionné. "Leur vive foi", comme l'a écrit Armand de Quatre-fages, n'est pas une source d'erreurs.

"Nul n'a célébré avec plus d'enthousiasme la morale des noirs païens qu'un missionnaire catholique, ethnologue d'une vaste intelligence, le RP Aupiais." (1)

Hubert Deschamps reconnaît la valeur des études de missionnaires.

On peut accuser les ouvriers apostoliques d'avoir gardé le mot de fétichisme pour désigner ces religions. Mais les autres termes proposés depuis, ne sont pas plus satisfaisants. Pour Louis-Vincent Thomas, aucun terme ne parvient à épuiser le contenu et la forme du sentiment religieux africain. En effet toutes les expressions utilisées, ne définissent pas cette religion. Edward Taylor a parlé d'animisme, terme que reprend Maurice Delafosse. Il faut percevoir ce mot dans son sens profond : "il exprime la spécification de la vie en figures et puissances". Les âmes et les esprits animent l'univers et sont des intermédiaires entre Dieu et l'être humain. On a proposé également les termes de naturisme, ancestrisme, polythéisme. Le totémisme a désigné la croyance à l'animal-homme, incarnation du clan. Certains, comme Hubert Deschamps, parlent de paganisme, terme qui révèle la dimension paysanne de la religion. Mais peut on alors parler du paganisme des pêcheurs ? Tous ces termes doivent être complémentaires et non exclusifs. Aucun ne définit la religion africaine, mais tous sont des nuances du sentiment religieux africain .

(1) Hubert Deschamps in les religions de l'Afrique noire, op. cit. page 70.

"SORCIERS BLANCS" ET "SORCIERS NOIRS"

Les missionnaires mènent une lutte, parfois difficile, contre ceux que le RP Porte, missionnaire au Basutoland, appelle "sorciers et sorcières, baloi ou enchanteurs, linohi ou devins". Ils sont accusés, dans les lettres, d'exploiter la crédulité publique, et d'être "aussi ignorants, mais plus fourbes que le reste du peuple" (1). Le devoir du missionnaire va être de montrer aux Noirs, qu'ils sont trompés et maintenus dans l'erreur par les féticheurs. Ce "combat" oppose deux sorciers, l'un blanc, l'autre noir. Le missionnaire est considéré par les Africains, comme le ganga des Blancs; il s'attaque donc à un "confrère". La première bataille qui oppose les deux hommes est médicale: le sorcier noir guérit, le blanc aussi. Ils soignent parfois les mêmes malades. Ainsi le RP Trilles se mesura à un féticheur, au chevet d'un de ses catéchistes, Paul Nsho, atteint de pleurésie. Les parents du malade avaient appelé le sorcier. Après avoir égorgé un mouton noir, il recueillit le sang avec lequel il aspergea la case. Puis dans un chaudron, il fit bouillir le sang avec des os de morts, des bouts de bois et des herbes. La cuisson de ce mélange était accompagnée de chants, de danses et d'incantations. Puis le ganga mit au cou du garçon un fétiche spécial, chargé de chasser les maux; et fit boire le contenu du chaudron à Nsho. A ce moment là le Père alerté arrive, et chasse tout le monde de la case. Devant la gravité de l'état de santé de son catéchiste, il le confesse et lui donne l'Extrême Onction. Il lui donne ensuite quelques soins, et se retire le croyant perdu. Huit jours plus tard, il est sauvé. Et le RP Trilles conclut :

"A qui en revient le mérite ? Mon sorcier noir s'en fait honneur, et ma foi... moi aussi !" (2)

Lorsqu'il soigne, le missionnaire oppose les médicaments aux plantes des sorciers. Et le résultat n'est pas toujours en sa faveur, car féticheurs et sorciers ont une connaissance parfaite des herbes et des plantes.

(1) in Missions Catholiques n° 556, 30 janvier 1880.

(2) in Missions Catholiques année 1898.

Pour conquérir leur diplôme de sorciers, les missionnaires se sont initiés aux secrets des plantes et des sels purgatifs. Les sorciers noirs étant également devins,

"il fallut bien s'y mettre sous peine d'être éclipsé, explique le RP Cayzac, en 1908; tous nos confrères en sorcellerie prédisent l'avenir".

Ainsi le Père donna des séances de divination chez lui, tous les dimanches. Une fois par semaine, le missionnaire faisait tourner le couteau sur la table, et prédisait l'avenir.

Mais le féticheur n'est pas toujours considéré, par les ouvriers apostoliques, comme un confrère. Il est plus souvent l'ennemi, "l'homme à battre". Les missionnaires les accusent de duplicité, et dénoncent la sottise de ceux qui ont en eux une foi aveugle. Le ganga est celui qui entretient le Noir dans la peur et la crainte.

"Si nous regardions le fétiche, notre corps se couvrirait de vers et tomberait en pourriture."

Les hommes de Dieu veulent prouver aux Africains, que l'on peut vivre en ayant vu le fétiche; que la chair animale, l'huile de palme et le manioc ne sont pas mangés par les idoles, ni les esprits, mais servent au festin des ganga; qu'il n'y a pas d'intervention surnaturelle dans la désignation du coupable, mais que tout est une question d'argent. Le sorcier étant l'auteur de toutes ces tromperies, le missionnaire va le confondre dans ses paroles, ses gestes, ses cérémonies.

Le fétiche Mboyo est censé manger des poules, que doivent lui offrir des femmes. Seuls les féticheurs assistent au repas du Mboyo. A la fin du déjeuner, ils informent le peuple que le fétiche a tout mangé. Mboyo est constitué d'une boîte dont les simples fidèles ignorent le contenu. En 1903, à Setté Cama, un missionnaire s'empara du fétiche, et se précipita dans sa pirogue. Poursuivi par les Noirs en colère, il allait être rattrapé, lorsqu'il ouvrit la boîte, et dévoila son contenu : un mystérieux crâne, qu'il jeta dans l'eau. Les Noirs pétrifiés, attendaient la mort immédiate du Père. Leur stupéfaction fut grande, quand ils le virent survivre à une telle profanation. Le missionnaire est plus fort que Mboyo! le fétiche perdit de son crédit. Le Père dénonça les mensonges

des féticheurs de Mboyo, en disant que dans la boîte il n'y a qu'un crâne, et qu'un crâne ne saurait manger des poules.

En 1895, le RP Lejeune, missionnaire au Gabon proclame :

"Autour de nous, Yaci est mort".

Ce fétiche servait à entretenir les femmes dans la terreur, c'était un masque à qui l'on immolait chèvres, poules, et une victime humaine. Les missionnaires ont dénoncé la supercherie, en expliquant aux Noirs que le masque était un homme déguisé, recouvert d'une cotte de filasse. Au dernier stade de l'initiation à Yaci, au milieu de libations copieuses de vin de palme, le grand maître de l'ordre révélait : "le Yaci est un homme". Les ouvriers apostoliques n'ont fait que révéler ceci à tous.

Chaque fois qu'il découvre une supercherie, le missionnaire en informe le Noir. Il assiste clandestinement ou non, à toutes les cérémonies, où il cherche les ruses du féticheur. C'est ainsi que le Père Zimmermann en 1880, assiste au jugement du dieu Onsé, le dieu de la justice, à Porto Novo. Le présumé coupable doit tenir la statue du dieu sur la tête. La masse énorme écrase l'accusé qui a beaucoup de difficulté à porter le dieu. Si Onsé s'agite d'avant en arrière, puis tombe en arrière, l'accusé est déclaré coupable. Les balancements du dieu ont pour moteur un enfant introduit dans l'appareil, et obéissant aux ordres du ganga.

Les missionnaires, dans leur combat contre les sorciers, n'hésitent pas à utiliser les grands moyens : on a vu le fétiche Mboyo jeté à l'eau. Ils peuvent parfois se servir des armes. Ainsi le RP Orinel en 1909 à Mavetanana, a tiré sur un caïman sacré, messenger d'une déesse. L'animal était sorti de l'eau pour manger la nourriture apportée par un féticheur Sakalave. A la détonation répondit un grand cri du sorcier. Le RP Orinel devait vouloir savoir, si dans cet exemple de nagualisme, le sorcier était bien l'"alter ego" du caïman.

Le bulletin "Les Missions Catholiques" est un exemple de l'attention portée aux religions africaines dans les missions catholiques. Les nombreuses études des traditions religieuses des peuples de l'Afrique Noire, publiées dans la revue, illustrent l'intérêt des ouvriers apostoliques pour les pratiques religieuses indigènes. A côté de son apport spirituel - elle est loi d'amour de l'Évangile -, la mission est "découvertes". Ses découvertes sont des voyages : ainsi les expéditions du Père Moreau en Côte d'Or, du Père Holley de Lagos à Abéokouta, ou du Père Steinmetz sur le Mono. Ses découvertes sont des travaux linguistiques, médicaux, agraires. Ses découvertes sont des études de mœurs, de coutumes, et de pratiques religieuses. La mission n'est pas destruction des rites traditionnels. Le missionnaire est le témoin de la spiritualité des peuples noirs. La rédaction des Missions Catholiques n'intervient jamais pour définir cet ensemble de pratiques et de rites, et le qualifier de fétichisme ou de religion. Elle ouvre ses colonnes à toutes les analyses, à toutes les études, à toutes les hypothèses.

Dans l'analyse du contenu, nous avons essayé de montrer les faiblesses de quelques explications, ou les mauvaises interprétations des missionnaires, pour certains thèmes. Nous avons parfois apporté les connaissances actuelles pour faciliter la compréhension d'un sujet. Le fait que les études des ouvriers apostoliques se limitent aux coutumes religieuses de quelques ethnies - Fang, Ibo, Banda, Eshira ou Bagoyé - montre le sérieux de ces travaux : les missionnaires ne parlent que de peuples qu'ils connaissent. La sincérité et l'honnêteté de leurs études ne peuvent pas être niées.

La multitude des pratiques religieuses des populations noires a fait dire aux missionnaires : les religions africaines. L'apparente diversité des croyances cache une unité religieuse. C'est pourquoi nous pensons qu'il est plus juste de parler d'une religion de l'Afrique Noire. Comme

l'écrit Dominique Zahan,

"seule notre ignorance de la spiritualité de l'homme Noir pourrait encore nous amener à parler d'une multiplicité de religions en Afrique Noire." (1)

(1) in La religion de l'Afrique Noire, Histoire des religions, tome III, encyclopédie de la Pléiade, page 573.

GRAVURES

Côte des Esclaves,
"Géléédé", masque fétiche.
(Missions Catholiques,
n° 340, 10 décembre 1875)



Masques! O Masques!

Masque noir masque rouge, vous masques blanc et noir

Masques aux quatre points d'où souffle l'Esprit

Je vous salue dans le silence!

Et pas toi le dernier, Ancêtre à tête de lion.

Vous gardez ce lieu forclos à tout rire de femme, à tout sourire
qui se fane,

Vous distillez cet air d'éternité où je respire l'air de mes Pères.

Masques aux visages sans masque, dépouillés de toute fossette comme
de toute ride

Qui avez composé ce portrait, ce visage mien penché sur l'autel de
papier blanc

A votre image, écoutez-moi! (...)

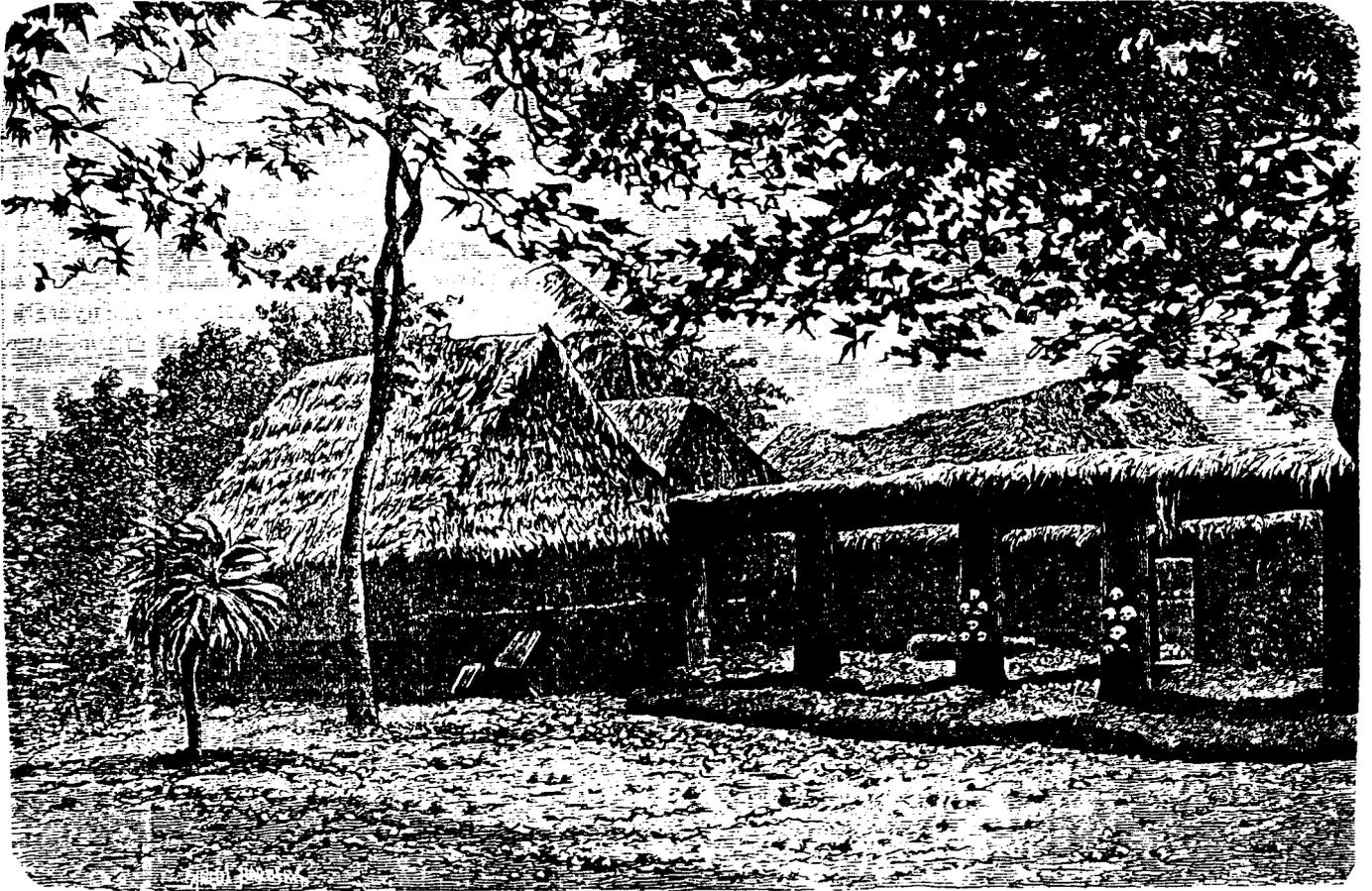
Nous sommes les hommes de la Danse, dont les pieds reprennent
vigueur en frappant le sol dur.

- Prière aux Masques -

Leopold Sedar Senghor,

Chants d'Ombre (éd. du Sueil)

Le temple de la mort à Porto Novo.
(*"Missions Catholiques"* n°486, 27 septembre 1878)





Côte des Esclaves - Le dieu Chango et les déesses du Yorouba
 ("Missions Catholiques" n°778, 2 mai 1884)



La déesse Odudua et le temple fétiche d'Obatala à Porto-Novo
 (Missions Catholiques, n°777, 25 avril 1884, page 198)

TABLE DES GRAVURES

- Arbre fétiche	page 46
- Bosquet sacré	page 50
- Dieux	page 123
.....	page 129
- Ganga	page 58
- Gris-gris	page 116
- Idoles (ou "fétiches")	page 109
- Masque	page 127
- Sacrifices humains	pages 83-87
- Temple de la mort	page 128
- Temple des serpents fétiches	page 49

TABLE DES CARTES

- L'Afrique au XIX ^{ième} siècle	page 5
- Tableau : Fréquence des thèmes	page 27
- Carte I : Afrique occidentale	page 30
- Carte II : L'Afrique au sud de l'équateur	page 31
- Carte III : Localisation des thèmes et des congrégations religieuses; Afrique occidentale	page 33
- Carte IV : Localisation des thèmes et des congrégations religieuses; l'Afrique au sud de l'équateur.	page 34

SOURCES

La source principale de ce travail est la revue "Les Missions Catholiques", publiée de 1868 à 1964.

Nous avons pu étudier les procès verbaux des séances du Conseil de l'Oeuvre, à la bibliothèque des Oeuvres Pontificales Missionnaires, rue du Plat.

Les O.P.M. publient toujours la revue Annales de la Propagation de la Foi, mais sous le nouveau titre de Solidaires (depuis octobre 1974). Elles publient également la revue Lumière du monde, nouveau titre donné en novembre 1956, au bulletin trimestriel de l'Oeuvre Pontificale de Saint Pierre Apôtre. Les O.P.M. participent à la publication de la revue Peuples du Monde, dont quinze pages sont communes avec Solidaires. Le bulletin des Missions Catholiques n'a pas "d'héritiers directs": Mais son héritage spirituel a été recueilli par les revues des O.P.M. "mains tendues du Pape pour demander assistance en faveur des missions du monde."

BIBLIOGRAPHIE

1- Géographie, histoire, civilisations.

- Régine VAN CHI-BONNARDEL (dir.) : Grand atlas du continent africain, édition Jeune Afrique, 1973.
- Paul PELET : Nouvel atlas des colonies françaises, Paris, Challamel, 1891.
- Henri MAGER : Atlas colonial, Paris, Bayle, 1885.
- R. et M. CORNEVIN : Histoire de l'Afrique, Petite Bibliothèque Payot, 1964.
- Jean SURET-CANALE : Afrique noire occidentale et centrale, tome 1 : Géographie, civilisations, histoire, 1968, (3^{ième} éd.).
tome 2 : L'ère coloniale (1900-1945), éditions sociales, 1964.
- Joseph KI-ZERBO : Histoire de l'Afrique noire, Hatier, Paris, 1978.
- G. BALANDIER et J. MAQUET (dir.) : Dictionnaire des civilisations africaines, édition Fernand Hazan, Paris, 1968.
- Denise PAULME : Les civilisations africaines, PUF, "Que sais-je" 1953.
- Jacques MAQUET : Les civilisations noires, Marabout université, Paris, 1966.
- BAUMAN et WESTERMAN : Peuples et civilisations de l'Afrique, Payot, 1960.

2- Religions traditionnelles.

- Hubert DESCHAMPS : Les religions de l'Afrique noire, PUF, "Que sais-je" n° 632, 1977 (5^{ième} édition).
- L.V. THOMAS et René LUNEAU : Les religions d'Afrique noire, Paris, Fayard-Denoël, 1969. La terre africaine et ses religions Paris, Larousse, 1974.

- Dominique ZAHAN : Religion, spiritualité et pensée africaines, Payot, Paris, 1970. La religion de l'Afrique Noire, in histoire des religions, encyclopédie de la Pléiade, tome 3 (pp 572-653), 1976.
- Jean POIRIER (dir.) : Ethnologie régionale, encyclopédie de la Pléiade, tome 1, 1972. A consulter plus particulièrement l'article de L.V. THOMAS : Généralités sur l'ethnologie africaine, pp 323-334.
- RP HORNER : Voyage à la côte orientale d'Afrique, Paris, 1872.
- RP HOLLEY : Voyage à Abéokouta, Lyon, 1881.
- RP BAUDIN : Le fétichisme, ou la religion des nègres de la Guinée, Lyon, 1884.
- RP LE ROY : A travers le Zanguebar, Lyon, bureaux des Missions Catholiques, Paris, Congrégation du Saint Esprit, 1884.
Au Kilima-ndjaro, Paris, Sanard et Derangeon, 1893.
- PP BAUR et LE ROY : Voyage dans l'Oudoué, Tours, 1886.
- M. GRIAULE : Dieu d'eau, éditions du chêne, Paris, 1948.
- Germaine DIETERLEN : Essai sur la religion bambara, PUF, 1951.
- Bohumil HOLAS : L'image du monde Bete, PUF, Paris, 1968.
- P. TEMPELS : La philosophie bantoue, Présence africaine, Paris, 1948.
- RP TRILLES : Les Pygmées de la forêt équatoriale, Bloud et Gay, Paris, 1932.

3- Missions et missionnaires

- Alexandre GUASCO : L'Oeuvre de la Propagation de la Foi, Les Oeuvres Catholiques, Paris, 1908.
- Chanoine BOSSENS : Les oeuvres pontificales en faveur des missions, Fribourg, 1927.
- Jean-Claude BAUMONT : L'Oeuvre de la Propagation de la Foi et la renaissance de l'idée missionnaire.(1822-1852).
Des extraits de cette thèse ont été publiés dans les Annales de la Propagation de la Foi, octobre 1972, n° 218.
- Au service des missions, Oeuvre de la Propagation de la FOI, mai 1944.

- Abbé J. DESPONT : Nouvel atlas des missions, Paris, Lyon, 1951.
- SEDES : Histoire des missions françaises, PUF, "Que sais-je", n° 405.
- Baron Léon BETHUNE : Les Missions Catholiques d'Afrique, Desclée, Lille, 1889.
- Monseigneur DELACROIX (dir.) : Histoire des Missions Catholiques tome 3 (1800-1957), Paris, 1958.
- Thomas OHM : Les principaux faits de l'histoire missionnaire, Paris, Tournai, Casterman, 1961.
- Monseigneur Paul PELLET : Ecole Apostolique, Lyon, 1923.
- L. BARJON et A. RETIF : Le missionnaire, Le Puy, 1946.
- Abbé CHATELAS : Le missionnaire, Lyon, 1904.
- RP MASSON : Le missionnaire, Lyon, 1915.
- Georges HARDY : Le Révérend Père Aupiais, Paris, Larose, 1949.
- Pour une recherche des biographies de missionnaires consulter :
des Tables des Annales de la Propagation de la Foi, Lyon, Paris, 1904.
- Bibliotheca missionum, Afrikanische Missionsliteratur, tome 18, (1880-1909), 1953.

4- Revues

- Annales de géographie, année 1891.
- Bulletin de la Société de géographie, tome IV.
- Journal Officiel, (octobre 1874).
- L'appel de l'Afrique, bulletin de liaison entre amis des Missions Africaines, n° 100 (mars 1975) à 110 (octobre 1977).

[]

PLAN

Introduction page 3

Première partie : PRESENTATION DE LA REVUE ET ETUDE DES THEMES

- L'oeuvre de la Propagation de la Foi et les Missions
Catholiques page 7
1- Création d'une oeuvre pour les missions page 7
2- Naissance du bulletin page 9

- La revue de 1868 à 1964 page 11
1- Développement et prospérité page 11
2- La revue et la seconde guerre mondiale page 18
3- Une nouvelle série page 20
4- Une valeur scientifique page 23

- Etude des thèmes page 25
1- Thèmes traités page 25
2- Localisation des thèmes page 29

Deuxième partie : ANALYSE DU CONTENU

- Les fétiches page 36
1- Fétiches publics page 37
2- Fétiches domestiques page 42
3- Fétiches pour homme et fétiches pour femmes page 44
4- Végétaux et animaux fétiches page 45
5- Les écoles fétiches page 51

- Féticheurs et sorciers page 54
1- La doctrine des féticheurs page 54
2- L'initiation page 55
3- Sorciers et magiciens page 57
4- Un certain pouvoir page 62

- Les étapes de la vie page 66
1- De la naissance à l'âge adulte page 66
2- La maladie et la mort page 69

- L'âme des morts	page 76
1- Immortalité de l'âme	page 76
2- Le culte des âmes	page 77
- Les sacrifices humains	page 81
1- Funérailles et coutumes	page 81
2- Sacrifices aux dieux	page 84
3- Infanticides	page 85
- Cosmogonie et théogonie	page 88
1- La création	page 88
2- Théogonie	page 95
<u>Troisième partie</u> : FETICHISME OU RELIGION	page 102
- "Malheureux peuples d'Afrique"	page 104
1- "Fils de Cham et suppôts de Satan"	page 104
2- "Peuples sans religion" et "peuples fétichistes" ..	page 107
-La religion traditionnelle et le missionnaire	
1- Etude des traditions religieuses	page 111
2- "Sorciers blancs" et "sorciers noirs"	page 120
<u>Conclusion</u>	page 124
<u>Gravures</u>	page 126
Table des gravures et table des cartes	page 130
Sources	page 131
<u>Bibliographie</u>	page 132